R. P. Bernardin MENTHON, A. A.
Curé latin de Brousse

UNE TERRE DE LÉGENDES

# L'OLYMPE DE BITHYNIE

## Ses Saints, Ses Couvents, Ses Sites

BONNE PRESSE
5, RUE BAYARD, PARIS (VIIIe)
1935

SISMANOGLIO FIGARO

R. P.
Bernardin
Mouthe

# L'OLYMPE
de
# BITHYNIE

© SISMANOGLIO

Bonne Presse
5, rue Bayard
PARIS
—
1935

# L'OLYMPE DE BITHYNIE

SISMANOGLIO

R. P. Bernardin MENTHON, A. A.
Curé latin de Brousse

UNE TERRE DE LÉGENDES

# L'OLYMPE DE BITHYNIE

## Ses Saints, Ses Couvents, Ses Sites

BONNE PRESSE
5, RUE BAYARD, PARIS (VIIIe)
1935

Nihil obstat
Romae die 26 aprilis 1935

G. Quénard
*Sup. Gén.*

Imprimatur
Constantinopoli, die 26 maji

A. Roncalli
*Administrator apostolicus*
*Archiepiscopus mesembrianus*

# INTRODUCTION

Qui a jamais entendu parler de Brousse et du Mont Olympe, cette superbe montagne, dont la cime allongée et souvent couverte de neige, s'étale le long de la côte d'Asie, à une trentaine de kilomètres des rivages de la Propontide ? A part quelques savants byzantinistes et quelques industriels qui s'intéressent à la soie de Brousse, fort peu de personnes connaissent ces lieux.

Il y avait cependant là, pendant le moyen âge byzantin, un centre monastique de tout premier ordre, une véritable Thébaïde qui n'eut rien à envier à son aînée.

Elle lui est inférieure sans doute par le nombre de ses moines, mais les hésychastes du Mont Olympe ne le cédèrent pas en austérité aux solitaires d'Egypte. De part et d'autre les fleurs de sainteté ont brillé d'un pareil éclat, et les saints olympiens ont eu, sur leurs anciens émules, l'avantage de joindre à la contemplation la science, les luttes héroïques pour la foi et l'auréole du martyre.

Il est temps de les faire sortir de l'ombre épaisse où les a plongés le silence injuste de l'histoire.

Telle est la tâche que nous nous sommes proposée dans ce modeste ouvrage.

Il serait prématuré d'entreprendre une histoire complète des moines olympiens, en entrant dans le détail de leur vie, de leur spiritualité et de leur mystique. D'autres l'écriront plus tard avec plus de compétence.

Nous nous contenterons ici de passer en revue les principaux monastères de la région olympienne dont nous avons pu, grâce à de laborieuses recherches et à de pénibles explorations, re-

trouver l'emplacement, et de faire connaître les héros de la piété, les défenseurs de la foi qui les ont illustrés.

Comme la plus grande partie des saints dont nous allons parler ont vécu au milieu de la tourmente iconoclaste, un petit aperçu historique de cette hérésie ne peut que contribuer à la clarté et à l'intérêt du récit.

L'Hérésie des Iconoclastes. — *Léon l'Isaurien,* empereur d'Orient (716-741), après avoir anéanti une flotte arabe de dix-huit-cents voiles qui assiégeait sa capitale, s'imagina témoigner à Dieu sa reconnaissance en débarrassant l'Eglise de ce qu'il appelait l'idolâtrie des Images.

Les images, interdites aux Juifs par la loi de Moïse, à cause du danger d'idolâtrie auquel elles exposaient ce peuple grossier et charnel, ne présentaient plus aucun inconvénient depuis la chute du paganisme. Aussi se plut-on de bonne heure à représenter, par la sculpture et la peinture les scènes touchantes de notre Rédemption et les combats héroïques des martyrs de la foi. Ces images évocatrices de pieux souvenirs étaient entourées à bon droit du respect et de la vénération des fidèles. Elles étaient pour eux une source de religieuses émotions. N'étaient-elles pas aussi le livre de piété où les ignorants lisaient les bontés infinies de leur Dieu et où ils puisaient l'idéal de leur vie de chrétiens ?

Léon l'Isaurien se crut appelé de Dieu à les combattre. Il basait ses convictions théologiques à la fois sur la loi de Moïse et sur une équivoque de langage.

Les grecs, pour exprimer le culte de lâtrie dû à Dieu seul et le culte d'honneur rendu aux images se servaient du même mot : le verbe *proskynein,* que l'on traduit d'ordinaire, en latin comme en français, par *adorer.*

Ce verbe grec, à proprement parler, signifie *se prosterner devant, saluer par une prostration,* ou même simplement saluer avec un profond respect ; et l'usage courant était de l'employer indifféremment, mais avec une nuance de signification bien connue de tous, soit pour rendre hommage à Dieu, soit pour honorer les saints, soit même pour saluer des personnages éminents.

Léon l'Isaurien ne prit le terme que dans son acceptation ri-



goureuse. Il considéra comme idolâtres tous les *adorateurs* de la croix et des images et leur fit une guerre acharnée.

En 726, il publia un édit par lequel il ordonnait que les croix, les images de Jésus et de sa Mère, les images et les reliques des saints fussent enlevées des églises, des oratoires et des maisons particulières, pour être mises en pièces et consumées par le feu. Les vases sacrés richement ciselés, les belles enluminures des livres saints subissaient le même anathème.

Il présenta d'abord l'édit au patriarche S. Germain en le priant de le revêtir de sa signature. Celui-ci le repoussa avec horreur et rappela courageusement à l'empereur le serment solennel qu'il avait prononcé à son couronnement de ne rien changer aux traditions de l'Eglise.

L'empereur furieux souffleta le pontife, le fit déposer et éleva au patriarcat un prêtre de ses partisans.

Bon nombre d'évêques s'inclinèrent devant la volonté du souverain .Les autres furent chassés de leurs sièges et remplacés par des prélats plus dociles.

Dans le même temps, les soldats de l'Isaurien envahissaient les églises et les maisons particulières et massacraient sans pitié les fidèles qui leur résistaient avec trop d'énergie.

La bibliothèque de l'Octogone fut incendiée avec tous ses livres et les savants catholiques qui s'y trouvaient réunis.

Cette hérésie, réfutée d'abord par le pape Grégoire II, fut condamnée dans un concile de quatre-vingt-treize évêques assemblés à Rome par Grégoire III en 732.

Constantin Copronyme (741-775) continua avec vigueur l'œuvre commencée par son père.

Il réunit dans Ste-Sophie un concile de 338 membres, qui se prétendit œcuménique et lança l'anathème contre tous ceux qui persévéreraient dans la soi-disante idolâtrie des images.

Les peintures murales des églises furent remplacées par des tableaux de paysages et le sang des chrétiens coula comme à l'époque de Dioclétien.

Les uns avaient les yeux crevés ou le nez coupé ; les autres étaient noyés dans le Bosphore ; d'autres, après avoir été fla-

gellés, allaient mourir dans un cachot infect. Citons parmi les martyrs les plus illustres les moines S. Pierre le Stylite, S. André le Calybite et S. Etienne, abbé du monastère de S.-Auxence, près de Chalcédoine.

Ce dernier, amené devant Constantin, lui présenta une pièce de monnaie à l'effigie impériale en disant : « De qui, seigneur, est cette image et cette inscription ? » — Cette image est la nôtre, répondit l'empereur. Etienne alors la jeta à terre et la foula aux pieds. Comme les courtisans, l'épée à la main, se préparaient à venger la majesté impériale outragée, le courageux confesseur s'écria : « Si l'on mérite un châtiment pour avoir foulé aux pieds l'image d'un prince mortel, quel ne sera pas le supplice de ceux qui foulent aux pieds et jettent dans les flammes l'image de Jésus et de Marie sa Mère ? » L'empereur irrité lui fit attacher une corde aux pieds et le fit traîner par la populace à travers les rues jusqu'à ce que son corps tombât en lambeaux.

Léon IV (775-778) se montra moins rigoureux dans l'application des décrets, mais il n'en était pas moins attaché à l'hérésie. Ayant un jour trouvé une image du Christ et de la Vierge au chevet de son épouse Irène, il la chassa impitoyablement du palais. Mais la mort prématurée du prince lui permit bientôt d'y rentrer en qualité de régente, pendant la minorité de son fils Constantin qui n'avait que dix ans.

Constantin VI (778-797). Le premier soin d'Irène, au début du nouveau règne, fut de chasser le patriarche intrus et d'élever S. Taraise au trône patriarcal.

Le culte des Images fut restauré, les relations avec Rome rétablies et un concile œcuménique (le septième) fut réuni à Nicée (787) qui condamna solennellement l'hérésie des Iconoclastes.

L'Eglise de Constantinople fut bien loin cependant de jouir d'une paix entière. Peu de temps après avoir pris en mains les rênes du gouvernement, Constantin VI répudia sa femme Marie l'Arménienne pour épouser Théodote, et prétendit obliger S. Taraise à bénir son mariage adultère. Le patriarche refusa avec indignation ; mais le prêtre Joseph, économe de la Grande Eglise, n'hésita pas à prêter son ministère à cette union criminelle. Il prit même part aux fêtes nuptiales qui durèrent tout un mois.



S. Taraise craignant, non sans raison, de voir renaître l'hérésie s'abstint de sévir et garda le silence. Mais les moines n'étaient pas tenus aux mêmes ménagements. S. Théodore Studite dénonça au monde en le flétrissant en termes énergiques ce double scandale. Cet acte de courage attira sur les moines olympiens une violente persécution, qui dura jusqu'à la mort de Constantin VI, lequel périt en 797, victime d'un complot auquel sa mère ne fut pas étrangère. S. Taraise put alors donner satisfaction aux moines et à l'opinion publique en excommuniant Joseph, le prêtre prévaricateur.

L'Impératrice Irène (797-801). L'Empire byzantin, grâce à la sage administration de cette princesse, sembla inaugurer une ère de paix et de prospérité. Malheureusement son règne fut court : au bout de quatre ans, son chancelier, Nicéphore, usurpa le pouvoir et la relégua dans l'île de Lesbos où elle mourut bientôt dans l'indigence.

Nicéphore (801-811) replongea bientôt le pays dans le trouble en exigeant la réhabilitation du prêtre Joseph et son rétablissement dans ses anciennes fonctions. Il entendait le récompenser ainsi pour un important service d'ordre politique qu'il lui avait rendu.

Les moines, en protestant contre cette violation des lois de l'Eglise, attirèrent de nouveau sur eux les foudres impériales, et l'odieuse persécution qui pesa sur eux ne cessa qu'au jour où Nicéphore fut vaincu et tué par les Bulgares.

Michel Rhangabé (811-813) qui lui succéda était un prince accompli. Il rendit la paix à l'Eglise et éveilla les plus légitimes espérances. Mais il fut détrôné par Léon l'Arménien, commandant de ses troupes, après un règne de deux ans.

Léon l'Arménien (813-820) attribuant au rétablissement des Images les graves défaites infligées par les Bulgares aux armées romaines pendant les règnes précédents, ressuscita l'hérésie des Iconoclastes.

Pour la rendre moins impopulaire il toléra qu'on peignit des scènes religieuses; mais à la condition qu'on ne leur rendît pas plus d'honneur qu'aux tableaux de chasse ou de guerre ou qu'aux représentations d'animaux.

Un synode rassemblé dans l'église de Ste-Sophie prétendit annuler le septième concile œcuménique. Le patriarche S. Nicéphore fut exilé, tous les évêchés de l'empire furent pourvus de titulaires hérétiques et les prisons se remplirent d'évêques, d'hégoumènes et de moines. Un grand nombre d'entre eux versèrent leur sang pour la foi. Enfin, leur impérial bourreau périt assassiné dans l'église pendant la nuit de Noël, en 820.

Michel le Bègue (820-829) ouvrit les prisons et rappela les exilés, mais sans rapporter les décrets portés contre les Images. Les grands sièges restèrent occupés par des évêques hérétiques et l'Eglise ne jouit que d'une demi liberté.

Le commencement de ce règne fut ensanglanté par la guerre civile. Le général Thomas, aidé des musulmans et suivi d'une foule de partisans, ravagea l'Asie-Mineure et vint mettre le siège devant Constantinople pour détrôner Michel et prendre sa place. La guerre cessa au bout de deux ans par la mort de l'usurpateur (823).

Théophile (829-842) fut le dernier, mais le plus cruel de tous les empereurs iconoclastes. Il voulait absolument en finir avec l'idolâtrie des Images. Les instruments de torture usités jadis dans la Rome païenne furent remis en honneur et le sang chrétien coula abondamment. Les artistes qui s'avisaient de peindre des sujets religieux étaient eux-mêmes punis de mort.

Heureusement, l'épouse de Théophile, Ste Théodora, était sincèrement catholique. A la mort de son mari, qui arriva en 842, elle s'empressa de faire monter sur le trône patriarcal le moine S. Méthode et de pourvoir tous les évêchés de titulaires catholiques. Les images furent solennellement rétablies dans les églises et l'on institua, pour commémorer le triomphe définitif de la foi catholique, la fête de l'Orthodoxie, qui se célèbre encore aujourd'hui chez les Orientaux le premier dimanche de Carême. L'hérésie avait duré 116 ans (1).



Le role prépondérant des Moines — Pendant ce long espace de temps, le clergé en fonction était asservi à la religion officielle et les évêques restés fidèles à leur devoir gémissaient dans les forteresses ou se cachaient dans les montagnes. Les moines eurent à supporter presque tout le poids de la lutte, et c'est principalement à eux que l'on doit le triomphe de la foi catholique.

Trois grands noms de moines émergent au milieu de ce sanglant débat : S. Jean Damascène, S. Théodore Studite et S. Méthode.

Le premier n'appartient pas au groupe Olympien. Vivant en Syrie, pays soumis alors à la domination arabe, il n'avait rien à redouter des fureurs byzantines. Il put consacrer toutes les ressources de sa science et de son éloquence à la défense de la foi. Il contribua pour une bonne part à préserver des atteintes de l'hérésie les trois patriarcats d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie, sur lesquels l'autorité impériale ne s'exerçait

(1) Voici, pour permettre au lecteur de placer dans leur cadre historique les saints postérieurs aux troubles iconoclustes, la suite des empereurs byzantins jusqu'à la fin du X[e] siècle :

*Michel III, l'Ivrogne* (842-867).

*Basile le Macédonien* (867-886).— Ces deux premiers règnes furent violemment agités par le schisme de Photius.

*Léon VI, le Sage* (886-911).

*Constantin VII, Porphyrogénète.* — Il monte une première fois sur le trône en 912 et il en est chassé en 920.

*Romain Lécapène* (920-944).

*Constantin VII*, de nouveau empereur (944-958).

*Romain II* (952-963).

*Nicéphore-Phocas* (963-969), neveu de S. Michel Maléinos.

*Jean Zimiscès* (969-976).

*Basile II le Bulgaroctone* et *Constantin VIII* (976-1025).

plus, et ses écrits largement répandus dans l'empire furent d'un grand secours pour affermir la foi et relever le courage des fidèles sous Léon l'Isaurien et Constantin Copronyme.

*S. Théodore Studite* se jeta impétueusement dans la mêlée à l'occasion du mariage adultère de Constantin VI qu'il flétrit sans ménagement au nom de la morale chrétienne. Il passa toute sa vie à protester contre l'ingérence des empereurs dans les affaires de l'Eglise et à soutenir, par la parole et la plume, le courage des moines et des fidèles persécutés, entretenant à cet effet avec eux, en dépit de la surveillanc étroite des persécuteurs, une vaste correspondance. Ni les prisons, ni les flagellations, ni les exils dans des forteresses lointaines n'eurent raison de son indomptable énergie. Il ne se résigna jamais au silence, eût-il dû, suivant ses propres expressions, se servir de sa peau comme parchemin et de son sang comme encre. Il mourut en exil en 826.

*S. Méthode* entre en scène dans la dernière phase de l'hérésie. Plus d'une fois il faillit expirer sous les coups; mais rien ne put jamais enchaîner sur ses lèvres la parole de Dieu. Il eut la gloire de triompher définitivement de l'iconoclasme en s'asseyant sur le trône patriarcal de Constantinople en 842.

Le rôle des autres moines olympiens, pour être moins éclatant, n'en a pas moins son importance.

Les uns prêchent d'exemple en restant inébranlables dans la vraie croyance malgré les tortures de la faim et de la soif, qu'on leur fait endurer dans des prisons humides et infectes; les autres versent généreusement leur sang dans les tourments; d'autres maintiennent la vraie foi dans le peuple et ramènent bon nombre d'égarés par le prestige de leur sainteté et la multiplicité de leurs miracles; le plus grand nombre, fuyant les dangers de la persécution, se cachent, loin de leurs chers monastères, dans les trous de rochers au milieu des montagnes sauvages et attirent par leurs prières, leurs privations et leurs souffrances, la miséricorde de Dieu sur leur patrie malheureuse.

La vie religieuse dans les monastères de l'Olympe. — Les monastères disséminés à travers l'Olympe et sur une vaste



périphérie autour de cette montagne atteignaient à peu près la centaine.

Quoi qu'ils eussent entre eux des relations étroites, ils étaient indépendants les uns des autres au temps des iconoclastes. Plus tard seulement ils s'organisèrent avec un abbé général résidant dans le monastère de Saint-Eustrate, appelé aussi « *le Grand Monastère* » et situé dans la ville même de Brousse.

Chaque monastère élisait lui-même son supérieur ou hégoumène. L'élection était confirmée par le patriarche de Constantinople et l'élu recevait de celui-ci l'investiture canonique par une consécration spéciale. Il se considérait dès lors comme responsable devant Dieu de toutes les âmes qui lui étaient confiées.

A une certaine distance de chaque monastère se trouvaient des constructions plus modestes désignées le plus souvent par les hagiographes sous le nom de cellules d'*hésychastes* (1), où habitaient des ermites. Souvent, en outre, il y avait dans le voisinage une cellule d'hésychaste réservée, où l'hégoumène se retirait seul pour se livrer à la contemplation à ses jours et à ses heures.

Ces ermitages se composaient d'ordinaire d'une petite église ou chapelle, flanquée de trois ou quatre cellules et d'un jardin. Les ermites avaient parfois des disciples. En outre, quand la persécution sévissait, les moines chassés de leurs monastères venaient se réfugier par petits groupes auprès d'eux. Dans ce cas quelques autres cellules isolées entouraient la chapelle. De toutes façons, la population totale de l'ermitage dépassait rarement la douzaine.

Plus loin et souvent perdues dans le désert, il y avait aussi des cellules d'anachorètes. C'était tantôt une grotte sauvage au flanc d'un rocher, tantôt une chapelle flanquée d'une seule cellule. A part le samedi et le dimanche où souvent ils se groupaient dans une chapelle pour les cérémonies liturgiques, les anachorètes passaient leur vie dans un isolement complet. La nuit du samedi au dimanche était consacrée tout entière à la veille et à la prière.

(1) Ces hésychastes n'ont rien de commun avec les étranges mystiques du XIV^e^ siècle qui portaient aussi ce nom.

Pénétrons maintenant dans la vie intime du monastère. Quand un postulant se présentait, l'hégoumène l'examinait avec soin, et, s'il le trouvait apte à la vie religieuse, après un temps d'essai généralement assez court, il lui coupait les cheveux et le revêtait de l'habit monastique en lui imposant un nom nouveau. C'était la tonsure monacale et la prise du *Petit Habit*. Aussitôt après, commençait son initiation à la vie ascétique.

La vertu mise à la base de sa formation était l'obéissance. L'hégoumène soumettait son novice à une foule d'épreuves fort assujettissantes. D'après la *tradition monastique*, le moine ne devait rien entreprendre, rien faire, qu'il s'agît de sa conduite intérieure ou de son activité purement extérieure, sans l'assentiment de son supérieur qu'il obtenait en se jetant à ses pieds pour recevoir sa bénédiction. Allait-il travailler dans le jardin ou dans les champs, sortait-il en commission ou pour aller puiser de l'eau à la source voisine ? il demandait au départ et au retour la bénédiction de l'hégoumène.

Conjointement avec l'obéissance, base essentielle de la vie religieuse, on inculquait au novice les quatre dispositions suivantes :

D'abord, une entière ouverture d'âme et de cœur avec son supérieur. Il ne devait rien lui cacher, le tenir au courant de ses pensées, de ses préoccupations, de ses tentations et se laisser docilement diriger par lui dans les sentiers de la vie spirituelle. On attachait une extrême importance à cette pratique vertueuse qu'on désignait sous le nom de « *vertu de confession* ». Le religieux qui l'avait négligée pendant plus de quinze jours consécutifs était puni de réclusion et exclu de la communauté pendant vingt-quatre heures.

Il devait ensuite abdiquer sa volonté propre par un renoncement de tous les instants et n'avoir d'autre règle de conduite que la volonté de son supérieur.

Ces trois premières dispositions préparaient la voie à la quatrième, sans laquelle il n'y a pas de sainteté possible, à savoir l'humilité. L'hégoumène avait soin d'appliquer le novice à servir ses frères dans les occupations et les travaux les plus vils et de le soumettre à toutes sortes d'humiliations qu'il devait accepter en tout esprit surnaturel.



Enfin on exigeait du religieux un entier détachement de toutes choses. Tout doit être commun entre les frères, dit S. Théodore Studite, et l'hégoumène doit veiller à ce que personne ne possède rien en propre, *pas même une aiguille*.

Tels étaient les points essentiels sur lesquels reposait la formation monastique.

Les pratiques de pénitence, sans être négligées, ne passaient qu'au second plan. Du reste, l'observation exacte des réglements comportait assez de mortifications pour que les religieux n'eussent pas besoin d'en chercher d'autres.

Les grandes austérités, loin d'être interdites étaient plutôt encouragées ; mais elles ne devaient être pratiquées qu'avec l'autorisation et sous la direction du supérieur.

Les infractions au réglement, les négligences dans l'accomplissement des charges assignées à chacun, avaient leur sanction. Les manquements tant soit peu graves, à l'obéissance surtout, étaient punis avec une grande sévérité. C'était un ou plusieurs jours de jeûne au pain sec ou un certain nombre de métanies : vingt-cinq, cinquante, cent, et plus.

La métanie est la grande génuflexion des grecs. Elle consiste à se prosterner, le front jusqu'à terre, en s'appuyant uniquement sur les phalanges des mains fermées, sans toucher le sol avec les genoux. On fait conjointement le signe de la croix en disant, comme le Publicain de l'Evangile : « O Dieu, soyez propice à moi, le pécheur, et ayez pitié de moi ». Après une centaine de métanies faites à la suite, il n'est pas rare que le patient ait le corps en nage et les doigts en sang.

Le régime alimentaire n'était pas d'une sévérité excessive. Les moines usaient de viande et de vin, sauf pendant les quatre carêmes qui leur étaient communs avec les fidèles. Durant ce temps de pénitence ils s'abstenaient non seulement de viande, mais encore d'œufs, de poissons, de laitage, d'huile et de vin, et ils ne prenaient leur unique réfection qu'après le coucher du soleil. Ceux toutefois qui s'adonnaient à des travaux manuels pénibles pouvaient rompre le jeûne quelques heures plus tôt, non pas tous ensemble, mais par groupe successifs, suivant la nature plus ou moins débilitante de leurs occupations. Le

samedi et le dimanche, on gardait l'abstinence mais on ne jeûnait pas.

Après un temps d'épreuve parfois fort prolongé, le novice recevait le « *Grand et Angélique Habit* ». On désignait, par cette expression, une longue et imposante cérémonie au cours de laquelle il prononçait les vœux solennels qui l'engagaient dans la vie religieuse jusqu'à la mort.

Le nouveau profès continuait à vivre dans la communauté. S'il se distinguait entre tous par la vertu et la science, il pouvait être élevé au sacerdoce ; mais dans chaque monastère le nombre des prêtres était assez restreint.

Les traditions monastiques, gardiennes de la ferveur, imposaient aussi à l'hégoumène des obligations spéciales.

Il devait faire trois *catéchèses* ou conférences spirituelles par semaine à la communauté réunie. Il s'inspirait d'ordinaire, dans ces instructions, des incidents journaliers, des événements de la semaine, et ne manquait pas d'insister souvent sur l'obéissance, l'humilité, la haine du monde, la mortification de la volonté propre.

Il lui était demandé de ne rien posséder personnellement, pas même une petite pièce d'argent, de n'avoir ni esclaves, ni domestiques, de ne pas entretenir dans les dépendances du monastère des animaux de sexe féminin, de voyager ordinairement à pied, de ne pas thésauriser pour son monastère, mais de compter sur la Providence et de distribuer chaque année son superflu aux indigents.

Enfin il lui était instamment recommandé d'éviter à ses subordonnés toute relation avec les laïques du monde.

C'est pour cette raison que les monastères s'organisaient autant que possible de manière à se suffire sans aucun recours aux gens du dehors.

Tous les métiers nécessaires aux besoins ordinaires des moines étaient représentés dans le couvent.

Il y avait des moines laboureurs, des moines jardiniers, des moines boulangers, tailleurs, cordonniers, etc. Il y avait même des moines maçons, menuisiers, charpentiers. Les moines étaient le plus souvent les architectes et les ouvriers de leurs propres



églises. Les moines peintres les décoraient d'icones et les moines calligraphes et copistes garnissaient leurs bibliothèques.

Ces diverses occupations jointes au service compliqué de la maison et au chant quotidien de l'office, qui leur prenait un temps fort considérable, ne leur permettaient guère de se livrer à l'oisiveté.

Les ermites et les anachorètes — A l'abri du contact du monde et gardés par l'obéissance et l'humilité, les moines pouvaient avancer rapidement dans les voies de la perfection; et, comme les communautés étaient nombreuses, il y avait toujours parmi eux quelques âmes d'élite dont la vie cénobitique ne parvenait pas à satisfaire les généreuses aspirations. Ils éprouvaient le besoin de vivre encore plus près de Dieu et plus loin de tout ce qui pouvait détourner leur pensée des choses du ciel. Ils demandaient alors à leur supérieur l'autorisation d'aller s'établir dans quelque ermitage pour y vivre seul ou avec quelques compagnons qui partageaient leur ferveur.

L'hégoumène ne se pressait pas de leur accorder cette permission, car il savait combien funeste est la solitude pour ceux qui l'embrassent dans l'enthousiasme d'une ardeur passagère, sans être encore suffisamment affermis dans la vertu. Il n'y laissait aller que ceux qui s'étaient déjà livrés, dans le monastère et sous sa direction, aux rudes austérités des ascètes et dont il savait la vertu solide.

Dans l'ermitage le moine, toujours sous le contrôle de l'Abbé, s'initiait dans le calme et la quiétude à la vie contemplative.

L'exercice de la méditation ou de l'oraison, tel que nous l'entendons aujourd'hui, leur était inconnu. C'était la récitation attentive des beaux offices de l'Eglise et la lecture réfléchie des saintes Ecritures qui enflammaient leur cœur et leur donnaient des ailes pour s'élever jusqu'à Dieu.

L'idéal que poursuivaient les hésychastes les plus fervents était l'*apathie*, terme par lequel les Grecs désignent un état où le monde a perdu tous ses charmes, où rien de créé n'impressionne plus les sens, où les passions sont complètement éteintes.

Pour s'affranchir de la tyrannie des sens et des passions,

ils joignaient à la prière une guerre acharnée à leur corps. Leur abstinence était perpétuelle, et pendant le carême, ils pratiquaient le *jeûne des ascètes,* qui consistait à ne manger que le samedi et le dimanche et à s'abstenir de tout aliment pendant les cinq autres jours. Les moines moins robustes avaient toutefois la faculté de prendre un repas au milieu de la semaine.

Quelques solitaires ne se sentaient pas encore assez isolés dans ces asiles de ferveur où les bruits du monde et le commerce de leurs frères pouvaient encore les distraire de l'Unique Nécessaire. Il leur fallait le spectacle grandiose de la nature et le silence impressionnant du désert pour monter plus librement vers Dieu.

Dans leurs grottes d'anachorètes, ils pouvaient, tout à loisir, méditer les Livres-Saints, passer les nuits en prière, torturer leurs corps et gravir ainsi peu à peu les degrés de la contemplation.

Les mortifications corporelles avaient, dans leur spiritualité, une place prépondérante. Non contents de coucher sur la dure et de supporter alternativement la chaleur et le froid, ils se livraient à des austérités qui font frémir. A défaut des sanglantes disciplines inconnues de leur temps, quelques-uns faisaient jusqu'à cinq cents métanies par jour; d'autres portaient des habits de fer sous leur tunique de poil. Certains d'entre eux, comme S. Michel Maléïnos, poussaient le jeûne, surtout pendant les carêmes, jusqu'à ne faire qu'un repas tous les douze jours.

Quel contraste entre cette vie et les raffinements de bien-être dont on s'entourait alors dans la capitale !

Les rares ascètes qui parvenaient à l'état d'*Apathie* — qui semble correspondre à l'*Union Transformante* de nos mystiques — étaient réellement changés en d'autres hommes.

Ils ne fuyaient plus, comme auparavant, la société de leurs semblables, mais se faisaient désormais tout à tous et se laissaient volontiers aborder par tout le monde, car rien n'était plus capable d'impressionner leurs sens et de les distraire de l'union avec Dieu.

Ils exerçaient alors un apostolat des plus féconds, mais combien différent de l'apostolat de nos saints d'Occident !



S'ils faisaient volontiers une apparition au milieu du monde, quand il s'agissait de défendre la foi ou l'Eglise en danger, ils n'en restaient pas moins ordinairement dans leur solitude, qu'ils avaient seulement soin d'établir en quelque lieu plus accessible. Ce changement de résidence leur était facile, car la montagne était toute semée de chapelles d'hésychastes, et il y avait toujours çà et là quelque ermitage inoccupé.

Dieu, le plus souvent, fécondait leurs efforts en leur prodiguant ses charismes. Bon nombre de solitaires et d'anachorètes étaient favorisés de l'esprit de prophétie, auquel s'ajoutait fréquemment le don de conseil et le pouvoir de guérir les malades. D'autres répandaient le miracle à profusion.

Dans ces âges de foi où, chez les chrétiens, la question religieuse primait toutes les autres, on n'entreprenait rien d'important sans aller consulter un homme de Dieu, dût-on faire des centaines de lieues pour le rencontrer.

L'apôtre n'avait pas besoin, comme aujourd'hui, de courir après les pécheurs : c'étaient ceux-ci qui couraient à lui.

Toutes les misères de l'âme et du corps semblaient se donner rendez-vous à la cellule de l'hésychaste; et, quand les pèlerins revenaient de la montagne, le récit des faveurs et des grâces obtenues, des merveilles contemplées produisait une impression profonde et durable dans l'âme de leurs compatriotes et y portaient des fruits de salut.

L'apostolat des moines olympiens, que nous serions tentés de trouver étrange, était visiblement voulu de Dieu et ne laissait pas que de répondre aux besoins de leur époque et de leur pays.

---

## UN PEU DE GÉOGRAPHIE

Le cadre historique ne suffit pas pour suivre avec intérêt les exploits de nos héros. Il importe encore de connaître sommairement le cadre géographique dans lequel ils se meuvent.

L'Olympe des Moines, que personne ne confondra avec l'Olympe des dieux qui intéresse plutôt les poètes et les rêveurs, se trouve dans le thème byzantin d'Opsikion, lequel est borné au nord et à l'ouest par la mer (Marmara, Dardanelles et Mer Egée) ; au sud par le thème des Thrakésiens qui renfermait les importantes villes de Smyrne et d'Ephèse ; au sud-est, par celui des Anatoliques ; à l'est par celui des Buccellaires qui comprenait Ancyre (Angora) et au nord-est par celui des Optimates.

Mais les moines olympiens ont peu de relations avec ces provinces lointaines. Il ne les voient guère que lorsque la persécution les y pousse en exil, ou pour y accomplir quelque pieux pèlerinage.

Leur vie, quand personne ne vient en troubler la douce quiétude, s'écoule tout entière dans une région fort limitée de l'Opsikion.

Leur centre principal est le versant septentrional de l'Olympe et son voisinage immédiat.

Leurs autres monastères, dont le nombre ne laisse pas que d'être imposant, sont presque tous distribués sur une étroite bande de terre qui commence aux abords du lac Manyâs, longe les côtes de la Propontide jusqu'à Cios, appelée aussi *Prusias ad Mare* (aujourd'hui Guemlik), et se prolonge dans l'intérieur jusqu'au delà de Nicée, chef-lieu du thème.

Les cours d'eau dont il sera fait mention dans nos récits sont les suivants :

Le *Rhyndacus*, appelé quelquefois le Grand Fleuve, qui traverse le lac Apollonia dont il conduit les eaux dans la Propontide.



Le *Nilufer*, qui prend sa source au sud-est du Mt Olympe, contourne cette montagne, traverse la plaine et se déverse dans le Rhyndacus à trois lieues de son embouchure.

Le *Gorgyte*, appelé maintenant *Aïnessi Déré*, petit affluent du Nilufer. Il est presque à sec à la fin de l'été.

Le *Déli Tchay*, affluent de la même rivière qui reçoit sur son parcours tous les torrents de l'Olympe. Nous parlerons de ces torrents en traitant des monastères de la Haute Montagne.

Le *Gallus*, aujourd'hui *Gueukdjè Sou*, qui descend des flancs orientaux de l'Olympe, prend la direction nord-est et va se jeter dans le fleuve Sangarius. C'est sur la rive gauche de cette rivière que s'élève le Mont Kymina, illustré par S. Michel Maleïnos.

De tous ces cours d'eau, seul le Rhyndacus est accessible aux barques et aux petits bateaux jusqu'aux approches du lac Apolléinos.

Quant au relief du sol, il présente sur le bord de la mer un épais rideau de collines, dont les plus élevées dépassent 450 mètres. Une plaine fertile, large de deux ou trois lieues, les sépare du Mt Olympe. On les franchit par un chemin de fer à voie étroite qui, partant du petit port de Moudania, près des ruines d'Apamée, monte lentement à travers de petits vallons pittoresques plantés de vignes et d'oliviers. On descend et après avoir traversé la plaine en franchissant deux fois le Nilufer, on aperçoit d'abord sur une hauteur, dans un site des plus agréables, l'important faubourg de Tchékirghé, dont les établissements thermaux étaient déjà célèbres au temps des Romains ; puis la *verte Brousse*, perdue dans la verdure et étalée sur les premières pentes de la Montagne des Moines, qui dresse sa longue échine dans la direction de l'orient.

Les hagiographes, ayant conservé l'habitude de désigner les lieux par les noms d'anciennes provinces qui ne répondent plus à aucune réalité, mettent quelquefois le lecteur dans l'embarras en le transportant, dans le cours d'un même récit de Bithynie en Lydie, en Hellespont et en Phrygie. On s'imagine alors que les monastères ou ermitages dont ils parlent sont à des distances phénoménales les uns des autres, tandis qu'au contraire ils peuvent être fort rapprochés.

Cela provient de ce que ces diverses provinces, sauf l'Hellespont, ont leurs limites dans les confins même de Brousse. Leurs frontières respectives n'ont d'ailleurs rien de bien précis, car il n'est pas rare que la même localité soit attribuée à deux provinces différentes.

Voici leur délimitation, non pas telle, peut-être, qu'elle est en réalité, mais telle qu'elle apparaît d'après les textes des hagiographes.

La *Bithynie* qui avait jadis pour capitale Nicomédie, est bornée, du côté du Nord, par la mer de Marmara jusqu'à l'embouchure du Rhyndacus. Elle est limitée un instant par ce fleuve qui la sépare de l'Hellespont ; puis ses frontières se rapprochent franchement de Brousse en suivant les cours du Nilufer et du Gorgyte et la crête de l'Olympe.

La *Lydie* confine avec la Bithynie depuis le point où le Gorgyte s'infléchit vers l'Olympe jusqu'au Rhyndacus. Ce fleuve et son affluent le Kara Déré, avec le sous-affluent qui lui fait suite vers le couchant, lui sert ensuite de limite et la sépare de la province d'Hellespont. Du côté du sud la Lydie n'a pas de frontières naturelles. Une ligne plus ou moins flottante, qui partirait du cours supérieur du Gorgyte et passerait à une lieue environ du rivage sud du lac Apollonia, marquerait à peu près ses limites du côté de la Phrygie.

La *Phrygie* commence au cours supérieur du Gorgyte et s'étend vers le sud entre la Lydie et la Mysie.

La province d'Hellespont est constituée par une bande étroite qui s'étend le long de la mer vers les Dardanelles, à l'ouest du Rhyndacus. C'est là que se trouve, entre la mer, le Rhyndacus et le Kara Déré, le massif du Kara-Dagh dont le point culminant s'élève à 832 mètres. C'est la fameuse montagne de Sigriane où vécut le glorieux confesseur de la foi S. Théophane. Elle renferme les monastères de Polychrone, de Grand-Champ et de Petit-Champ, et, dans sa partie sud, celui de S. Porphyre fondé par S. Pierre d'Atroa et celui d'Eriste où S. Joannice fut admis à la profession religieuse.

Ces indications sommaires sont suffisantes pour l'instant. Les occasions ne manqueront pas, dans la suite, pour les compléter.

# LES MOINES ET LES MONASTÈRES OLYMPIENS

## APERÇU GÉNÉRAL. — UN PRÉCURSEUR

Le voyageur qui, de Constantinople, tourne ses regards vers le sud par dessus la Marmara, aperçoit à l'horizon, si l'atmosphère est pur, une longue montagne dont la cime est souvent couverte de neige. C'est l'Olympe de Bithynie, désignée ordinairement par les indigènes sous le nom de *Montagne des Moines* (en turc *Kéchich dag*).

Il fut un temps où chacun de ses beaux vallons avait son monastère, chaque solitude son ermitage, chaque grotte sauvage son anachorète.

Le mouvement monastique, commencé de bonne heure, battit son plein au VIII[e] et au IX[e] siècle, où l'on comptait près de dix mille moines disséminés dans la montagne, aux alentours sur plusieurs lieues à la ronde, et sur les collines qui séparent la plaine de Brousse de la mer de Marmara.

Ensuite ce mouvement se ralentit par suite de l'insécurité causée par les fréquentes incursions des Arabes. Alors les âmes avides de perfection commencent à préférer les solitudes plus tranquilles du Mt Athos où, du reste, les traditions monastiques sont les mêmes, puisque c'est dans un monastère olympien, auprès de S. Michel Maléïnos, qu'au X[e] siècle, S. Athanase, le législateur du monachisme athonite, vient se former à la vie religieuse.

Si l'Athos l'emportera bientôt sur l'Olympe pour le nombre de ses habitants, la ferveur olympienne n'y fut jamais égalée.

Ce coin de Bithynie fut pendant longtemps le boulevard de l'orthodoxie catholique en Orient; mais c'est surtout dans la lutte contre l'hérésie des Iconoclastes que les moines se montrèrent admirables de patience et d'intrépidité. Plus d'une fois, les empereurs hérétiques de Constantinople les arrachèrent à leurs couvents pour les entasser dans des prisons infectes. Ni le froid, ni la faim, ni la soif, ni les nerfs de bœuf ne purent leur fermer la bouche et beaucoup d'entre eux expirèrent au milieu des tourments.

Un peu plus tard le schismatique Photius, furieux d'y trouver de nombreux adversaires, fit raser la plus grande partie des monastères; mais ils se relevèrent bientôt pour briller encore d'un vif éclat pendant tout le X$^{e}$ siècle.

La décadence, commencée avec le schisme de Michel Cérulaire, s'accentue à mesure que la conquête turque progresse. Au début du XIV$^{e}$ siècle, les envahisseurs sont aux portes de Brousse. Les solitudes se dépeuplent lentement et le monachisme bithynien prend virtuellement fin quand, en 1326, Brousse conquise devient la capitale provisoire de l'Empire Ottoman.

Nous allons tenter de faire revivre quelques-uns des saints personnages qui ont illustré ces solitudes, en les replaçant, autant que possible, au milieu des sites qui leur étaient familiers et dans leur propre demeure.

La tâche n'est pas aisée car les ruines même ont péri. Sur une centaine environ de monastères détruits, c'est à peine si cinq ou six révèlent leur emplacement par quelques vieux pans de murs. Le plus souvent, tout a disparu. Les pierres même des fondations ont été enlevées.

Nous ne sommes cependant pas dénués de tout moyen de recherche. Les descriptions des chroniqueurs et des hagiographes byzantins, de même que la correspondance des moines, suffisent souvent à diriger nos pas vers un lieu déterminé, et un examen sérieux du sol peut nous permettre de localiser avec précision le monastère cherché.

Depuis la fin du moyen-âge, à cause du manque de sécurité,



il n'existe plus de maisons isolées dans les campagnes. Toutes les habitations se trouvent serrées ensemble en bourgades aux rues étroites et boueuses. Aussi, toutes les fois que dans un champ éloigné, dans une solitude sauvage, dans un vallon de la montagne, on remarque sur une assez grande étendue des débris de tuiles, de briques ou de marbre, il est à présumer que l'on est en présence d'un ancien monastère. On ne risque guère de prendre pour monastère les vestiges d'une villa ou d'une forteresse byzantines : la villa se reconnaît à ses dimensions beaucoup moins vastes et la forteresse au site même qu'elle occupe.

Cependant, nous devons l'avouer, pour arriver à une certitude absolue, des fouilles seraient nécessaires. Elles seraient, du reste, intéressantes. Bon nombre de ces monastères, exposés aux fréquentes incursions des barbares, étaient munis de souterrains dont les ouvertures, habilement dissimulées, permettaient aux moines de s'enfuir secrètement en cas d'attaque imprévue. Dans ces souterrains ils amassaient leurs archives, leurs livres et tout ce qu'ils avaient de plus précieux, dans l'espoir de les retrouver à leur retour. Mais, bien des fois, hélas ! surtout à l'époque de la conquête turque, ce retour ne s'effectua jamais. Il est donc possible que des fouilles réservent à ceux qui les entreprendraient d'agréables surprises.

Il y avait déjà des moines et des monastères au M$^{t}$ Olympe au V$^{e}$ siècle. Malheureusement, les chroniqueurs n'en parlent qu'incidemment sans citer aucun nom. Ils se multiplient cependant avec rapidité et sans bruit; et quand, au VIII$^{e}$ siècle, les circonstances appellent les moines à jouer un rôle de premier rang dans la lutte contre les briseurs d'images, on est étonné de voir apparaître dans la région olympienne près de cent monastères, d'innombrables ermitages et toute une légion de saints.

Une visite dans cette Thébaïde du moyen âge ne sera donc pas sans intérêt.

L'itinéraire que nous allons suivre sera celui des voyageurs et des touristes. Comme eux, nous débarquons à Moudania; mais au lieu de partir immédiatement pour Brousse nous ferons une première halte à l'ouest de ce port dans la *région monastique de Trilia*, au milieu de ces collines pittoresques et grandioses, sentinelles avancées du géant de Bithynie.

Nous verrons ensuite *Brousse et l'Atroa* qui forment le groupe peut-être le plus important; puis le *groupe de la Haute-Montagne*, et enfin les *Monastères dispersés* çà et là à une certaine distance de la sainte montagne.

Mais avant d'entreprendre cette longue excursion, reposons un instant nos regards sur la figure attrayante du premier précurseur du monarchisme olympien, un merveilleux anachorète de dix ans.

**Saint Néophyte.** — Dieu, semble-t-il, s'est plu à marquer, dès les dernières années du III[e] siècle, la destinée future du Mt Olympe, en lui préparant d'une façon miraculeuse et en lui conduisant comme par la main son premier anachorète, un aimable et sympathique enfant de dix ans qui sera martyr à quinze ans.

Le martyrologe romain le signale en ces termes : « A Nicée en Bithynie, saint Néophyte martyr, qui, dans sa quinzième année, fut flagellé, jeté dans une fournaise ardente et exposé aux bêtes. Demeuré sain et sauf, il continue à confesser la foi de Jésus-Christ et périt par la glaive ».

Il naquit à Nicée de Théodore et de Florentia, riches des biens de la terre, mais plus riches encore des biens du ciel. Confié à un grammairien, il acquit avant de sortir de l'enfance, grâce à une intelligence extrêmement vive et exceptionnellement précoce, toutes les connaissances que l'on inculquait aux adolescents de son époque.

Quant à sa formation spirituelle, c'est Dieu lui-même qui en prit soin. Une colombe qui parlait le langage humain, ou plutôt un ange qui se montrait à lui sous cette forme, pénétrait chaque jour dans la chambre où seul il travaillait. Elle lui prodiguait ses conseils, réglait sa conduite et le dirigeait dans les voies de la piété.

Petit enfant, il était déjà tout embrasé de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il se plaisait à emmener hors des murs de la ville ses petits condisciples, surtout ceux qui étaient pauvres, et là il les régalait avec des mets qu'il demandait à ses parents. Ensuite il priait avec eux pour leur apprendre à



bien faire oraison, et, par de pieuses exhortations, il les affermissait dans la foi, afin de les rendre capables de traverser victorieusement les terribles épreuves de la persécution.

Tout est prodigieux dans la vie si courte de ce noble enfant. A neuf ans, Dieu lui avait déjà accordé, avec l'esprit de prophétie, le don des miracles.

Sa mère, un jour, entrant dans la cellule, aperçut pour la première fois cette magnifique colombe dont le plumage émettait des rayons comparables à ceux du soleil. Comme rien ne l'avait préparée à ce spectacle, elle fut saisie d'une telle frayeur qu'elle tomba sans vie étendue sur le sol.

Aussitôt la maison retentit de clameurs et de gémissements.

Théodore, son époux, appelé du faubourg où il surveillait les travaux de ses ouvriers, déchira ses vêtements et se mit à exhaler sa douleur par des cris lamentables.

Néophyte, d'autant plus ému qu'il avait été l'occasion involontaire de ce drame, se mit en prière, invoqua la Trinité sainte et traça le signe de croix sur le corps de sa mère, et celle-ci revint aussitôt à la vie.

Cependant l'enfant avait tellement progressé dans la vie spirituelle qu'il éprouvait de plus en plus le besoin de vivre d'une vie plus parfaite, seul avec Dieu, loin de la société des hommes.

Encouragé dans cette voie par sa colombe, il abandonne généreusement fortune, parents et amis et franchit à la suite de son guide céleste, les vingt lieues qui séparent Nicée de Brousse. Puis il se mit à gravir le Mt Olympe.

Quel chemin suivit-il ? L'histoire ne le dit pas; mais tout porte à croire qu'il prit le chemin le plus court et le plus sûr, celui par lequel un enfant risque le moins de s'égarer, c'est-à-dire la voie romaine dont le tracé coïncide à peu près avec le chemin muletier d'aujourd'hui.

Quand il parvint vers les sommets (peut-être s'agit-il de la dernière montée du Tékir Dagh qui précède le grand plateau olympien), la colombe, dit son biographe, s'écarta subitement à une petite distance de la route et s'enfonça dans une caverne à l'entrée de laquelle jaillissait une eau limpide.

Néophyte la suivit sans la moindre hésitation, mais il entendit

bientôt sortir des profondeurs de l'antre, des rugissements terribles : Un énorme lion, échappé de l'amphithéâtre y avait élu domicile et terrifiait la contrée.

La vue de cette bête féroce était chose nouvelle pour l'enfant, mais sa confiance en Dieu était si grande qu'il n'éprouva aucune frayeur. Au contraire, il s'approcha du lion et lui dit avec autorité : Au nom de Jésus dont je suis le serviteur, sors d'ici et abandonne-moi cette grotte pour un temps. Dans quelques années nous nous reverrons ; et ensuite s'il plaît à Dieu, tu pourras revenir.

Le lion obéit et l'enfant, qui n'avait pas encore achevé sa dixième année, prit possession du palais de célestes délices que Dieu, dans sa bonté, lui avait préparé pour sa sanctification. Un ange lui apportait chaque jour sa nourriture et son divin guide, par ses conseils, l'aidait à parcourir dans la prière et la souffrance le chemin de la perfection .

Deux ans s'écoulèrent. Ses parents s'affligeaient d'une si longue absence et brûlaient de le revoir. Dieu eut compassion d'eux : la colombe fit savoir à Néophyte que la volonté de Dieu était qu'il allât embrasser ses parents.

Il courut donc à Nicée, et le bonheur et la joie rentrèrent avec lui au sein de la famille.

Après quelques jours donnés à l'allégresse, il annonça à ses parents qu'une affreuse persécution allait éclater et qu'ils verseraient eux-mêmes leur sang pour la foi avant lui.

Pendant quelques jours, il s'occupa à distribuer aux pauvres une partie des biens de la famille, puis il regagna sa caverne du Mont Olympe pour y poursuivre ses divines ascensions.

Trois nouvelles années de vie contemplative achevèrent de le purifier et de le rendre semblable à Jésus-Christ. La victime était prête pour l'immolation suprême. Averti par son guide, il reprit le chemin de Nicée, où la persécution décrétée par Dioclétien faisait rage.

Le gouverneur de Nicomédie, Décius Varus, y arriva en même temps que lui pour y célébrer avec tout le peuple, par des fêtes en l'honneur d'Hercule, l'anniversaire de sa naissance.

Néophyte, l'interpellant publiquement au milieu de la fête,



lui reprocha d'obliger des hommes créés à l'image de Dieu à offrir, pour plaire aux démons, des sacrifices à des idoles sourdes et insensibles. Puis il se mit à proclamer hardiment l'unité de Dieu, à prêcher Jésus-Christ et la nécessité, pour tous ceux qui veulent jouir d'un bonheur éternel, d'embrasser la foi chrétienne.

Décius, indigné d'une pareille audace, le fit incontinent flageller avec des nerfs de bœuf.

L'enfant ne fit pas entendre une plainte, un gémissement.

Pour rendre ses plaies plus cuisantes, on le plongea dans un tonneau plein de saumure : le résultat fut le contraire de ce qu'attendait le persécuteur. Néophyte sortit du tonneau, plein de vigueur : toutes ses plaies étaient fermées.

On le suspendit ensuite à un poteau et on lui laboura les flancs avec des ongles de fer ; mais ses nouvelles blessures disparurent miraculeusement dès qu'il fut rentré dans sa prison.

Alors le tyran le fit jeter dans une fournaise ardente. Comme les trois enfants hébreux de Babylone, Néophyte se promenait au milieu des flammes en priant et louant Dieu. Quand, au bout de trois jours, on vint ouvrir la fournaise encore embrasée, il en sortit sans la moindre brûlure et répandant autour de lui une suave odeur.

A cette vue, le peuple émerveillé s'écria avec enthousiasme : Il n'y a qu'un seul vrai Dieu et c'est le Christ, qui sait exalter par de tels prodiges ceux qui glorifient son nom.

Beaucoup de païens se convertirent, mais Décius, au lieu de rendre gloire à Dieu, attribua à la magie toutes les merveilles dont il avait été témoin.

Cinq jours après, il condamna Néophyte à être jeté en pâture aux bêtes de l'amphithéâtre.

On lâcha d'abord sur lui deux ours affamés. Les fauves se précipitèrent vers leur proie, mais une fois en face du martyr, ils s'arrêtèrent brusquement, se jetèrent à ses pieds et rentrèrent dans leurs fosses sans lui faire de mal.

On lance alors sur le généreux athlète un lion de grande taille qu'on venait de capturer. L'animal bondit au milieu de l'arène en poussant des rugissements qui font trembler l'amphithéâtre;

mais voici que soudain il s'arrête ; il rugit encore, mais ses rugissements ressemblent à des pleurs. Il vient de reconnaître l'enfant à qui il avait cédé sa grotte il y a cinq ans, et il s'étend comme un agneau à ses pieds.

— Maintenant, lui dit Néophyte, tu peux sortir et retourner dans ton ancienne demeure, mais prends garde à ne faire de mal à personne.

Le lion, à ces mots, précipite ses pas dans toutes les directions en rugissant d'une manière terrible, puis prenant un formidable élan, il bondit sur une porte qui cède et regagne la montagne.

Les spectateurs émus demandent à grands cris la grâce du jeune chrétien, mais Décius Varus, honteux à la fois et furieux de se voir vaincu par un enfant de quinze ans, ordonne à un soldat de lui trancher la tête.

L'église orientale célèbre la fête de ce généreux martyr le 21 janvier.

---

Première Partie

# LE GROUPE DE TRILIA

---

Trilia, colonie dorienne connue des anciens sous le nom de *Bryllium*, était, avant la grande guerre, une petite ville pleine d'activité renfermant 7.000 grecs et une trentaine de familles musulmanes. Plusieurs fois par semaine, les bateaux qui desservaient Moudania y faisaient escale.

Elle est bien déchue maintenant de sa récente prospérité. Depuis l'échange des populations qui suivit le traité de Lausanne, elle ne compte plus que 2000 habitants, tous turcs.

On s'y rend, de Moudania, par une bonne route qui, sans jamais perdre de vue la Propontide, contourne gracieusement les flancs élevés des collines garnies d'oliviers, descend et remonte tour à tour, se rapprochant, à chaque grande dépression, du niveau de la mer et arrive enfin à Trilia après un parcours de deux lieues et demie.

Autour de cette bourgade florissaient jadis cinq monastères importants. Le plus ancien, celui de *Pélécète* date de l'an 709 ; ceux de *Triglia*, de *S. Georges-Kyparissiote* et du *Médice* ont été fondés au huitième siècle, celui de *Bathys-Ryax* ou du *Ruisseau-Profond* appartient au dixième.

Sans plus nous soucier de leur ordre d'ancienneté, nous allons les visiter dans l'ordre où ils se présenteront sur notre chemin.

## I. LE MONASTÈRE DU CHRIST-SAUVEUR ou du « RUISSEAU-PROFOND »

Un kilomètre avant Trilia, un vallon verdoyant, profondément encaissé entre deux collines donne passage à un petit ruisseau. Si, quittant la route avant de franchir le pont, on remonte ce ruisseau jusqu'à quelques centaines de mètres, on remarque, sous les oliviers, malgré le soin que prend le propriétaire de les faire disparaître avec les cailloux chaque fois qu'il bêche, de nombreux débris de tuiles et de briques.

C'est tout ce qui reste du monastère du Christ-Sauveur désigné communément sous le nom de Bathys-Ryax ou Ruisseau-Profond, fondé dans un site fort agréable par le moine S. Basile vers 956.

Les deux premiers successeurs de saint Basile furent saint Ignace et S. Luc de Lycaonie ; mais de ces trois saints, les synaxaires grecs ne nous font connaître, avec quelques détails, que le second.

**Saint Ignace.** — Il naquit dans la seconde Cappadoce. Comme le prophète Samuel, il fut consacré à Dieu par ses parents dès son enfance et confié à S. Basile le fondateur du Ruisseau-Profond. Celui-ci s'occupa de son éducation avec la plus grande sollicitude. Il l'initia à la vie monastique et lui fit gravir successivement tous les degrés de la cléricature. Aussitôt après son ordination sacerdotale il fut ordonné hégoumène et en remplit toutes les fonctions du vivant même de S. Basile (963). Il s'en acquitta avec un zèle admirable.

Les domaines du monastère furent agrandis ainsi que les revenus, et, grâce à la ferveur qu'il sut inspirer aux novices, les vocations abondèrent et le nombre des moines devint considérable.

Il était urgent d'établir aux environs quelques ermitages, car ces asiles de ferveur sont le complément indispensable de tout monastère important.



Ignace construisit donc à cet effet, dans les vastes dépendances du couvent trois églises ou chapelles consacrées l'une à l'Archange S. Michel et les autres à S. Elie et aux Saints Apôtres.

Il bâtit aussi une élégante et solide clôture pour un couvent de femmes des environs. Il s'agit probablement du monastère dont on voit encore les ruines dans le village de Sygé, sur la route qui mène à Moudania.

Quelques années plus tard, le Ruisseau-Profond eut à subir de sérieuses déprédations de la part des soldats de l'usurpateur Bardas Scléros.

Scléros était le commandant général des troupes de l'empereur Jean Tzimiscès. A la mort de ce dernier (976), il avait été relégué par le régent de l'empire dans un commandement lointain sur les rives de l'Euphrate.

Indigné de cette disgrâce imméritée, il profita de sa popularité pour soulever l'opinion, lever des troupes et se proclamer empereur. Il écrasa les forces impériales envoyées contre lui et s'avança jusque vers la capitale.

Pendant quatre ans, l'empire subit les horreurs de la guerre civile, et les moines de Bithynie, près desquels les insurgés séjournèrent longtemps, ne furent pas les moins éprouvés.

Quand enfin, en 980, la révolte fut étouffée et le calme rétabli, saint Ignace se rendit à Constantinople pour se procurer divers objets liturgiques : des ornements, une croix et un évangéliaire avec couverture plaquée d'argent. Il confia le tout aux frères qui l'avaient accompagné et ceux-ci rentrèrent au monastère.

Quant à lui, atteint de dyssenterie, il différa son départ. Au bout d'un certain temps il vit que sa maladie le conduisait lentement vers la tombe. Préférant mourir au milieu des siens, il partit à la hâte par voie de terre ; mais il n'eut pas le temps d'arriver jusqu'à son monastère. La bourgade d'Amorion (près de Yeni-Chéhir) reçut son dernier soupir.

On l'ensevelit provisoirement dans une maison honorable de cette localité.

L'année suivante ses religieux vinrent chercher ses restes.

Ayant ouvert son tombeau, ils trouvèrent son corps parfaitement conservé et répandant une suave odeur. Ils le transportèrent au Ruisseau-Profond et le déposèrent dans le narthex de l'église. S. Luc de Lycaonie lui succéda.

## II. MONASTERE DE TRIGLIA

Reprenons la grande route, et, laissant Triglia avec son élégante église paroissiale du IX[e] siècle de côté, suivons-la vers la petite vallée intérieure qui aboutit à Eskel-Liman. A sept ou huit cents mètres des dernières maisons de la bourgade, nous rencontrons sur notre gauche un vaste caravansérail. C'est le monastère de Triglia.

Fondé en 710, il fut reconstruit et remanié plus d'une fois à travers les âges, notamment, dans les temps modernes, en 1777, après avoir été consumé par les flammes. C'est après un second incendie, qui eut lieu en 1801, qu'il fut rebâti dans sa forme actuelle d'hôtellerie ; mais il ne fut plus habité par une véritable communauté de moines. C'était plutôt un lieu de villégiature où certaines familles chrétiennes étaient heureuses de venir respirer l'air de la campagne à l'ombre de ce vénérable sanctuaire.

A l'heure actuelle l'église, de modeste dimension, n'a plus que ses quatre murs. De nombreuses fresques, sans valeur artistique, subsistent encore. L'immeuble entier a subi le même sort : les murailles sont toujours debout, mais le toit manque et tous les matériaux utilisables ont été enlevés.

Quatre supérieurs de ce monastère sont inscrits dans le catalogue des saints : S. *Marc de Triglia,* S. *Théodose le Jeune,* S. *Luc de Triglia* et S. *Etienne le Confesseur.*

Les trois premiers sont signalés dans les synaxaires sans notice et sans date. Seul, Saint Etienne (qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, qui fonda le monastère de Chénolaceos en 719) est honoré d'une courte notice.

**Saint Etienne le Confesseur.** — Né après le milieu du



VIII[e] siècle, il se fit remarquer encore enfant par une piété extraordinaire ; et à peine sorti de l'enfance il s'initia à la vie ascétique dans le monastère de Triglia, où il grandit en sainteté à mesure qu'il croissait en âge. Sa conduite pleine de sagesse et de prudence lui valut l'honneur d'être choisi comme hégoumène. Il eut ainsi l'avantage de former à la vie religieuse, pendant un temps assez long, une multitude de disciples.

En 813, Léon l'Arménien, le briseur d'images, monta sur le trône de Byzance. Il s'efforça d'attirer à son parti, par tous les moyens, les évêques, les hégoumènes et les moines, afin de gagner plus aisément le peuple en lui proposant leur exemple.

Ayant fait venir Etienne à Constantinople (815), il prétendit l'empêcher d'honorer l'image du Christ et celle de sa Mère et lui demanda de souscrire à l'abolition du culte des Images.

Rempli d'indignation, Etienne riposta avec une extrême vigueur et ne craignit pas de qualifier d'impie celui qui osait lui faire de pareilles propositions.

Cette conduite courageuse lui valut d'abord la prison et les tortures et, quelque temps après, l'exil où il mourut des mauvais traitements qu'on lui fit subir.

## III. — MONASTÈRE DU MEDICE

Notre route, aussitôt après avoir dépassé le monastère de Triglia, tourne vers la droite. Au lieu de tourner avec elle, prenons le sentier montant que nous avons en face de nous, et après trois quarts d'heure de laborieuse ascension nous arriverons au Médice.

Comme le précédent, ce monastère a subsisté jusqu'à nos jours ; mais en le reconstituant à plusieurs reprises, on a considérablement réduit ses dimensions.

Avant la grande guerre, sa chapelle étaient encore fréquentée par les pèlerins et les offices de l'Eglise s'y célébraient solennellement à certains jours.

Ce n'est plus maintenant qu'une ruine : des fûts de colonnes

gisent à terre, les toits ont disparu, les murailles elles-mêmes ont été en partie renversées pour en arracher tous les bois de construction utilisables. Seuls les murs de la petite église restent encore debout, mais avec de mauvaises fresques affreusement mutilées.

Le Médice fut fondé vers 780 par *S. Nicéphore* qui en fut le premier hégoumène. Nous avons peu de renseignements sur lui, mais nous connaissons mieux son successeur *S. Nicétas,* dont la vie a été écrite par le moine Théostéricte.

**Saint Nicétas.** — Nicétas naquit à Césarée de Bithynie, ville épiscopale qui se trouvait à deux lieues et demie au nord de Brousse. Il perdit sa mère dès le berceau, mais grâce à la facilité qu'il avait de fréquenter assidûment les ascètes du voisinage, son éducation n'en fut pas compromise.

Une fois jeune homme, il descendit vers le torrent qui coulait au sud de la ville et se mit sous la direction d'un vieil anachorète appelé Etienne, qui lui donna sa première formation ascétique. Mais, tout en louant sa bonne volonté, il le persuada qu'il ferait mieux d'entrer dans un monastère où tout est organisé en vue de l'initiation régulière des jeunes moines.

Il se dirigea donc du côté de la mer et vint frapper à la porte du Médice, gouverné encore par S. Nicéphore son fondateur.

Le monastère était de date récente et les religieux n'y étaient pas encore nombreux. Aussi le supérieur put-il former à loisir son jeune novice; et celui-ci, grâce à son amour de la pureté et à son attrait spécial pour la mortification, progressa rapidement dans le renoncement à soi-même et le détachement des choses créées.

Au bout de cinq ans, S. Nicéphore l'envoya à Constantinople pour y être ordonné prêtre par le patriarche S. Taraise. Quand il revint, Nicéphore, avec un grand esprit d'humilité et d'abnégation, se déchargea entièrement sur lui du soin du monastère.

Nicétas fut obligé d'accepter; mais il ne consentit en aucune façon à prendre le titre d'hégoumène qui, selon lui, devait être réservé au fondateur.



Il déploya, dans l'exercice de ses fonctions, un zèle au-dessus de tout éloge, si bien que le monastère compta bientôt une centaine de moines.

Nicéphore, du reste, n'avait rien négligé pour lui faciliter la besogne. Il avait fait venir du monastère des Symboles, fort réputé pour sa ferveur, un religieux de grande valeur nommé Athanase, pour être son sous-prieur, son conseiller et son économe.

Ce religieux, héritier d'une illustre famille, avait sacrifié un brillant avenir pour suivre Jésus-Christ. Les prières, les caresses, les larmes, les menaces et les mauvais traitements de son père n'avaient pas pu le retenir dans le monde S. Nicéphore le fit aussi ordonner prêtre, et il contribua pour une bonne part à la prospérité du monastère.

Grâce à leurs efforts réunis, la ferveur devint telle au Médice qu'on n'y entendait jamais une parole oiseuse.

En dehors des fréquentes instructions qu'il faisait à l'église, Nicétas se mettait encore à la disposition de chaque religieux pour l'instruire séparément, le consoler dans ses peines, l'encourager dans ses épreuves.

Pour s'animer dans la pratique des austérités de la vie religieuse, les jeunes moines n'avaient qu'à jeter les yeux sur leur supérieur et modèle. Nicétas ne buvait jamais de vin. Il ne se nourrissait que de pain, ne buvait que de l'eau, et encore il en usait avec parcimonie. En revanche, Dieu lui avait accordé le don des miracles. Les malades qui venaient lui demander la santé s'en retournaient tous guéris.

Après un certain nombre d'années heureuses et fécondes, les épreuves, qui donnent aux grandes âmes leur dernier lustre, ne pouvaient manquer de fondre sur lui.

C'est d'abord la mort du P. Athanase, son saint collaborateur. Il le pleura et l'ensevelit avec honneur dans un tombeau particulier, contrairement à l'usage d'un grand nombre de monastères qui avaient, pour tous leurs religieux, une tombe commune.

C'est ensuite le départ pour le ciel de S. Nicéphore, l'humble fondateur, le Père commun. On l'ensevelit dans le narthex de

l'église et l'on commença, dès l'année suivante, à célébrer sa fête liturgique, à la date du 4 Maï.

Jusque-là S. Nicétas n'avait pas porté le titre d'hégoumène. Il aurait bien voulu continuer à en accomplir les obligations sans en recevoir les honneurs, mais cette fois, les calculs de son humilité furent déjoués. S. Nicéphore, en mourant, le désigna, à la grande joie de la communauté, comme son successeur et l'obligea à recevoir, du patriarche de Constantinople S. Nicéphore, la bénédiction spéciale que l'on donnait aux hégoumènes.

Mais cette distinction, au lieu de lui apporter des jouissances, ne servit qu'à le désigner pour l'immolation.

A ce moment, Léon l'Arménien renouvelait la persécution des iconoclastes. Il tenait avant tout à gagner les abbés et les moines afin d'atteindre plus facilement le peuple.

Il fit donc amener à Constantinople les hégoumènes des principaux monastères (815). Il ne négligea rien pour en faire ses amis; il tenait surtout à faire la conquête de Nicétas dont la réputation de sainteté était considérable.

Quand il s'aperçut que les flatteries et les promesses n'avaient de prise sur aucun de ces hommes de Dieu, il changea de tactique et recourut aux menaces et aux rigueurs. Les hégoumènes furent flagellés et enfermés dans des prisons humides et malsaines. Ils n'avaient pour lit que la terre nue sans même un peu de paille et rien pour se couvrir. Le soir, on leur apportait un morceau de pain et une cruche d'eau, mais il n'était pas rare que cette maigre ration ne leur fût servie qu'une fois tous les deux jours.

De temps à autre les émissaires royaux venaient constater l'effet du traitement sur leur prétendue obstination et, à chaque fois, ils devaient constater qu'il avait été nul.

Léon alors les envoie, en plein hiver, par sept jours de marche pénible, jusqu'au fort lointain de Massaléon.

L'épuisement causé par la fatigue et la faim ne les a pas rendus plus traitables : aussi au bout de cinq jours, on les fait rentrer à Constantinople par le même chemin et on les réintègre dans leur prison jusqu'à ce qu'une décision soit prise à leur sujet.



Quand l'empereur se fut persuadé qu'ils étaient tous prêts à mourir plutôt que de trahir la vérité et qu'il n'obtiendrait rien d'eux ni par la douceur ni par la violence, il chercha le succès dans la ruse et l'hypocrisie. Cette fois S. Nicétas lui-même s'y laissa prendre.

Léon l'Arménien lui avait envoyé, comme aussi à chacun des autres hégoumènes, le secrétaire du patriarche intrus, l'habile Jean Lécanomante.

Celui-ci lui avait exposé que la résistance des moines était sans objet et reposait sur un fâcheux malentendu; car, disait-il, notre patriarche honore, lui aussi, les images; seulement il ne les adore pas. Venez à sa chapelle : vous y trouverez des images; vous verrez qu'il les vénère et vous les vénérerez avec lui; vous entendrez ses explications et, comme vous serez satisfaits, la paix sera rétablie entre vous et nous. En faisant cette démarche, vous ferez plaisir à l'empereur. Il ne vous demandera aucun engagement; il ne désire de vous que cette marque de conciliation pour vous renvoyer tous, en pleine liberté, dans vos monastères.

Nicétas résista longtemps; mais les autres archimandrites, fatigués d'une longue réclusion, lui firent entendre qu'après tout on ne leur demandait rien de contraire à la foi et qu'il n'y avait aucun mal dans cette démarche de simple conciliation. Nicétas avait fini par céder.

Dans la chapelle du faux patriarche il y avait effectivement des images. Tous ensemble ils les vénérèrent; puis on célébra la sainte Liturgie à laquelle ils communièrent. Cela fait, on leur rendit la liberté et ils regagnèrent leurs couvents.

Nicétas cependant ne se pressa pas de rentrer au Médice. Ayant fait réflexion sur le fâcheux effet qu'allait produire sur le peuple cette communion avec les hérétiques, il se sentit la conscience bourrelée de remords.

Il songea d'abord à se retirer dans quelque lieu sauvage, loin des humains, pour y passer, dans la pénitence, le reste de ses jours. Il s'embarqua, à cet effet, pour l'île de Proconèse (Marmara), mais avant même d'y parvenir, il changea d'avis. La faute, pensa-t-il, doit être réparée là où elle a été commise.

Il rebroussa chemin et revint à Byzance et, en pleine place publique, il se mit à se frapper la poitrine, confessant sa faute, déplorant sa lâcheté et s'accusant de prévarication.

L'empereur l'appela et lui demanda pourquoi il n'était pas rentré dans son monastère maintenant qu'il était libre.

— Sachez, répondit Nicétas, que je désavoue ce que j'ai fait par une lâche complaisance. Faites de moi ce que vous voudrez, vous ne me ferez jamais changer de sentiment.

Nicétas fut remis au cachot, puis relégué dans la petite île de Sainte-Glycérie, sur le bord du golfe de Nicomédie.

Cette île appartenait à Anthime, un méchant eunuque que les indigènes appelaient Caïphe. C'est précisément pour sa méchanceté que l'empereur l'avait établi son intendant pour les monastères de cette région.

Comme on lui avait promis une riche récompense s'il venait à bout de la constance du saint, il s'appliqua à lui faire subir les traitements les plus barbares et transforma sa vie en un tourment perpétuel.

Pendant ce temps, Dieu approuvait la conduite de son serviteur en le glorifiant par d'éclatants miracles. Il guérissait les malades, chassait les démons et, sur la mer, des voyageurs échappaient au naufrage en invoquant son nom.

La mort tragique de Léon l'Arménien lui rendit enfin la liberté.

Il ne rentra point au Médice : il se jugeait trop indigne d'en reprendre la direction ; mais il resta dans les îles voisines de la capitale, occupé à secourir les pauvres, à soulager les misères des âmes et des corps. Enfin, il acquit un petit immeuble sur la rive septentrionnale de la Corne d'Or où il passa les derniers mois de sa vie. Il y mourut le dimanche 3 Avril 822.

Saint Joseph, archevêque de Thessalonique, Théophile métropolite d'Ephèse et une immense multitude d'hommes, de femmes, de moines et de vierges honorèrent ses funérailles. Quand la cérémonie fut terminée, ses disciples emportèrent ses précieux restes, par delà la Marmara, au couvent du Médice.

Paul, évêque de Brousse et le moine Théostéricte, biographe du saint, attendaient au rivage l'arrivée du navire. Les moines



des Symboles et du Médice, confondus fraternellement ensemble, reçurent avec respect la précieuse dépouille. Ils la vénérèrent en versant d'abondantes larmes et la déposèrent dans la partie gauche du narthex, dans le tombeau où reposait déjà S. Nicéphore.

Pendant le parcours, des possédés étaient délivrés, des malades guéris, et les miracles, pendant de longues années, ne cessèrent de se multiplier au tombeau de ce vaillant défenseur de la foi catholique.

## IV. MONASTÈRE DE S. JEAN LE THÉOLOGUE *surnommé* PÉLÉCÈTE

Revenons à la route, à l'endroit même où nous l'avons quittée. Elle suit la petite vallée intérieure qui aboutit au port abandonné d'Eskel-Liman, près des ruines de l'antique Daskylium, l'une des villes les plus importantes de l'empire des Perses. Quand nous l'aurons suivie l'espace de quatre kilomètres, nous nous trouverons transportés dans un paysage d'aspect tout différent :

La vallée s'est élargie ; les collines se sont abaissées ; et vers le nord, le sol, dépouillé d'arbres et ondulé, ressemble à un paturage de montagne.

Voyez-vous, sur la droite, à deux ou trois cents mètres de la route, les ruines informes d'un vieux moulin à vent, et un peu plus haut, un vieil arbre absolument isolé et d'une forme originale ? C'est sur la plateforme, à droite de cet arbre que s'élevait autrefois le grand et important monastère de S. Jean le Théologue, désigné d'ordinaire sous le nom de Pélécète.

Son identification ne souffre pas de doute. D'après les anciens textes, il était situé au sud-ouest de Triglia. C'est bien en vain que, dans cette direction, on chercherait ailleurs les vestiges de son emplacement.

Le petit rectangle sans style, ressemblant plutôt à une pauvre masure, que l'on montre au bord de la mer, *non au sud-ouest, mais exactement à l'ouest* de la bourgade, n'était jadis

autre chose qu'un ermitage dépendant de cet illustre monastère ; et il est même intéressant à visiter comme spécimen d'ermitage, car c'est le seul qui ait subsisté jusqu'à nos jours.

Maintenant, de Pélécète il ne reste que les traces. Sur son vaste emplacement on rencontre en abondance des débris de briques et de tuiles, et en maints endroits, il suffit de gratter un peu le sol couvert d'un maigre gazon, pour rencontrer des blocs de maçonnerie byzantine.

Ce monastère, le plus ancien de la région, fut fondé en 709, on ne sait par qui. Trois de ses hégoumènes sont honorés comme des saints : *S. Théostéricte, S. Hilarion le Jeune* et *S. Macaire*.

**Saint Théostéricte.** — Touchant le premier nous ne connaissons que l'anecdote suivante :

Un jour, les hégoumènes emprisonnés par Constantin Copronyme pour le culte des Images se trouvaient groupés autour de S. Etienne, abbé de Saint-Auxence.

Les uns étaient sans nez ou sans oreilles ; les autres avaient les mains amputées, les cheveux arrachés ou les yeux crevés, et ils se racontaient entre eux ce qu'ils avaient souffert pour la foi.

L'un d'eux, qui avait le nez coupé et dont la barbe, enduite de poix, avait été consumée par le feu, se leva et exposa ce qui s'était passé dans son monastère le Jeudi-Saint de l'an 764. C'était Théostéricte, prêtre et hégoumène de Pélécète.

Pendant que les religieux étaient réunis à l'église pour célébrer l'office de ce grand jour, Michel Lachanodracon, général célèbre pour ses exploits contre les moines, fit irruption avec une troupe de soldats.

Les Saints Mystères furent violemment interrompus, les moines pourchassés et battus avec la dernière brutalité, et trente huit d'entre eux enchaînés, tandis qu'on incendiait le monastère et ses dépendances. Quand tout fut détruit depuis l'église jusqu'aux dernières cellules et jusqu'aux écuries, Lachanodracon partit, traînant à sa suite, dans la direction du sud, ses trente-huit prisonniers.

En arrivant sur le territoire d'Ephèse, il trouva, au pied



d'une montagne rocailleuse, un bain abandonné et les y enferma sans hésiter ; puis les soldats se mirent à bouleverser la montagne : les rochers et les pierres, roulant en avalanche, ensevelirent les moines sous les décombres de leur prison.

Quant à Théostéricte, il fut dirigé sur la capitale et enfermé avec 342 moines dans les cachots du prétoire, où ils endurèrent la faim, la soif et les supplices les plus atroces.

Peu de temps après, Théostéricte se trouvait dans la réunion d'hégoumènes dont nous venons de parler.

Fut-il mis à mort comme S. Etienne, ou bien trouva-t-on que les tourments qu'il avait déjà endurés étaient suffisants ? L'histoire ne le dit pas. On a seulement insinué qu'il serait revenu, nouveau Jérémie, pleurer sur les ruines de son cher monastère. En ce cas, il se sera sans doute ensuite retiré dans quelque solitude de l'Olympe, pour y passer, paisible et ignoré, le reste de ses jours, car il n'est plus question de lui.

**Saint Hilarion le Jeune.** — Pélécète, rebâti pendant le règne moins agité de Léon IV (775-780), eut pour hégoumène S. Hilarion le Jeune, sur lequel nous n'avons aucun renseignement biographique.

Son office liturgique, œuvre de Saint Joseph l'Hymnographe, se borne à exalter dans ses nombreuses strophes, sa charité, sa prudence dans le gouvernement de sa communauté et les nombreux miracles qu'il accomplit avant et après sa mort.

Son hégouménat ne dut pas être fort long, car, au moment du concile général de Nicée (787), c'était déjà Marc qui gouvernait Pélécète.

**Saint Macaire.** — Il naquit à Constantinople vers le milieu du huitième siècle et reçut au baptême le nom de Christophore. Son oncle, au défaut de ses parents qui moururent pendant qu'il était encore au berceau, se chargea de son éducation ; et quand il parvint à l'âge nubile, il lui chercha un parti et voulut le marier. Mais le jeune homme, doué d'une rare intelligence et d'un esprit droit, se faisait surtout remarquer par sa piété. Comprenant déjà le peu de consistance des avantages terres-

tres, il aspirait à des biens plus solides. Il avait particulièrement horreur, dit son biographe, de ces émotions qui, en troublant les sens, altèrent la limpidité de l'esprit. Aussi repoussa-t-il avec énergie les avances de son oncle, et pour échapper à ses importunités, il alla se réfugier, près d'une chapelle, dans une cellule étroite, où, seul, le prêtre qui desservait le sanctuaire avait ses entrées. Il faisait ainsi, à l'avance, un apprentissage de la vie solitaire.

Un jour enfin il se décida à faire part à son maître de ses désirs de vie religieuse, qu'il avait tenus secrets jusqu'alors. Celui-ci l'encouragea dans son dessein et lui recommanda le monastère de Pélécète comme répondant le mieux à ses généreuses aspirations.

Il y courut sans tarder et fut on ne peut plus agréablement impressionné à la vue de cette colline en forme de promontoire, dont la pointe élégamment arrondie semblait faite au tour. Sur l'un de ses deux versants, un sentier assez raide, tracé sur le roc, menait à une vaste plateforme, bien aérée et où rien ne masquait la vue. En contemplant sur cette esplanade le monastère qui se dressait jusqu'aux nues, comme pour lui montrer le ciel, il ne put retenir sa joie et son admiration : Qu'ils doivent être heureux, se disait-il, les habitants de ces demeures où tout élève à Dieu où tout respire le calme et la piété !

Reçu avec empressement par Marc, l'hégoumène, il échangea bientôt, en prenant l'habit, son nom de Christophore contre celui de Macaire.

Il passa par tous les services et toutes les charges de la communauté et s'en acquitta à la satisfaction générale, parce qu'il s'estimait le dernier de tous et se comportait toujours et partout, dans ses rapports avec ses frères, avec une incomparable humilité. Aussi quand Marc, l'hégoumène, mourut, n'eurent-ils tous qu'une voix pour le prier de prendre sa succession.

D'autre part, Dieu, qui se plait à exalter les humbles, lui accorda le don des miracles; la nature et les éléments lui obéissaient et il guérissait à la fois les âmes et les corps.

Le patricien Paul, atteint d'une maladie incurable et sa femme déjà condamnée par les médecins, vinrent le trouver



à Pélécète et s'en retournèrent guéris. Instruite de ce fait, l'impératrice Irène l'appela à Constantinople pour guérir une dame malade, au palais. Le patriarche S. Taraise, profitant de cette circonstance, le fit venir chez lui, et après s'être assuré de ses capacités, l'ordonna prêtre, confirma son élection et le renvoya dans son monastère en qualité d'hégoumène.

Cette charge, qu'il avait acceptée à regret, loin de l'enorgueillir, ne servit qu'à le rendre plus humble. Il se considéra désormais comme le serviteur de tous ses frères.

Une quinzaine d'années s'écoulèrent paisibles et fécondes, puis vint la terrible persécution de Léon l'Arménien. Le patriarche S. Nicéphore était en exil et les prisons regorgeaient d'évêques et de moines. L'hégoumène de Pélécète ne pouvait être oublié.

L'empereur lui fit dire qu'il saurait se montrer généreux avec lui et son monastère et qu'il était prêt à le combler d'honneurs et de richesses pourvu qu'il voulut bien se ranger à ses côtés; mais que, dans le cas contraire, il pouvait s'attendre aux pires tourments. — Je n'attache aucun prix aux honneurs et aux richesses, répondit Macaire; quant aux blessures à endurer pour la piété, j'accueille avec une grande allégresse toutes celles qu'on me promet et mille autres encore.

Léon admira cette intrépide réponse; mais redoutant sa présence et la confusion à laquelle il s'exposait s'il entrait en conférence avec lui, il ne le fit pas venir au palais. Il préféra l'enfermer dans une prison sous bonne garde, lui faisant le sort des autres hégoumènes. Il le recommanda ensuite à Jean Lécanomante, ancien supérieur du monastère des SS. Serge et Bacchus, qui s'était flatté de le gagner à la cause impériale.

Jean, d'un ton doucereux, lui dit, comme à S. Nicétas, qu'il avait aussi de saintes images chez lui, mais qu'il les honorait sans les adorer et il l'invita à venir les voir et à les vénérer avec lui. A ces mots, Macaire bondit d'indignation. Il lui fit entendre qu'il n'ignorait pas dans quel dessein il conservait ces images et il lui reprocha, non sans vivacité, le rôle indigne de trompeur et de sophiste qu'il jouait pour acquérir une gloire passagère, sans plus se soucier ni de la véritable piété ni de la vie éternelle.

Jean retourna confus auprès de l'empereur et lui dit : Sire, vous auriez plus vite fait de conquérir l'univers que de faire plier cet homme à vos dogmes. Il se moque des caresses et des flatteries ; il est indifférent aux menaces et insensible aux tourments.

Macaire fut envoyé en exil et traité avec une barbarie implacable. On éloignait de lui sans pitié tous les amis qui auraient voulu soulager sa détresse. Il y demeura jusqu'à la mort du tyran (820).

Que devenaient pendant ce temps les moines de Pélécète ? Sans doute, ils se dispersèrent au fort de la tourmente ; mais quand, un peu plus tard, ils parvinrent à se regrouper, ils se trouvèrent sans pasteur. Ils prièrent un saint ermite, nommé Sergius, qui vivait aux environs, de prendre la direction du monastère.

L'affaire ne laissait pas d'être délicate. L'élection devait être confirmée par le patriarche, et le nouvel élu devait recevoir de lui l'investiture canonique pour exercer les fonctions de sa charge. Or le patriarche S. Nicéphore avait été contraint de démissionner et vivait en exil.

Pour sortir de cette situation embarrassante, les moines s'adressèrent à S. Théodore Studite, le personnage alors le plus en vue du monde catholique d'Orient.

Celui-ci leur répondit qu'ils pouvaient se laisser conduire sans crainte par celui qu'ils avaient choisi. Il félicita Sergius d'être sorti de son trou de rocher pour se faire le conducteur de ses frères et l'engagea à exercer avec zèle toutes les fonctions d'hégoumène, quitte à remplir toutes les formalités canoniques dès l'apparition d'un patriarche légitime.

Michel le Bègue (820-829) qui succéda à Léon l'Arménien, tout en ouvrant les prisons et en accordant une certaine liberté aux moines, ne permettait pas indifféremment à tout hégoumène de rentrer dans son ancien monastère.

Macaire, n'ayant sans doute pas été autorisé à retourner à Pélécète, alla visiter le patriarche S. Nicéphore, exilé dans un monastère non loin de Chalcédoine, et resta quelque temps auprès de lui. Ensuite, avec le concours de pieux fidèles, il construisit un nouveau couvent à Chrysopolis sur le bord du golfe. Ainsi, les rigueurs exercées contre lui ne servirent qu'à augmenter le nombre et la ferveur des moines.



Un prêtre justement inquiété parce qu'il avait été en communion avec les hérétiques vint, plein de regret, se réfugier auprès de lui. Macaire l'accueillit avec douceur, mais, tout en lui assurant une situation convenable, il ne lui permit pas d'exercer les fonctions sacerdotales. Le prêtre se crut traité avec trop de sévérité et dans son ressentiment, il méprisa la défense qui lui était faite et célébra ostensiblement le saint sacrifice de la messe. Mais ses deux sœurs, qui n'avaient pas craint d'y assister et avaient communié de sa main, tombèrent aussitôt après sous la possession du démon.

Quand elles eurent un moment de calme et de lucidité, elles vinrent se jeter aux pieds du saint pour implorer son secours. Macaire les éclaira sur la gravité de leur faute et, après s'être assuré de la sincérité de leur conversion, il les guérit.

Sous l'empereur Théophile (829-842) la persécution recommença de plus belle et Macaire fut de nouveau appelé à Constantinople. Théophile, pour le gagner, employa tour à tour, comme ses prédécesseurs, les flatteries, les promesses et les menaces. Une discussion s'engagea où l'empereur fut loin d'avoir le beau rôle, mais il avait la force. Notre saint connut encore les flagellations et les prisons froides et humides, avec la faim, la soif et toutes les privations.

Il trouva dans la prison un groupe d'hérétiques de la secte des Pauliciens que l'on avait condamnés à mort. Dès que ceux-ci le virent entrer, ils lui demandèrent sa bénédiction. Macaire leur fit bon visage, mais il refusa de les bénir en disant : Il n'y a pas de communion possible entre la lumière et les ténèbres. Mais, tout en causant, il se mit à les instruire. L'un d'eux se convertit sincèrement et échappa à la mort ; les autres furent exécutés.

Il se mit ensuite à catéchiser les prisonniers iconoclastes, appuyant sa doctrine par des miracles. Il était difficile de résister à de tels arguments : plusieurs d'entre eux se convertirent.

Quand Théophile en apprit la nouvelle, il entra dans une belle fureur. Il fit sortir Macaire bien vite de sa prison et l'envoya en exil dans l'îlot d'Aphousia, situé au sud-ouest de l'île de Proconèse ou Marmara.

Plusieurs religieux l'y suivirent et là encore il fonda un monastère.

Il devait y finir ses jours quelques années plus tard, sans avoir eu la consolation de revoir Pélécète. Quand il sentit que son heure était arrivée, il appela près de son lit de douleur Dorothée et Sabbas, ses deux principaux religieux, leur montra de la main le lieu où ils devaient creuser sa tombe et quelques instants après il expira.

C'était le 18 Août 840. Sabbas qui fut son biographe lui succéda; mais on ignore si c'est à Pélécète, à Chrysopolis ou à Aphousia qu'il fut hégoumène.

## V. MONASTÈRE DE SAINT-GEORGES KYPARISSIOTE

Si, de Pélécète, on jette ses regards de l'autre côté de la petite vallée, dans la direction du sud, on aperçoit, à la distance d'environ neuf cents mètres un grand arbre isolé sur la lisière d'un champ. Près de cet arbre des débris de tuiles et briques et de mortier byzantin marquent l'emplacement du monastère de Saint-Georges Kyparissiote.

Tout ce qu'on sait touchant ce monastère, c'est qu'on y célébrait solennellement chaque année, le 16 Juillet, la fête de S. Athénogène, originaire de Sébaste et évêque de Pédachtoé, martyrisé sous Dioclétien en 290.

---

### Note explicative sur l'emplacement des Monastères du groupe de Triglia

En établissant la topographie des monastères du groupe de Triglia, nous nous sommes complètement écartés d'un essai de localisation publié jadis dans la revue « Soter » (*Année 1889, p. 93 et 154*).



L'auteur de ce travail place *Pélécète* sur le bord de la mer, les deux monastères de *Triglia* et de *Chénolaccos* ou *Mare-aux-Oies* au milieu même de la ville de Triglia, le *Médice* à la place où nous avons mis Triglia, et le *Ruisseau-Profond* à celle où nous avons mis le Médice.

Un désaccord aussi complet réclame quelques lignes d'explication.

Pour ce qui concerne Pélécète la revue grecque s'est manifestement trompée. Les traces de ce monastère retrouvées exactement dans la direction et à la distance marquées par les textes, la vaste étendue de ses ruines, et la description détaillée des lieux donnée par l'auteur de la vie de S. Macaire, ne laissent pas subsister l'ombre d'un doute.

Quant à l'existence de deux monastères, Triglia et Chénolaccos, placés presque côte à côte au centre de la petite ville, elle nous parait inadmissible, parce que les Moines Olympiens, qui cherchaient avant tout la solitude, ne bâtissaient jamais de monastères dans l'intérieur des villes. Nous ne connaissons qu'une seule exception faite à cette règle. C'est le « *Grand-Monastère* », construit au XI[e] s. à l'angle S-E de Brousse, pour remplacer celui des Agaures détruit par des bandes arabes. Encore se trouvait-il suffisamment isolé du monde, étant renfermé entre les deux murailles d'enceinte de la cité. On avait d'ailleurs pour excuse l'insécurité absolue de la campagne due à la fréquence des invasions.

En outre, toutes les communautés possédaient de vastes domaines et les moines, jaloux de leur vie propre et soucieux d'éviter les nombreux inconvénients d'un voisinage trop rapproché, avaient soin d'établir leurs couvents à une respectable distance les uns des autres.

Les deux élégantes églises que l'on voit encore au milieu de Triglia ont bien pu être des dépendances du vrai monastère de Triglia, situé à quelques centaines de mètres de là, mais, selon toute apparence, elles étaient affectées exclusivement au service paroissial de la ville.

Le rédacteur de la revue « Soter » a placé ici les monastères de Triglia et de Chénolaccos par suite d'une étrange confu-

sion historique. D'après lui, c'est S. Etienne le Confesseur qui aurait fondé les deux monastères : celui de Triglia en 711, et celui de Chénolaccos une dizaine d'années auparavant. Or on sait que S. Etienne le Confesseur mourut victime de la persécution de Léon l'Arménien qui éclata en 815, c'est à dire plus de cent ans après. (! !)

La vérité est que notre brave auteur a pris pour un seul et même personnage deux saints bien distincts quoique de même nom.

Le plus ancien des deux vint de Syrie à Constantinople en 716, sous Léon l'Isaurien. Le patriarche S. Germain l'accueillit avec joie et l'envoya trois ans plus tard fonder, non pas à Trilia, mais au pied du Mont Olympe, sur le bord d'un petit lac que les plaisants ont surnommé la *Mare-aux-Oies*, le monastère de Chénolaccos qu'il dirigea jusqu'à sa mort. Le second, S. Etienne le Confesseur, était, en 815, abbé du monastère de Triglia, fondé longtemps avant lui dans un lieu isolé tout près de la petite ville.

Il nous reste à justifier l'emplacement donné aux monastères de Médice et du Ruisseau-Profond.

S'il est vrai que de Pélécète on apercevait dans le lointain le *Monastère Saint-Serge surnommé le Médice*, le Médice ne pouvait être que sur les hauteurs où nous l'avons mis, car, de Pélécète les collines interposées ne laissent voir aucun autre monastère.

Il fallait être bien mal inspiré pour loger là le Ruisseau-Profond. Les noms des lieux ont souvent, et c'est ici le cas, la valeur d'un document. Or, vit-on jamais un profond ruisseau au sommet d'une montagne ? Le filet d'eau limpide qui, le long du vrai Médice, coule au ras du sol à travers les arbustes, l'herbe et les cailloux, ne mérite assurément pas ce nom.

Laissons donc le monastère du Ruisseau-Profond, dans le vallon encaissé où nous l'avons découvert un peu plus à l'est. Son vaste domaine, doté de trois ermitages, confine avec le couvent des moniales de Sygé, pour lequel S. Ignace son second abbé, en bon voisin, construisit, dit le Synaxaire, un élégant et solide enclos.

Deuxième Partie

# LE GROUPE DE BROUSSE ET DE L'ATROA

## APERÇU GÉNÉRAL

Jusqu'au temps de l'empereur Trajan, Brousse était toute renfermée dans le quartier appelé aujourd'hui la Forteresse (*Hissar*), quadrilatère de plus de cinquante hectares, taillé à pic de trois côtés et fortifié du côté qui regarde le Mt Olympe, le seul accessible, par une double enceinte de murailles et un fossé, large et profond, rempli d'eau.

Trajan avait pour ami intime et conseiller le philosophe broussiote Dion Chrysostome. Pour lui être agréable, il le mit en état de faire de sa patrie l'une des plus grandes et des plus belles villes asiatiques. Brousse prit une extension considérable et connut plus d'un siècle de véritable splendeur.

Comme toutes les grandes villes romaines, elle avait sa bibliothèque, son gymnase, son stade, son hippodrome, son théâtre, ses portiques, ses bains et des temples superbes.

Mais sous les empereurs byzantins sa décadence fut rapide, et au VIII[e] siècle, elle était de nouveau resserrée dans l'étroite enceinte de la forteresse avec des faubourgs insignifiants.

Elle végéta ainsi jusqu'à la conquête turque (1326). Devenue la capitale de l'empire ottoman, elle prit alors une extension qu'elle n'avait jamais connue, même au temps de Trajan, et s'embellit des dépouilles de cent peuples vaincus.

Mais quand la capitale fut transférée à Constantinople, les familles riches s'y transportèrent aussi. Les chemins solidement

pavés qui sillonnaient la montagne cessèrent d'être entretenus et ne furent jamais réparés. Les édifices, à part les mosquées, tombèrent lentement en ruine et la ville prit peu à peu l'aspect d'un immense village.

Aujourd'hui on s'applique activement à lui donner l'aspect d'une cité moderne.

Son étendue est encore considérable : quatre kilomètres de long sur environ deux de large; mais avec ses maisons basses cachées sous la verdure des jardins privés, la *verte* Brousse est loin d'avoir une population proportionnée à ses dimensions. Depuis l'exode des chrétiens qui suivit la grande guerre elle compte à peine 68.000 habitants.

Tout souvenir d'antiquité chrétienne en a été effacé. Seule, l'antique cathédrale avait survécu et servait de mausolée au sultan Orchan, le conquérant de Brousse; mais, incendiée en 1801 et renversée par un tremblement de terre en 1855, elle a complètement disparu pour céder son emplacement à un nouvau turbé d'Orchan, que l'on voit au nord-est de la forteresse, non loin de la tour de l'horloge (1).

Dans le quadrilatère entouré de murailles qui était toute la Brousse du moyen-âge byzantin, on chercherait en vain quelque trace authentique de monastère.

Les moines, qui fuyaient les bruits du monde, préféraient bâtir dans des solitudes cachées. Seul le manque de sécurité à la campagne pouvait les pousser à s'installer dans la ville. Peut-être le *Grand-Monastère*, construit un peu avant le milieu du onzième siècle, à l'angle sud-est de la forteresse, entre les deux enceintes de murailles, est-il le seul qu'il y ait lieu de chercher à l'intérieur de la cité. La mosquée Uftadié-Djami que l'on voit à cet endroit a été construite sur l'emplacement de l'église du couvent.

Mais dans les environs les monastères ne manquent pas.

A moins d'une heure de la ville, du côté du sud, à la source

(1) Nous devons ajouter, après nouvelles informations, que la « Chéhadet Djami » située deux cents mètres plus haut, est une ancienne église byzantine, aménagée en mosquée peu de temps après la conquête.



même du petit torrent appelé Djilymbos, c'est Balée avec ses nombreux ermitages, fondé vers la fin du VII[e] siècle.

Tout près de Tchékirghé, côté sud-est, c'est le monastère des Pères, dont les ruines disparaissent peu à peu.

Sur la route du Mt Olympe, à 15 stades (2760 m.) seulement de Brousse, c'est le fameux monastère des Agaures. Plus loin, à gauche de la même route, c'est le couvent de femmes fondé par S. Pierre d'Atroa vers 814.

Descendons maintenant vers In-Kaya, nous trouverons à deux pas du village Saint-Agapios, plus bas, dans un vallon profond, le vaste et populeux monastère des Abramites, et tout à fait en bas, sur une petite colline qui borde le Nilufer, celui des Leucades qui touche à l'Atroa.

L'Atroa. — Le petit pays appelé Atroa par les hagiographes doit probablement cette appellation à une modeste cité gréco-romaine de ce nom, qui avait déjà disparu au VIII[e] siècle. On en découvre des vestiges au nord de Missi. Elle commençait sur les hauteurs et s'étalait en amphithéâtre sur le versant nord-est des collines.

Dans tout ce terrain, occupé maintenant par des vignes et des champs cultivés, on aperçoit çà et là, quand la terre est fraichement remuée, de nombreux fragments de briques, et presque partout, dès que l'on creuse tant soit peu, des restes de constructions. Les paysans y rencontrent parfois des marbres sculptés, des bas-reliefs et des inscriptions, ordinairement païennes. L'une de ces inscriptions sert de marche à l'entrée de la mosquée du village, mais une partie de ses lettres, à force d'être foulée aux pieds, a cessé d'être lisible.

Ce petit district ne comprenait probablement que le territoire assez vaste de l'ancienne ville. Cinq villages y sont signalés par les hagiographes : Castulus, Merillos, Trapéza, Caloucomé et Messon, dont le langage vulgaire a fait Missi. Ce dernier est le seul qui ait subsisté jusqu'à présent. Son territoire uni à celui de Démirdji-Keuï occupe la partie principale de l'ancien Atroa. C'est une région verdoyante et fertile, gracieusement ondulée au nord et couronnée au sud de montagnes

à l'aspect agréable et varié parmi lesquelles domine le Mont-Coracocéphale ou « Tête de Corbeau » (aujourd'hui Feurla Dédé).

C'est la région olympienne où les monastères sont le plus rapprochés les uns des autres. Le territoire de Missi en comprend cinq à lui seul.

Le monastère de *Saint-André* dans les jardins du village. S. Constantin le Juif y vint plusieurs fois.

Le monastère royal de *Saint-Nicolas*, cinq cents mètres plus à l'est, dans une boucle du Nilufer.

Celui de *Saint-Zacharie*, de l'autre côté de la rivière et dominant d'une cinquantaine de mètres le précédent. Fondé par S. Paul en 799, il eut pour second hégoumène S. Pierre d'Atroa. Plus tard, S. Luc le nouveau stylite y vécut un certain temps.

La *Laure des Cellules*, à deux kilomètres environ du village, du côté de l'ouest.

Le monastère de Saint-Elie, dans la direction d'Odounlouk et des poudrières.

Tout près de Démirdji-Keuï on voyait le Monastère de *Telai*; et plus haut en remontant le vallon du Gorgyte (Aïnessi-Déré) le monastère *d'Antidion*, séparé du Mt Tête-de-Corbeau par une gorge étroite au fond de laquelle roule le torrent. C'est là que S. Joannice passa les premières et les dernières années de sa vie religieuse. Enfin entre le Gorgyte et le village de Tchaly le monastère de Saint-Georges des Cellules.

— A l'Atroa il convient de rattacher la forêt de Lydie qui s'étendait à l'ouest, par delà le Gorgyte vers le lac Apollonia. Là se trouvait, au sud du village de Kayapa, le monastère de Saint-Eustache, fondé en 815 par S. Joannice, et plus loin, au sud-ouest de Hassan Agha, le fort de Lisus, près duquel était l'ermitage de *Chélidon* où le même saint venait se réfugier pendant la persécution.

Contentons-nous pour le moment de cet aperçu rapide sur les monastères du groupe Brousse-Atroa. Les saints dont nous allons esquisser l'histoire nous fourniront plus d'une fois l'occasion d'y revenir.



## I. SAINT EUSTRATE LE THAUMATURGE

Il naquit à Bitziana, au pays de Tarsia, dans le thème des Optimates. Ses pieux parents, Georges et Mégétho, lui donnèrent une éducation profondément chrétienne.

A l'âge de vingt ans, embrasé d'amour pour Dieu et consumé par le désir de le mieux servir, il s'enfuit de la maison paternelle et courut, vers l'Olympe, se présenter au célèbre monastère des Agaures, où vivaient des hommes réputés par leur sainteté, tels que Pierre, Agathon et surtout ses deux oncles maternels Basile l'Admirable et S. Grégoire, l'hégoumène.

Celui-ci accueillit son neveu avec bonté, mais d'un air plutôt réservé. La vie des moines, lui dit-il, est une violence sans trêve infligée à la nature. Tu es incapable d'endurer les fatigues de l'ascèse et les combats terribles que livrent aux âmes nos ennemis invisibles. Tu ne pourras jamais te résigner à servir sans cesse tes frères dans les emplois les plus vils et à supporter les humiliations qui t'attendent au milieu de la communauté. Mieux vaut te retirer que de t'exposer à violer les promesses que tu auras faites à Dieu.

Eustrate fondit en larmes et, baisant les pieds de l'Abbé, le supplia de le garder. Quoique je sois indigne d'une telle vocation, lui dit-il, c'est cependant Dieu qui m'a appelé. Quel autre que lui a pu mettre dans mon cœur cet attrait irrésistible que j'éprouve depuis longtemps pour la vie monastique, et me donner la force de quitter brusquement mes parents bien-aimés ? Dieu qui m'a conduit ici m'aidera, j'en suis sûr, à triompher de toutes les épreuves.

Devant cette insistance Grégoire dût s'avouer vaincu. Il lui coupa les cheveux et lui donna l'habit.

Le nouveau novice s'adonna avec soin à l'obéissance qui détruit la volonté propre et fut particulièrement fidèle à la « *Vertu de confession* », cette entière ouverture d'âme par laquelle on extermine ses passions en les révélant au supérieur et en lui faisant connaître jusqu'à ses plus secrètes pensées.

Relativement à la communauté, son unique préoccupation fut

de servir ses frères avec le plus grand empressement possible, dans un sentiment très humble de lui-même et avec un détachement complet des choses du siècle. Il ne garda en sa possession qu'une espèce de manteau de crin et de laine qu'il étendait par terre, en quelque lieu qu'il se trouvât, pour y prendre un court sommeil quand le besoin du repos devenait impérieux ; car on ne lui avait pas assigné un lieu spécial pour la nuit.

Ces pratiques humbles et austères lui firent accomplir de rapides progrès dans la vie religieuse. Ses vertus devinrent un sujet d'admiration pour ses frères. Aussi le fit-on ordonner prêtre.

En 811, S. Grégoire mourut au cours d'un voyage à Constantinople. Ses restes furent ramenés au monastère et de nombreux miracles s'accomplirent à son tombeau.

Son cousin, S. Eustathe, lui succéda et hérita à la fois de ses charismes et de ses vertus. Malheureusement la communauté ne jouit que peu de temps de sa sage administration.

En mourant, il désigna Eustrate comme étant le plus digne de le remplacer et les religieux ne manquèrent pas de lui donner leurs suffrages.

### *Le Monastère des Agaures*

Avant d'aller plus loin, disons un mot de l'important monastère dont S. Eustrate va prendre la direction.

Il n'entre à proprement parler dans l'histoire qu'avec les pieux personnages que nous venons de citer. Fondé probablement au début du huitième siècle, il était consacré aux saints martyrs Cosme et Damien, mais le peuple l'appelait monastère de Calymne, du nom de l'endroit où il était situé.

Comme il fut fréquenté par un certain nombre d'eunuques, cette particularité lui valut d'être surnommé monastère des *Augares*, nom qui, par une transposition de lettres, se métamorphosa en *Agaures*.

Sa position géographique est clairement indiquée par l'auteur anonyme de la vie de S. Eustrate. Il se trouvait, d'après lui, sur le bord d'un ruisseau à quinze stades (2760 m) de Brousse, dans



la direction de l'Ouest et légèrement plus haut que la ville, puisque d'une part, on montait pour s'y rendre et que, d'autre part, il était plus bas que le Mont Trichalice.

Si l'on s'éloigne de Brousse par la nouvelle route du Mont Olympe, on rencontre à un peu plus de deux kilomètres une fontaine et un ruisseau et quatre cents mètres plus loin une autre fontaine près d'un ravin au fond duquel coule un second ruisseau ; et l'on aperçoit de l'autre côté de ce ravin, un peu plus bas que la route une plateforme étroite et très allongée. C'est là qu'était le monastère ; mais il n'en reste pas une pierre. Cela tient à la fâcheuse habitude qu'ont les Orientaux d'exploiter les vieilles ruines comme des carrières de pierres à bâtir et au soin qu'ils prennent ensuite d'épierrer leur champ chaque année (1). L'emplacement des Agaures est planté d'oliviers. Quant il vient d'être pioché, il est facile d'apercevoir çà et là de petits fragments de briques, seuls vestiges de tout un passé glorieux.

Certains grands monastères, et les Agaures étaient de ce nombre, possédaient de vastes domaines fort éloignés les uns des autres. On y construisait des résidences pour en faciliter l'exploitation ; et ces résidences devenaient bientôt elles-mêmes des monastères complets qui, tout en étant autonomes au point de vue spirituel, restaient sous la dépendance temporelle de la maison mère, qui avait l'œil sur la mise en valeur des terres et participait aux bénéfices. Ces sortes d'annexes, dans le langage monastique, portaient le nom de *Métoque*.

Parmi les métoques des Agaures deux sont à proximité : Saint-Agapios dont on voit les traces à l'est du village turc d'In-Kaya et les Leucades, près du Nilufer, sur une colline au-dessous de Dobroudja. Un troisième, le monastère des Autels

(1) J'ai vu, pour ma part, deux ruines d'églises disparaître en quelques années à Césarée de Cappadoce. L'une était la cathédrale du grand S. Basile située au milieu des ruines de l'ancienne ville. L'autre une élégante petite église du V^e^ siècle dont il restait un grand pan de muraille, appartenant à l'abside. Elle passait pour être l'église de S. Mammès, bâtie peut-être au lieu où ce glorieux martyr expira. Par un beau jour le monument fut soigneusement dégagé, et tout fut emporté, jusqu'aux pierres de fondation. L'année suivante, le champ était nivelé et il n'en restait aucune trace.

d'Elie, se trouvait dans la Catabole, sur le golfe de Cios (Guemlik). On en voit les ruines près du village actuel de Kourchounlou. Il ne faut pas le confondre avec le monastère Saint-Elie de l'Atroa, qui, du reste, est peut-être aussi un métoque des Agaures.

Plus tard, quand la fréquence des invasions rendit les alentours de Brousse inhabitables, le monastère des Agaures fut transféré à l'intérieur de la ville et placé à l'angle sud-est de la forteresse entre les deux enceintes de murailles.

A partir de cette époque il porta désormais trois noms différents. Les moines, qui avaient mieux aimé le consacrer à l'un de leurs saints qu'aux saints martyrs Cosme et Damien, l'appelèrent monastère de Saint-Eustrate. Mais on continuait aussi à le désigner par son ancien nom des Agaures. Plus souvent encore, on l'appelait le Grand-Monastère, parce qu'il était devenu la résidence de l'Abbé général des Moines olympiens.

### *Charité de Saint Eustrate*

Eustrate venait seulement de prendre la direction du monastère quand éclata la sanglante persécution de Léon l'Arménien. Ses religieux furent dispersés, et lui même alla se cacher dans les montagnes, errant çà et là sans autres abris que ceux que lui offrait la nature. Quand l'état de l'atmosphère ne lui permettait pas de se blottir dans un trou de rocher, il demandait asile aux ermites. Il aimait surtout à se réfugier auprès de son grand ami S. Joannice, dans la solitude de Chélidon, près du fort de Lisus, et il profitait largement de son hospitalité.

A la fin, fatigué de cette vie errante, il vint à Constantinople où il connut, comme tant d'autres, les rigueurs de la persécution. Il semble cependant qu'il recouvra d'assez bonne heure sa liberté ; mais ce n'est qu'en 820, à la mort de Léon l'Arménien, qu'il put rentrer aux Agaures et y rassembler ses religieux dispersés.

Il s'appliqua à être la règle vivante de sa communauté. Pendant le jour, il travaillait de ses mains avec les frères, et il passait la plus grande partie de la nuit à prier et à faire des métanies.



Il visitait souvent ses métoques, soit pour s'occuper d'intérêts matériels ,soit surtout pour y donner les conférences spirituelles qu'on lui demandait et qu'il ne refusait jamais.

C'est dans ces fréquentes allées et venues que se révèle, dans son éclat, la beauté de cette âme sensible, humaine et incommensurablement miséricordieuse.

Il ne pouvait voir une misère, une détresse sans éprouver un besoin irrésistible de la soulager. Il donnait sans compter, et quand il n'avait rien à donner il usait avec une étonnante prodigalité du don de miracles dont Dieu l'avait gratifié.

En allant à son métoque le plus proche (apparemment Saint-Agapios), il rencontre un mendiant. N'ayant pas d'argent, il lui donne son manteau, et quand les frères, surpris de le voir sans manteau, lui demandent ce qu'il en a fait, il répond plaisamment : les épines me l'ont déchiré à travers les bois et la violence du vent l'a emporté.

A son retour, le lendemain, il voit un soldat qui pleurait. Il avait perdu son cheval et craignait d'être puni. Eustrate, sans hésiter, lui donne le sien.

Dans un petit village voisin du monastère, un paysan, qui avait perdu un bœuf, se désolait parce que, ne pouvant plus labourer, sa famille allait manquer de pain. Eustrate dit au frère laboureur : « Donne-lui un bœuf du monastère — Mais, réplique celui-ci, je n'en ai pas de reste. Alors le saint lui dit doucement : Mon frère, c'est maintenant un ordre que tu reçois; donne-lui les deux bœufs dont tu te sers ». Le paysan s'en alla joyeux avec cette paire de bœufs.

Dans un voyage à Constantinople il avait recueilli une centaine de pièces d'or pour les besoins du monastère. En rentrant à Brousse, il voit la population dans la misère et consternée : on conduisait en prison de pauvres gens qui ne pouvaient pas payer leurs impôts. Eustrate donne tout son argent pour en délivrer une partie. Deux cents autres pièces d'or qu'il reçut quelques jours après de l'impératrice Théodora servirent à délivrer les autres.

Quelquefois l'esprit de prophétie se mêle à ses charités. En revenant du monastère des *Autels d'Elie*, il aperçoit sur le bord

du chemin un homme étendu comme mort et sa femme qui pleurait à côté de lui. Il n'était même pas malade, mais il usait de ce stratagème pour apitoyer ses créanciers et obtenir un sursis pour des dettes qu'il ne pouvait pas payer.

Eustrate appelle la femme et lui remettant dix pièces d'or : Porte cela dit-il, à ton mari; puis s'adressant à l'homme . Lève-toi, car il n'y a en toi, aucune apparence de mort. Celui-ci se leva plein de joie. C'était exactement le montant de sa dette.

Sa miséricordieuse bonté pour les pécheurs n'était pas moindre que sa charité envers les pauvres.

Il voit, en revenant d'un de ses métoques, un homme à la face livide qui s'avance résolu, avec une corde à la main. Comprenant qu'il est en face d'un désespéré, il saute aussitôt de cheval, le saisit vivement et l'oblige à lui découvrir son dessein et à lui dire la cause de son désespoir. J'ai commis, répondit le malheureux, un péché si horrible qu'aucune langue humaine n'oserait l'exprimer.

Eustrate lui prend la main ,la pose sur sa propre épaule en disant : que ce péché retombe sur moi, mon enfant, c'est moi seul qui en répondrai au jour du jugement. Quant à toi, jette cette corde fatale et espère en Dieu.

Le pécheur tombe en pleurant à ses pieds. Eustrate le relève, l'instruit, lui prodigue ses conseils et le renvoie plein de courage et d'espoir.

Un moine, Théodore, dans un accès de colère, s'était rendu coupable d'un meurtre. Chassé de son couvent, il cherchait vainement asile dans quelque autre communauté. Tout le monde le repoussait avec horreur. Réduit au désespoir, il vint enfin trouver notre saint.

Eustrate, touché de compassion, l'embrassa affectueusement. Cela ne sera rien, lui dit-il, si tu veux bien suivre mes conseils et m'obéir avec docilité. Théodore fondit en larmes et lui déclara qu'il était prêt à tout. Eustrate ramena le calme et la confiance dans son âme et l'envoya dans un ermitage où il mena désormais une vie humble et édifiante.



*Ses miracles*

Il serait fastidieux de les raconter tous. Citons en seulement trois ou quatre parmi les plus marquants.

Un jour qu'il revenait des Leucades, il aperçoit au loin son *autre métoque* (Saint-Agapios) qui brûlait. Par une courte prière et un signe de la croix, il éteint l'incendie.

Comme il remontait des *Autels d'Elie,* il remarque une pauvre femme qui s'avançait fort tristement ayant dans ses bras un enfant sourd-muet. — Qu'est-il arrivé à ton enfant ? lui dit-il. — Depuis cinq ans que je l'ai, répondit la femme, il ne parle pas, il n'entend pas ,il ne marche pas; il est comme un mort à côté de moi. Le saint, sans descendre de cheval, se le fit donner. L'ayant placé sur le cou de l'animal, il traça une croix sur chacun de ses membres, puis il le descendit doucement à terre. L'enfant se mit aussitôt à courir vers sa mère en poussant des cris de joie.

En montant de Brousse aux Agaures, il aperçut, un peu avant d'arriver au ruisseau, une femme qui se lamentait et pleurait. Il s'approcha et lui demanda d'un ton compatissant quelle est la cause de sa douleur. — Voyez ! fit-elle, étouffée par un sanglot, en montrant son enfant mort. Eustrate saute de cheval, prend le petit cadavre, se retire à l'écart, fait à genoux une courte prière et baise la tête, la bouche et la poitrine de l'enfant. Celui-ci, tout à coup commence à vagir. La mère, en l'entendant, tombe évanouie de surprise et d'émotion. Eustrate la prend par la main pour l'aider à se relever et lui remet son fils plein de vie en lui recommandant de ne rien dire à personne.

Dans un de ses voyages il vit, près d'un village, une troupe de petits enfants qui pleuraient en poussant des cris lamentables. Eustrate ému se dirige vers eux et leur demande ce qui leur était arrivé.

Ils gardaient un troupeau de pourceaux, et pour s'amuser ils s'étaient fait de petites baguettes avec lesquelles ils se frappaient les uns les autres en riant. Mais l'un d'eux eut la main trop lourde : en frappant un petit sur la tête il l'avait étendu mort.

S. Eustrate le prit à part, lui rendit la vie par une prière et le ramena au milieu des autres en leur recommandant de ne parler à personne de l'accident qui leur était arrivé.

### *Sa mort*

Au commencement de Janvier 846 il se rendit au monastère des *Autels d'Elie* dans l'intention de s'y embarquer pour Constantinople. Après avoir récité l'office avec la communauté, il embrassa son frère Nicolas, qui était hégoumène et lui déclara qu'il ne le reverrait plus.

Le lendemain en s'embarquant il dit aux frères : — Adieu, je pars pour le grand voyage. Ils n'y prirent pas garde et le virent partir sans émotion; ils pensaient qu'il s'agissait de son voyage vers la capitale.

La traversée fut bonne; mais en abordant au port Julien, le navire heurta une pointe de rocher et il se produisit une large voie d'eau. Le saint fut seul à s'en apercevoir. Il fit une prière et un signe de croix et l'eau s'arrêta de couler à l'intérieur. Il eut soin de sortir le dernier, mais dès qu'il eut mis pied à terre le bateau coula à pic.

Il se rendit directement au métoque que les Agaures possédaient dans la capitale et le lendemain il alla visiter S. Méthode au palais patriarcal.

Le soir du 9 Janvier, veille de la fête de S. Grégoire de Nysse, sentant que sa dernière heure allait sonner, il appela les frères et leur dit : Mes enfants, le terme de ma vie est arrivé, et je vais, malgré mon indignité, rejoindre mon divin Maître et Seigneur. Gardez avec soin le dépôt spirituel que vous avez reçu de vos Pères et de moi, et faites produire à ce capital des fruits de vertu. Les biens présents sont passagers, seuls les biens futurs sont éternels. Appliquez-vous à les acquérir et Dieu sera avec vous.

Il voulut, malgré sa faiblesse, assister encore à l'office de nuit; mais quand on arriva à la sixième ode de Matines, sentant ses forces l'abandonner, il fit signe pour qu'on interrompît la cérémonie.



On s'empresse autour de lui; il bénit tout le monde, et levant les mains et les yeux vers le ciel il expire en disant : Seigneur, entre vos mains je remets mon esprit. Il avait vécu 95 ans et en avait passé 75 dans la vie religieuse.

Son corps resta exposé neuf jours pour satisfaire la piété des fidèles. Un muet, un lépreux, deux aveugles, quatre possédés et une foule d'autres malades furent guéris. Une femme du voisinage qui, par suite d'une fracture à la cuisse, gardait le lit depuis dix-sept ans, se fit transporter près de la sainte dépouille. Elle demanda quelques poils de la barbe du saint qu'elle posa sur sa blessure. La nuit venue, Eustrate lui apparut et lui dit : Lève-toi, tu n'as rien. Elle se leva et rentra à pieds chez elle.

Les mêmes prodiges se renouvelèrent aux *Autels d'Elie* quelques jours après. Enfin l'hégoumène Nicolas, aidé de ses moines, ramena le corps de son frère aux Agaures. Quand le cortège arriva près des bains thermaux de Brousse, une vieille femme de quatre-vingts ans, possédée du démon, fut encore guérie sur son passage.

Son cercueil, déposé sur la gauche du sanctuaire, fut pendant longtemps une véritable source de miracles.

Il eut pour successeur aux Agaures son biographe, qui, humble comme son héros, n'a pas livré son nom à la postérité.

## II. SAINT JOANNICE LE GRAND

Joannice naquit en 754 dans un village obscur appelé Maricat, près du rivage nord-ouest du lac Apollonia. Ses parents, Myritrice et Anastaso, étaient des cultivateurs. Au lieu de l'envoyer au loin fréquenter les écoles, ils l'occupèrent dès l'âge de sept ans à garder les pourceaux.

Il était d'un naturel pieux, mais son éducation ayant été négligée, il s'attacha de bonne foi, comme ses parents, à l'hérésie des iconoclastes qui était la religion officielle de l'empire.

A dix-neuf ans, c'était un grand et beau jeune homme, serviable, distingué, plein de courage et d'entrain. Il devint sol-

dat et fut enrôlé dans la dix-huitième cohorte de la garde impériale.

*Sa conversion*

Il y avait dix-sept ans qu'il exerçait avec honneur le métier des armes, quand un jour l'armée à laquelle il appartenait vint camper au pied du Mt Olympe.

Un moine qu'il rencontra s'appliqua à lui montrer qu'il était hérétique sans le savoir. Intelligent et plein de droiture, il écouta avec attention les démonstrations de son interlocuteur et ne tarda pas à se laisser convaincre. Au lieu de discuter, il se prosterna, plein de reconnaissance, aux pieds de celui qui lui ouvrait le chemin de la vie et baisa avec transport l'image de son Dieu.

Cette rapide conversion marqua le commencement d'une nouvelle vie. Même à la guerre et dans les camps, il s'appliqua à vivre comme un moine, jeûnant fréquemment, couchant sur la dure et se livrant avec ardeur à la prière.

En 795, les Bulgares, encore idolâtres, envahirent la Thrace. Constantin VI partit à leur rencontre avec une nombreuse armée; mais il essuya une formidable défaite. Après la bataille, Joannice ne put contenir son indignation à la vue des cruautés que les barbares exerçaient sur les chrétiens. Seul ou presque seul, il s'élance successivement sur plusieurs groupes ennemis, les massacre ou les met en fuite, et ramène comme trophée une multitude de prisonniers chrétiens.

L'empereur, témoin de ses brillants exploits, admire sa bravoure, lui envoie des présents et l'invite à venir habiter son palais, où il entend le garder pour son service particulier.

Mais Joannice avait d'autres plans. Les horribles massacres qui avaient suivi le désastre de l'armée chrétienne, avaient achevé de lui faire comprendre la vanité des honneurs de ce monde. Il sentait l'inutilité de sa vie passée, et tandis que, pénétré de regrets, il regardait tristement dans le lointain le sommet du Mont Olympe, les larmes inondaient son visage. Il déclina les offres du prince et lui demanda la permission de quitter l'armée pour s'engager dans une autre milice.



Avec l'agrément de l'empereur, il gagna donc son village pour dire adieu à ses parents, et, aussitôt après, il s'achemina vers la sainte Montagne.

*Il se présente aux Agaures, à Télai et à Antidion*

Il alla tout droit au monastère des Agaures.

L'abbé Grégoire, à qui il se présenta, remarqua sans peine que son postulant était sans instruction. Il loua et encouragea son généreux dessein, mais il lui fit observer qu'avant de se mêler aux moines expérimentés dans les voies spirituelles il convenait d'aller d'abord s'instruire et se former dans un cœnobium adapté aux besoins des commençants. Agir autrement serait se condamner à l'insuccès. Au lieu de triompher du démon dans la guerre acharnée qu'il nous livre, on risquerait fort d'être vaincu par lui.

Joannice n'insista pas. Il demanda la bénédiction de l'hégoumène et partit aussitôt dans la direction du couchant. Il arriva le soir dans un village de l'Atroa appelé Castulus. Un ami lui donna l'hospitalité et le conduisit le lendemain matin au monastère le plus proche, que les indigènes appelaient Télai ou Hytotélai.

Il y resta quelque temps et y apprit les premiers éléments des lettres; mais bientôt, voyant qu'il ne pouvait y jouir d'une entière tranquilité à cause des troubles causés par le voisinage des villages, il monta jusqu'au monastère d'Antidion (1) qui dominait celui de Télai, tout en se trouvant lui-même au pied d'une montagne, le mont Coracocéphale ou Tête-de-Corbeau.

(1) Le monastère de Télai se trouvait tout près du village actuel de Demirdji Keuï. On se rend de ce village à Antidion en remontant le Gorgyte. Le bout de la petite vallée est agrémenté d'une source très fraîche où l'on peut se désaltérer. Le torrent, en amont, coule à travers les rochers dans un défilé très étroit où il est impossible de le suivre ; mais un petit sentier, qui monte sur la gauche, nous conduira en dix minutes à l'endroit désiré (Altitude 385 m.). Une petite plateforme domine le ravin profond du Gorgyte, derrière lequel se dresse le mont Tête-de-Corbeau. Du côté opposé on a devant soi un coteau cultivé, très raide, surmonté, vingt-cinq mètres plus haut, d'une autre plateforme plus vaste d'où la vue s'étend au loin. Le tout, et surtout la partie supérieure, est couvert de larges fragments de tuiles et de briques.

L'abbé Jean l'accueillit avec bonté et l'admit parmi ses religieux. Sous sa direction, il apprit à vaincre l'amour-propre, l'orgueil et la sensualité. Il excella particulièrement dans le renoncement et l'humilité et devint pour toute la communauté un admirable modèle.

Au bout de deux ans, tourmenté par la soif d'une vie plus parfaite, et sentant le besoin de se trouver seul à seul avec Dieu, loin des créatures qui pouvaient mettre obstacle à son recueillement habituel, il monta sur le Mont Tête-de-Corbeau et y resta sept jours sans manger et sans boire, demandant instamment à Dieu de lui faire connaître un homme qui puisse l'initier à une vie plus parfaite et lui tracer la voie à suivre pour atteindre la perfection.

Le septième jour, comme il s'éloignait pour monter plus haut, il rencontra deux solitaires qui vivaient inconnus, depuis quarante ans dans une caverne, vêtus d'habits de poil et se nourrissant de plantes sauvages.

Il leur exposa son état d'âme, ses saintes ambitions, ses hésitations, et leur demanda conseil.

Ces deux moines avaient l'esprit de prophétie. Ils le confirmèrent dans ses projets de solitude, lui firent entrevoir le bien considérable qu'il était appelé à faire aux âmes et lui prédirent que, dans cinquante ans, vers la fin de sa vie, des envieux chercheraient à lui nuire, qu'ils attenteraient même à sa vie, mais que leurs traits retomberaient sur eux. Enfin, ils lui donnèrent une petite tunique de poils bénite (peut-être un cilice) en lui disant qu'elle lui serait, avec la croix, d'un grand secours contre les esprits de ténèbres.

Joannice rentra heureux au couvent, demanda la bénédiction de son supérieur et partit pour inaugurer sa vie errante d'anachorète.

### *De solitude en solitude* (797-810)

Il se rendit d'abord à la montagne appelée Trichalice, qui se trouve, disent ses biographes, tout près de Brousse et des Agaures.



C'est, sans aucun doute, la colline escarpée appelée aujourd'hui Abdal-Murad, du nom du premier moine musulman qui y succéda aux moines chrétiens ; car ce lieu, après l'occupation turque, servit encore d'ermitage aux derviches pendant de longs siècles.

Il entendait y vivre au grand air, occupé à la contemplation, sans autre abri que celui que lui offriraient les rochers sauvages disposés d'une façon bizarre au milieu des grands arbres de la forêt ; mais l'hégoumène des Agaures, qui ne demeurait qu'à une demi-heure de là, ne put ignorer longtemps sa retraite. Il lui fit préparer une étroite cellule et l'invita à en prendre possession.

Joannice, vexé peut-être de se voir déjà connu et désespérant de trouver, si près de la ville, la solitude complète qu'il rêvait, passa dans la province d'Hellespont et s'enfonça dans une forêt impénétrable sise aux confins du village de Pandème. Il s'y creusa une profonde caverne où il vivait connu seulement d'un chevrier qui lui apportait chaque mois sa nourriture : un pain et de l'eau.

Ce lieu se trouve probablement dans le sud du massif de Kara Dagh, à la naissance de quelque sous-affluent du Rhyndacus.

Après trois ans d'une vie effrayante d'austérités, s'étant rendu à l'église du village pour communier, il fit la rencontre d'un ancien compagnon d'armes appelé Antoine, qui, lui aussi, avait renoncé au monde. Ils partirent ensemble pour les solitudes sauvages des montagnes de Condurie, près de Myre, en Lycie.

Chemin faisant, avant d'arriver à Ephèse, il traverse un fleuve en marchant sur les eaux. Quant il entre en pèlerin dans l'église de Saint-Jean, les portes s'ouvrent d'elles-mêmes devant lui. Mais voici un miracle moins banal.

En approchant de Condurie, il rencontre deux femmes qui sortaient d'un couvent : une veuve et sa fille. Celle-ci, accablée de violentes tentations auxquelles elle ne se sentait plus la force de résister, s'était déterminée à rentrer dans le monde. Sa mère, désolée, la suivait tout en essayant de la retenir. Quand elle

aperçut S. Joannice, elle se jeta à ses pieds le suppliant de délivrer sa fille de l'esprit impur qui l'obsédait. Joannice fit approcher la jeune fille et lui dit :

Mets ta main sur mon cou.

Puis il ajouta par trois fois : « Par la puissance de Jésus-Christ, qu'elle tombe sur moi, ma fille, la guerre qui t'accablait jusqu'ici ».

La jeune fille sentit aussitôt le calme se rétablir dans son âme, et au trouble précédent succéda un ardent élan de ferveur et d'amour pour sa sainte vocation.

Elle rentra pleine de joie avec sa mère au couvent.

Par contre, quand Joannice se fut installé dans une grotte des montagnes de Condurie, il fut assailli par des tentations d'une violence inouïe. Tourmenté par des passions impures et par toutes sortes d'impressions troublantes, il lui semblait qu'il allait être perdu. Il aurait voulu être dévoré par les animaux sauvages plutôt que de commettre le moindre péché, mais les bêtes auxquelles il s'exposait passaient sans lui faire de mal.

Il redoubla ses austérités déjà effrayantes, et à force de prières et de mortifications il sortit victorieux de l'épreuve. Dieu le récompensa en lui donnant, avec l'esprit de prophétie, le pouvoir de chasser les démons et de commander aux animaux sauvages.

Au bout de trois ans, tandis qu'Antoine rentrait aux Agaures, il quitta le pays de Condurie et se dirigea vers les montagnes lointaines de la Cilicie où il resta près de quatre ans. En 808, Dieu, dans une vision, lui ordonna de reprendre le chemin de la Bithynie et de s'arrêter au grand monastère de Pandème appelé monastère d'Eriste, pour y recevoir la tonsure monacale.

Joannice parcourut aussitôt les deux cent cinquante lieues qui le séparaient de la Bithynie.

Etienne, abbé d'Eriste, le reçut avec joie, et, après s'être longuement entretenu avec lui l'admit à la tonsure et au *Grand et Angélique Habit* qu'on revêtait en prononçant ses vœux perpétuels.

Son séjour à Pandème fut assez court : il avait hâte de reprendre sa vie d'ermite. Il quitte donc la province d'Hellespont



dans laquelle se trouvait Eriste, franchit le Rhyndacus et poursuit son chemin vers la Bithynie jusqu'à Métata sur le Gorgyte (Aïnessi Déré) et s'établit sur l'autre bord de la rivière dans la grotte de Critama où il reste environ un an attaché à une chaîne de fer de sept aunes.

Il gagne ensuite les montagnes de la forêt de Lydie pour aller vivre pendant trois ans avec l'Abbé Georges, dans l'ermitage de Chélidon, près du fort de Lisus. Il achève sous la direction de ce grand ascète sa formation à la vie contemplative.

### *Retour à Trichalice*

Il était prêt pour l'action. En 810, Dieu, dans une vision, lui fit entendre qu'il devait abandonner cette solitude pour travailler désormais au salut des âmes. Il quitta donc Chélidon et s'achemina vers Trichalice.

En route, il s'arrêta quelque temps pour revoir le monastère d'Antidion, où il avait débuté quinze ans auparavant, et l'abbé Jean qui avait dirigé ses premiers pas dans l'ascèse. Il partit ensuite pour les Agaures.

S. Grégoire, l'hégoumène, vint à sa rencontre avec les Pères Eustrate, Sabas et Théophylacte.

Pendant que ceux-ci lui construisaient une cellule convenable à Trichalice, on vit éclater pour la première fois son merveilleux pouvoir sur les animaux et le don précieux qu'il possédait de connaître les secrètes pensées des hommes.

Un petit troupeau de chèvres sauvages passa près d'eux, conduit par un bouc de taille remarquable. — Si nous pouvions l'attraper, pensèrent-ils tous, quelle magnifique outre nous ferions de sa peau !

Un instant après, Joannice commande à Sabas d'aller prendre le bouc. Sabas, muni, suivant l'usage, de sa bénédiction, se met en campagne.

A son grand étonnement, l'animal ne prend pas la fuite. Il répond au contraire à son appel et se laisse conduire sans résistance auprès du saint. Joannice le caresse, lui fait manger du

sel dans sa main, lui donne à boire de l'eau fraîche dans sa coupe et le laisse libre.

Se tournant alors vers les Pères : N'est-ce pas, dit-il, que sa peau ferait une belle outre, comme vous-mêmes l'aviez pensé ? — Une outre superbe, assurément, répondirent-ils tous d'une voix. — Mais il serait trop cruel, reprit le saint, de traiter de la sorte un animal qui s'est confié docilement à nous.

Sur son ordre, Sabas reprit le bouc, le conduisit jusqu'à un lieu déterminé d'où, rendu à la liberté, il courut rejoindre le troupeau.

Installé à Trichalice, Joannice y recevait de nombreuses visites; mais il ne s'y soustrayait plus. Il était parvenu à l'heureux état d'*apathie*, et ces visites n'étaient plus capables de le distraire de la pensée de Dieu; elles lui fournissaient au contraire l'occasion d'exercer un fructueux apostolat.

S'il rendait la santé aux malades, c'était pour atteindre les âmes, ramener les hérétiques à la foi orthodoxe, les pécheurs à la pratique des vertus.

Il arrivait quelquefois que son zèle n'amenait pas le résultat désiré.

Il entreprit en vain de convertir le mari de sa sœur, iconoclaste endurci. Les meilleures démonstrations ne faisaient que l'exaspérer : il blasphémait alors la croix, les images et les reliques. A la fin, Joannice, comme suprême argument lui dit :

— Que celui de nous deux qui est dans l'erreur perde subitement la vue et qu'il devienne ainsi doublement aveugle !

A peine eut-il prononcé ces paroles que son interlocuteur perdit la vue. Il s'obstina quand même et mourut aveugle peu de temps après.

### *Quelques prédictions*

Joannice brilla surtout par l'esprit de prophétie.

En 811, S. Grégoire, partant pour la capitale, le fit prier de descendre aux Agaures pour le bénir.

Ils allèrent ensemble jusqu'au métoque des Agaures dont l'église est dédiée à S. Georges (peut-être le monastère de Saint-Georges des Cellules).



Là l'ermite dit à l'hégoumène : « Sache, Père vénéré, que les champs ont blanchi et que les moissonneurs se tiennent déjà prêts; le Roi va convoquer l'un de nous deux à ses côtés. »

Grégoire ne prit pas garde à ces paroles énigmatiques. Il fit ses adieux, partit pour la Ville, traita ses affaires, tomba malade et mourut au bout de onze jours.

Cette même année 811, comme l'empereur Nicéphore était parti en guerre contre les Bulgares, ses beaux-parents vinrent à Brousse, et présentés au saint ermite par Eustrate, ils le supplièrent de prier pour le roi leur gendre et le succès de ses armes. — « J'ai déjà prié pour les rois, répondit le Père, je vais prier maintenant pour le roi. » Ils ne comprirent rien à ce langage. Eustrate qui en avait très bien saisi le sens se disposait à le leur expliquer, quand Joannice lui fit signe de se taire. Il congédia ensuite ses hôtes en leur donnant sa bénédiction.

Ceux-ci, désapointés, se rendirent aux Agaures pour demander à S. Eustrate ce que le Père avait voulu dire. Il a prié pour les rois, répondit Eustrate, c'est-à-dire pour Nicéphore et pour son fils Staurace déjà associé au trône. Il va prier maintenant pour Staurace qui règne seul.

Les voyageurs consternés reprirent le chemin de Constantinople et ils apprirent de source officielle avant d'y arriver la défaite et la mort de l'empereur.

Ils allaient revenir pour demander si Staurace règnerait longtemps; mais ayant rencontré Eustrate qui était venu à la capitale pour affaires, ils le prièrent de questionner l'homme de Dieu en leur nom.

Joannice hésita à répondre, car il lui répugnait de contrister ces bonnes gens. A la fin cependant il s'écria : « O mon très cher Eustrate, de même que le jeune oiseau perché sur la branche est souvent enlevé par un faucon avant d'avoir commencé à chanter, ainsi Staurace sera bientôt ravi au trône. »

On sait que peu de temps après Michel Rhangabé lui succéda et que ce prince, deux ans plus tard, fut lui-même détrôné par Léon l'Arménien. Cet événement fut aussi prédit par notre saint.

Léon l'Arménien avait un cousin de race turque qui venait

souvent s'entretenir avec S. Joannice et lui demander sa bénédiction. « Décidément, Bryenne, lui dit un jour le Père, il paraît que ton cousin a appris à paître les moutons et qu'il veut en exercer le métier. » — Comment, répondit Bryenne offensé, accepterait-il les fonctions de conducteur de moutons, lui qui conduit des armées ? Une pareille supposition n'est-elle pas inconvenante ?

Joannice ne voulut rien ajouter; mais Bryenne comprit l'énigme quand, peu de jours après, Léon l'Arménien détrônait Michel et usurpait les fonctions de pasteur des peuples. Il raconta alors à son royal cousin ce que lui avait dit le Voyant du Mont Olympe.

Léon, étonné et content tout à la fois dit à Bryenne : S'il a su à l'avance notre avènement, il doit connaître aussi notre fin. Va lui demander si nous règnerons longtemps.

Quand Joannice aperçut Bryenne de loin il dit à Eustrate : « Sache, cher ami, que le chamailéon (1) devenu empereur suscitera dans l'Eglise une affreuse persécution. » Va à la rencontre de celui qu'il a envoyé pour m'interroger sur son sort. Parle-lui avec prudence et ne l'empêche pas de venir jusqu'à moi.

Dès que Brienne vit Eustrate, il le salua et lui demanda ce que pensait le saint du nouvel empereur. Léon, répondit Eustrate, sera un grand ennemi de Dieu et tourmentera horriblement son Eglise. Va, pour plus de détails, t'informer auprès du Père lui-même.

Joannice lui donna comme à l'ordinaire sa bénédiction, puis, en termes brefs et énergiques, il lui dépeignit la méchanceté et l'hypocrisie de son maître et tout le mal qu'il allait faire à l'Eglise en lui imposant par la violence une hérésie qu'elle avait déjà condamnée.

Bryenne se récria et protesta que cela n'arriverait jamais. — Tout ce que tu as entendu arrivera, répliqua Joannice, et tout

(1) Le surnom méprisant de *chamailéon*, bien vite transformé en celui de *caméléon*, fut donné à Léon l'Arménien par allusion à sa courte stature. Chamai, en grec, veut dire « bas, terre à terre ».



ce que tu viens d'entendre, tu le rapporteras fidèlement à ton maître.

Léon, stupéfait de voir ainsi dévoilés les projets qu'il méditait secrètement dans son cœur, dit à son cousin : Et sur la durée de mon règne que t'a-t-il appris ? — Malgré toutes mes instances je n'ai rien pu obtenir de plus. — Cependant reprit Léon, il doit savoir cela comme il a su le reste. Retourne encore le voir.

Il revint, mais cette fois Joannice ne lui répondit pas.

Neuf ans plus tard la persécution sévissait encore, atroce. Eustrate désolé était allé voir son ami dans la solitude sauvage où il se tenait caché : Ne t'afflige pas, ô timide Eustrate, lui dit Joannice; dans quelques jours Dieu aura pitié de son héritage. Va à la maison de Nicétas de Lygde et restes-y jusqu'au jour de la délivrance.

Il n'eut pas à y rester longtemps. Dès le troisième jour on annonçait partout la mort tragique de Léon l'Arménien.

Joannice faisait des prédictions à tout propos. C'était le plus souvent pour annoncer à quelqu'un sa mort prochaine. Les moines lui en savaient gré et s'y préparaient, mais d'autres l'écoutaient avec moins de complaisance.

Un jour Antoine, hégoumène des *Autels d'Elie*, vint le voir avec son économe Basile. Acceptes-tu, lui dit-il, de rapporter à Inger, métropolite de Nicée, les paroles que je te dirai ? (Ce prélat, par complaisance pour l'empereur, favorisait ostensiblement l'hérésie). Antoine qui savait combien sévères étaient parfois ses messages répondit catégoriquement : non. Mais Basile s'en chargea volontiers. — Tu lui diras : « si tu veux voir la face de Dieu, laisse ta métropole et fais pénitence. La mort est aux portes; prends garde que toutes tes fatigues passées ne soient perdues. » Basile fut assez mal reçu. Inger hésita un instant; mais l'amour de la gloire l'emporta sur toute autre considération.

Quelques jours après Joannice disait à Eustrate : Inger vient d'expirer dans l'impénitence. Nous n'avons rien à nous reprocher; nous l'avions averti.

### *Il fonde trois monastères*

Au début du règne de Léon l'Arménien, Joannice, laissant Trichalice, se dirigea de nouveau vers la forêt de Lydie. Il s'arrêta sur une haute colline, à l'entrée de la forêt, dans une localité où un magicien, nommé Gurias, trompait indignement les foules.

Ce séducteur, ne se sentant pas de taille à lutter ouvertement d'influence avec Joannice, lui fit bon visage, écouta ses conseils et se rangea parmi ses disciples, — mais quand il eut gagné sa confiance, il en profita pour l'empoisonner.

La nuit suivante, S. Eustache apparut en songe à Joannice, en tenue militaire, avec un petit morceau de bois dans la main.

— D'où venez-vous et quel est votre dessein ? demanda Joannice.

— Je suis Eustache, lui répondit l'apparition ; Dieu m'envoie à ton secours ; mange ce bois ; il détruira les effets du poison et tu recouvreras une santé parfaite.

Joannice obéit et se trouva guéri. Dès le matin même il chassa le magicien, puis il construisit en cet endroit, en l'honneur de S. Eustache, une église et un monastère qui, peu d'années après, comptait soixante-dix moines.

Dans l'étroit réduit qu'il s'y était réservé il eut un songe. Il aperçut, à une certaine distance, vers l'Orient, une source pure et suave. Une multitude de brebis aveugles s'en approchaient, buvaient et recouvraient la vue.

Comme il contemplait ce spectacle, une voix lui dit : La source guérissante, c'est la chapelle de la Vierge, Mère de Dieu.

A son réveil, il se mit en route vers l'endroit indiqué. De source, point; mais comme l'endroit était agréable et uni, il y construisit un monastère en l'honneur de la sainte Vierge, où une foule d'âmes, brebis spirituelles, quittant les ténèbres du monde, vinrent bientôt s'abreuver aux sources de la lumière divine.

Tandis qu'on construisait ce monastère, une pluie persistante



inonda les chantiers et arrêta les travaux. Joannice, touché de compassion en voyant les ouvriers sans travail, sans argent et sans logement, obtint de Dieu le retour du beau temps. Mais quand on eut repris le travail, il fut mordu par une vipère. Il la secoua à terre et n'éprouva aucun mal. Un ouvrier eut la même infortune et ses membres enflaient d'une façon inquiétante. Joannice le guérit d'un signe de croix, et, en témoignage de reconnaissance, il bâtit un peu plus loin un troisième monastère qu'il dédia aux saints Apôtres Pierre et Paul. Entre temps il venait se livrer à l'oraison dans la grotte Marsalina.

Quand ces trois monastères furent peuplés et organisés, il s'éloigna avec un parfait détachement et regagna son ermitage de Chélidon.

### *Pendant la persécution*

A Chélidon, il jouit d'une sécurité qu'il n'aurait pas rencontrée aux portes de Brousse et put s'abandonner librement aux délices de la contemplation.

Les visiteurs cependant, quoique moins nombreux, ne lui font pas défaut. Un jour, on lui amène un enfant possédé du démon ; il le délivre. Un autre jour un sénateur lui apporte sa fille paralysée. Il fait un signe de croix sur elle en disant : Au nom de Jésus-Christ Notre Seigneur, recouvre la santé. Et l'enfant se lève et s'en retourne à pied.

Mais ce sont surtout les moines chassés de leurs couvents par la persécution qui viennent le voir et reçoivent de lui des secours et des consolations.

S. Eustrate, abbé des Agaures, descend très souvent lui-même à Chélidon pour jouir de sa sainte conversation et lui demander des conseils.

Un jour il attendit vainement pendant longtemps, au lieu où, d'ordinaire, Joannice lui donnait audience. A la fin il pénétra dans l'appartement du saint pour s'assurer de sa présence. Il l'aperçut en extase, les yeux fixés au ciel et le corps suspendu en l'air à deux coudées au dessus du sol. Il ne voulut pas interrompre son ravissement et revint au Mont Olympe sans le voir.

Pendant ce temps, la plupart des supérieurs de monastères souffraient de la faim dans les prisons humides et infectes de Constantinople. S. Eustrate partit aussi pour la capitale où il fut retenu assez longtemps prisonnier loin des siens. L'autorité civile en profita pour imposer comme hégoumène au monastère des Agaures l'iconomaque Antoine.

Saint Joannice quitta trois fois sa solitude pour essayer de le convertir.

Ses tentatives eurent peu de succès. Les retours d'Antoine à l'orthodoxie n'étaient ni sincères ni durables. A la fin cependant il vint de lui-même supplier le saint de lui indiquer le moyen de sauver son âme.

Pendant quarante jours, lui répondit Joannice, tu t'abstiendras de vin, d'huile et de tout aliment agréable, et tu supporteras patiemment toutes les épreuves que Dieu t'enverra. Ton salut est à ce prix. — Tout ce que tu voudras, Père, répondit Antoine, prête-moi seulement ton assistance.

A l'instant même, ses membres commencèrent à se refroidir et il s'affaissa sur le sol. On le porta sur son lit. Il y accomplit sa pénitence et expira pieusement le quarantième jour.

### *Séjour définitif à Trichalice*

A la mort de Léon l'Arménien, il revint s'établir définitivement à Trichalice.

Sa renommée est maintenant répandue dans tout l'Orient. Les voyageurs qui viennent à Brousse ne manquent jamais d'aller le voir. On vient même tout exprès de la capitale, soit pour solliciter une guérison ou pour lui remander conseil, soit simplement pour se recommander à ses prières et lui demander sa bénédiction.

Siméon Magister raconte que Sergius, le père du trop fameux Photius, vint lui présenter son fils encore enfant pour qu'il priât pour lui et le bénît. Joannice aurait répondu d'un ton prophétique : « Vos voies, Seigneur, Photius, dans son cœur, ne veut point les connaître. »

Faire des prédictions était chez lui presque une habitude, et il en faisait au moment où l'on s'y attendait le moins.



A peine rentré à Trichalice, il disait au moine Elie qui vivait en ermite dans son voisinage : « Prends garde, mon frère, à ne pas te laisser surprendre par une mort subite dans un lieu mondain. »

Elie proteste énergiquement. Il habite depuis si longtemps le désert et n'en est jamais sorti. Comment pareil malheur pourrait-il lui arriver ? — Joannice répète l'avertissement et garde le silence.

Mais voici que, deux jours après, se sentant indisposé, il demande à S. Eustrate, son supérieur, la permission d'aller prendre un bain chaud pour se guérir. Celui-ci s'efforce en vain de l'en dissuader en lui représentant que ce remède ne peut lui faire aucun bien ; Elie insiste jusqu'à ce que la permission lui soit accordée.

Il part ; Eustrate, inquiet, le suit de loin jusqu'à proximité des thermes. Elie entre, mais à peine a-t-il mis les pieds dans l'eau chaude, qu'il tombe sans connaissance. On le transporte dans la maison d'une femme appelée Léopardine.

Eustrate, qui ne l'avait pas perdu de vue, accourt aussitôt pour lui prodiguer ses soins. Quand le malade revient à lui, il se rend compte de la gravité de son état et s'écrie :

— Menez-moi bien vite loin d'ici, dans quelque monastère, de peur que je ne perde, en mourant chez les gens du monde, le mérite de ma vie solitaire.

On le transporte aussitôt au monastère de Saint-Agapios qui dépendait des Agaures et se trouvait être le plus rapproché des thermes et il y mourut pendant la nuit. On l'ensevelit le lendemain au monastère des Cellules, dans l'Atroa. S. Joannice vint assister à sa sépulture.

L'année suivante, S. Joannice fit un voyage en Thrace pour délivrer les captifs chrétiens qui gémissaient depuis quatorze ans dans les prisons bulgares.

Dieu renouvela en sa faveur le miracle dont bénéficia S. Pierre dans la prison de Jérusalem. Invisible aux yeux des bulgares il se présenta sans obstacle devant la porte de la prison qui s'ouvrit d'elle-même. Il en fit sortir tous les prisonniers chrétiens et les rendit à la liberté.

A son retour, il alla visiter en pèlerin le monastère de Grand-Champ, dans la montagne de Sigriane, où l'on venait de ramener les reliques de S. Théophane, martyrisé quelques années auparavant pour la défense des Images.

En revenant, il passa par le lac Apollonia et, sur les instances de l'hégoumène S. Daniel, il délivra le monastère et la petite île de Thasios des serpents qui l'infestaient.

En prenant congé des moines il dit à Euthyme, frère de S. Daniel : Sois prêt, car le Roi va te réclamer. Euthyme mourut cinq jours après.

### *Une conférence au Monastère Saint-Elie*

En 824, plusieurs illustres personnages venus à Brousse désiraient tenir une conférence spirituelle en compagnie de S. Joannice. Il y avait entre autres les métropolites de Chalcédoine et de Nicée, S. Théodore Studite, le notaire Clément et Joseph, économe de la Grande Eglise : avec eux, une centaine de personnes.

Comme Trichalice était d'un accès difficile, on pria le saint de descendre au monastère de St-Elie, l'un des métoques des Agaures.

Joannice s'empressa de s'y rendre et y fut reçu avec honneur.

La pieuse assemblée se demanda quelle était la plus excellente des vertus.

Pour les uns c'était la charité ; pour d'autres c'était la prière, l'aumône, la mortification. Joannice prenant la parole montra que c'était l'humilité ; car c'est pour n'avoir pas possédé cette vertu que Lucifer fut précipité dans les abîmes et le premier homme chassé du paradis terrestre ; et c'est par elle que le Verbe divin a pris notre nature et nous a rouvert les portes du paradis.

Après la conférence on le retînt à dîner. Au milieu du repas, s'adressant publiquement à l'économe Joseph il lui dit : La fin de ta vie approche ; la mort déjà tient sa faux prête ; dispose toutes choses pour le grand voyage.

Joseph, plein de santé, n'était pas encore accablé sous le



poids des ans. Aussi les convives, dans leur intérieur, protestaient et murmuraient.

Au sortir de table, Joannice va trouver chacun d'eux en particulier, réfute les objections qu'il formait dans son cœur sans oser les exprimer et maintient sa prédiction.

Quant à Joseph, il eut le bon esprit de se tenir pour averti. Rentré à Constantinople, il distribua ses biens aux pauvres et mourut après dix-huit jours.

### *Un voyage au Mont Tête-de-Corbeau*

Le flot des visiteurs ne lui laissait aucun répit. Il résolut d'aller chercher quelques jours de calme dans un ermitage du Mont Tête-de-Corbeau, près de l'endroit où jadis il avait rencontré les deux vieillards qui lui avaient marqué l'orientation de sa vie.

Il se mit en route avec son ami S. Eustrate, en passant, pour n'être pas vu, à travers la montagne.

Arrivé près du village de Merillos, il dit à son compagnon : Nous allons rencontrer des brebis gardées par des chiens féroces ; mais il n'y a pas lieu d'en avoir peur. Asseyons-nous là, sur cette pierre, pour nous reposer un instant.

Les chiens bientôt apparaissent, bondissant autour du troupeau avec des aboiements terribles, puis ils se précipitent menaçants vers nos voyageurs ; mais, arrivés tout près, ils s'adoucissent et viennent se coucher à leurs pieds.

— Eustrate, appelle maintenant les bergers pour leur demander le chemin de Trapéza.

— Comment les appellerai-je, ignorant leurs noms ?

—Appelle d'abord Théophylacte et ensuite Christophore qui n'est pas loin de lui.

A l'appel de leur nom les deux bergers accourent, mais ils s'excusent de ne pouvoir les conduire à Trapéza, parce que l'un doit accompagner le troupeau et l'autre courir à la recherche d'une brebis qui manque.

Viens quand même nous montrer le chemin, dit Joannice à ce dernier. Tu ne peux qu'y gagner, car tu rencontreras la

brebis perdue et tu la ramèneras saine et sauve, avec son agneau.

En effet, il en fut ainsi et le berger s'en alla ravi.

Un peu plus loin Joannice s'écria : Je vois venir des voyageurs dont je ne veux pas être vu. Eustrate, marche le premier et je suivrai tes pas.

Salut ! Père saint, disent les voyageurs à Eustrate, de quel monastère êtes-vous ?

— Des Agaures.

— Comment osez-vous parcourir seul ces montagnes inaccessibles, fréquentées par les bêtes sauvages ?

— Celui qui a avec soi Dieu et la troupe des Anges, répondit Eustrate, n'est pas seul. Il ne redoute rien et n'a peur de personne.

Les voyageurs n'avaient pas même soupçonné la présence de Joannice, qui n'avait pas quitté son compagnon.

Enfin, ils dépassèrent un peu le monastère d'Antidion et s'enfoncèrent dans une forêt épaisse où ils trouvèrent un délicieux ermitage. Ils pensaient s'y livrer tranquillement aux douceurs de la contemplation, mais ils se trompaient. Malgré toutes leurs précautions on les avait dépistés. Dieu sans doute voulait que son serviteur lui amenât encore quelques âmes en accomplissant de nouveaux prodiges.

### *Délivrance miraculeuse d'un captif*

On était en guerre avec les Sarrasins qui s'étaient emparés de l'importante ville d'Amorion en Phrygie et avaient emmené en Syrie une multitude de prisonniers.

Un homme du village d'Elos, nommé Evandre, neveu du notaire Eugantre, était de ce nombre. Ses parents accoururent au Mt Tête-de-Corbeau avec un ardent désir de sa délivrance.

Comme dans le même temps, Agapet, protonotaire et le patrice Léon, sacellaire du roi, étaient venus solliciter la bénédiction de l'homme de Dieu, Eugantre supplia Joannice de les engager à parler à l'impératrice du prisonnier, en vue d'obtenir son échange contre un captif arabe.

Les uns et les autres se trouvèrent à la fois en audience auprès du saint. Celui-ci causa longuement avec ses illustres hôtes. On parla de la prise d'Amorion et de choses spirituelles ; mais malgré les signes désespérés que faisait Eugantre les larmes aux yeux, la question de l'échange de prisonniers ne fut pas abordée.



Eugantre, dans son cœur accusait le Père d'indifférence et même de mauvaise volonté.

Quand enfin ils se trouvèrent seuls, Joannice, ému lui-même jusqu'aux larmes, lui dit : Cesse de pleurer et de t'affliger en m'accusant de dédaigner ta requête. Est-il juste de négliger le Roi du ciel pour mettre son espoir dans les princes de ce monde, en qui il n'y a pas de salut ? Confiance en Dieu seul ! Crois, mon fils, sans hésiter, à sa bonté et tu verras la gloire de Dieu.

La nuit suivante, dans la prison de Syrie, Joannice apparaissant à un captif, lui dit : Prends avec toi ton voisin Evandre qui m'est connu et suis-moi.

Nous sommes enchaînés, répondit Evandre à celui qui l'invitait à fuir, les portes de la prison sont closes et bien gardées, ne me berce pas d'un vain espoir.

— Mais, reprit celui-ci, c'est notre père Joannice qui nous appelle. Faisons un effort plein de foi pour le suivre ; à cause de ses mérites, celui qui jadis délivra saint Pierre aura pitié de nous.

Ils se lèvent et subitement les chaînes tombent de leurs mains et de leurs pieds. Ils passent, à la suite de leur saint guide, au milieu des captifs endormis, parviennent aux portes qui s'ouvrent devant eux, franchissent sans encombre tous les postes de sûreté échelonnés le long de la rue et se trouvent enfin seuls en pleine campagne.

Ils marchent toute la nuit. Le lendemain, comme ils se reposaient sous un abri dans une vaste forêt, un grand troupeau passe. Les chiens qui couraient tout autour découvrent leur retraite et attirent les bergers arabes par leurs formidables aboiements...

Les deux voyageurs se croient perdus, quand tout à coup Joannice apparaît, disperse les chiens et interpose un nuage entre eux et leurs ennemis. Il les rassure en disant : Ne craignez rien, mes enfants, Dieu est avec vous.

Il se fait de nouveau leur guide et, après les avoir tirés de ce mauvais pas, il disparaît.

Une fois rentrés dans leur pays, les deux captifs s'empressèrent de monter à Trichalice pour remercier leur libérateur.

### *Comment il guérit S. Eustrate*

Il fut un temps où l'Abbé des Agaures avait de fréquentes hémorragies. Un jour qu'après avoir perdu beaucoup de sang il gisait sans force et sans voix, il crut que son état était désespéré. Il put à grand peine prier le Fr. Nicolas d'aller prévenir Joannice.

Celui-ci, après une courte prière, confie au Frère cette réponse : Eustrate, tu ne mourras pas cette fois ; courage ! nous nous reverrons.

Nicolas redescendit aux Agaures et trouva Eustrate debout. La santé lui était revenue à l'instant même où Joannice préparait sa réponse.

Mais, tout guéri qu'il était, il restait faible. Dans sa joie il n'y prit garde et partit aussitôt pour le monastère des Leucades pour y donner une conférence spirituelle. Pouvait-il s'y soustraire lui qui ne refusait jamais ces sortes de service ?

Cependant l'effort à faire dépassait ses forces. A peine eut-il prononcé quelques paroles d'édification qu'il se sentit mal. Il dut s'aliter et resta quatre jours aphone et sans manger.

Que faire ? Il n'avait plus la ressource d'envoyer le Fr. Nicolas à Trichalice. Il se contenta d'appeler, par la pensée, Joannice à son secours. S'étant ensuite endormi, il vit en songe le saint qui le soignait et le fortifiait. A son réveil, se sentant complètement guéri, il montait à cheval et franchissait allègrement les quinze stades qui le séparaient des Agaures.

### *Un ours très courtois*

L'Hégoumène Théodore racontait les vertus et les miracles de S. Joannice pour l'édification de quelques frères. L'un d'eux lui dit : Les merveilles que vous nous dites de cet homme sont



incroyables ; menez-nous donc un jour auprès de lui, afin que, en voyant, il nous soit possible de croire.

Théodore les y conduisit et Joannice les invita à dîner.

Pendant le repas, un ours vint à passer, qui jeta la panique au milieu des convives. Joannice l'appela et l'animal accourut se jeter à ses pieds. Il le caressa et invita tous ses hôtes à en faire autant. Ils s'exécutèrent mais ils ne firent qu'effleurer de la main son poil en tremblant.

Joannice dit ensuite à l'ours de rentrer à son logis. L'animal inclina profondément la tête comme pour faire un révérence et regagna la montagne en courant.

A l'origine, dit alors Joannice, les bêtes respectaient en l'homme l'image de Dieu et ne lui inspiraient pas de crainte. C'est parce que nous avons transgressé les ordres de Dieu que nous les craignons maintenant. Aimons Jésus et observons tous ses préceptes et aucun animal ne saura nous nuire. — Les frères se retirèrent édifiés et n'osant plus mettre en doute les miracles de notre Saint.

### *Un gracieux épisode*

Le consul Constantin venait souvent voir S. Joannice. Un jour qu'il en était empêché, il envoya son fils Nicéphore à sa place, avec de petits présents.

Le saint le reçut aimablement et lui demanda des nouvelles de son père. L'enfant, dans ses réponses, balbutiait et bégayait.

Comment ! lui dit Joannice, te voilà grand et ta langue n'est pas encore complète ? C'est là une chose que je n'approuve pas et que je ne veux pas. Allons, dis après moi : *arfa* — *Alfa*, balbutia péniblement l'enfant — *Ar-r-r-fa* reprit le saint avec force — *Al-l-l-fa* dit avec effort Nicéphore.

— Sors ta langue, mon enfant, que je la voie. Pendant que Nicéphore a la langue tirée, Joannice prononce solennellement : « Le Christ Jésus, ton Dieu et ton Créateur, qui a rompu les liens des sourds-muets et a donné une langue parlante aux créatures douées de raison, t'ordonne par moi, vil pécheur, de prononcer désormais l'r sans balbutier. »

Voyons maintenant dis : Arfa — et l'enfant prononça distinctement *arfa.*

Tandis que les personnes présentes se regardent saisies de crainte et d'admiration, Nicéphore, débarrassé de son défaut de langue, s'en retourne plein de joie et de reconnaissance à la maison.

### *L'empereur Théophile envoie consulter S. Joannice*
### *Fin de l'Iconoclasme*

Théophile, qui régnait depuis 829, fut le plus cruel des princes iconoclastes.

Par ses ordres, les prisons s'étaient de nouveau remplies d'évêques et de moines. On ne se contentait plus de sévir contre ceux qui honoraient les saintes images, on punissait aussi de mort les peintres qui les fabriquaient.

Théophile cependant n'inquiéta pas Joannice dont la sainteté brillait d'un trop vif éclat.

Les conversations qu'il avait eues dans son palais pendant les dernières années de sa vie avec le moine S. Méthode, l'avaient fortement impressionné. Il commença à douter de la justice de sa cause.

En 841, il envoya son protovestiaire et son grand Curateur à Trichalice pour demander à S. Joannice, de sa part, s'il convenait d'adorer l'image de Jésus-Christ.

Reçus avec honneur, les envoyés royaux s'entretinrent assez longtemps avec Joannice. Enfin l'un des deux fit signe à l'autre de se décider à aborder la question délicate qui faisait l'objet de leur visite.

Joannice les prévint et leur dit : Pourquoi ces signes ? Ne venez-vous pas de la part de Théophile me demander s'il faut adorer l'image de Jésus-Christ. Voici la réponse que je vous prie de transmettre à celui qui vous a envoyés :

« Celui qui ne rend pas aux images de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge et des saints l'honneur qui leur est dû, mènerait-il par ailleurs une vie irréprochable, ne sera pas admis dans le royaume du Christ. De même, ô roi, que ceux qui méprisent



et déshonnorent vos images ne peuvent pas être vos amis, mais sont punis avec sévérité, ainsi ceux qui insultent l'image de Jésus-Christ, loin de régner avec lui, seront jetés dans les feux éternels. »

Théophile n'eut pas le courage de renier son passé et de faire cesser la persécution ; mais l'année suivante, sur son lit de mort, il se fit apporter l'image de Jésus-Christ et la baisa avec larmes avant d'expirer.

Sa femme, sainte Théodora, fit aussitôt élire patriarche le moine S. Méthode, et, de concert avec lui, elle rétablit solennellement le culte des Saintes Images. On institua à cette occasion, pour tout l'Orient, la fête de l'Orthodoxie (842).

S. Joannice avait prédit à l'avance la mort de Théophile, le rétablissement des images et l'élection de S. Méthode comme patriarche.

### *La vierge sainte Irène*

On avait destiné comme épouse au nouvel empereur, Michel III, une jeune fille noble et pieuse appelée Irène.

Elle n'avait que seize ans quand, aussitôt après la mort de Théophile, on la fit venir de Cappadoce pour la présenter à son royal fiancé. Le voyage s'étant effectué par la Mysie, elle en profita pour voir Joannice à son passage au Mont Olympe.

A peine celui-ci l'eut-il aperçue et avant même qu'on eût le temps de la lui présenter, il s'écria :

« Sois la bienvenue, Irène, servante de Dieu. Hâte-toi, joyeuse, ma fille, vers la Ville régnante, car le monastère de Chrysobalante a besoin de toi pour diriger les vierges qu'il abrite. »

Irène fut dans la stupeur de se voir saluée par son nom de la part d'un homme qui ne pouvait la connaître ; mais elle n'attacha aucune importance à l'étrange destinée qu'il lui prêtait.

— Qu'ai-je à démêler, se disait-elle, avec Chrysobalante ?

Cependant, quand elle parvint à Constantinople, le projet de mariage était rompu. Elle suivit alors avec joie son inclination naturelle pour la vie monastique. Elle se présenta dans un couvent qui était précisément celui de Chrysobalante.

Elle étonna bientôt le monde par sa ferveur et par l'éclat de ses vertus. L'abbesse étant morte, elle fut élue malgré son jeune âge pour lui succéder. Elle était trop humble pour accepter une dignité dont elle se croyait incapable de remplir les obligations. Aussi fallut-il l'intervention de S. Méthode pour triompher de sa résistance. Mais, une fois supérieure, grâce à ses héroïques exemples, au don des miracles et à la connaissance des secrets des consciences, dont Dieu l'avait favorisée, elle put réformer son monastère et y faire régner une admirable ferveur.

### *Il pacifie l'Eglise de Constantinople*

La paix une fois rendue à l'Eglise, S. Méthode n'eut rien de plus à cœur que de ramener à la pureté de la foi les membres du clergé qui étaient tombés dans l'hérésie.

Usant de charité et de miséricorde, il maintenait dans leurs fonctions les évêques et les prêtres repentants qui abjuraient leurs erreurs et donnaient de sérieuses garanties pour l'avenir. Ce procédé ne plut pas à tout le monde. Beaucoup de prélats, avec les studites, le taxaient de faiblesse et réclamaient amèrement un peu de sévérité.

La querelle s'envenima à tel point que deux partis se formèrent, et les discussions devinrent si vives et passionnées qu'on se crut à la veille d'un schisme.

Emu du nouveau danger que courait l'Eglise, Joannice descendit à Constantinople et n'hésita pas à se mettre en relation avec les évêques de la capitale. La renommée de sa sainteté, son éloquence douce et conciliante et la piété céleste qui rayonnait sur son visage lui gagnèrent tous les cœurs. Il profita de son ascendant pour calmer les esprits et apaiser les passions. Il finit par faire comprendre, même aux plus violents, que la méthode toute de douceur et de charité du patriarche était la meilleure. Quand l'Eglise de Constantinople fut entièrement pacifiée, il regagna sa solitude.



### *Les dernières épreuves*

Les épreuves prédites cinquante ans auparavant par les deux solitaires du mont Tête-de-Corbeau l'attendaient à Trichalice.

Un moine du nom d'Epiphane qui vivait dans une cellule isolée, au-dessus du monastère de Balée, au lieu appelé Cochlia, avait conçu contre lui une haine infernale.

Il ne pouvait supporter qu'un simple moine, pas même prêtre, attirât ainsi les foules, qu'on lui amenât des malades à guérir, qu'on le consultât sur toutes sortes d'affaires et qu'on écoutât ses paroles comme des oracles.

Dans sa furieuse jalousie, il ne se contenta pas de l'insulter et de le calomnier, il gagna des complices pour attenter à sa vie. Ils décidèrent ensemble qu'on le ferait périr dans les flammes en liant solidement sa porte de façon à ce qu'il ne put sortir, et en incendiant le bois qui l'entourait.

Joannice, par hasard, se trouvait absent quand ils exécutèrent leur projet. Il survint pendant l'incendie et devina sans peine les intentions de ses ennemis. Il alla droit vers eux et leur parla avec tant de bonté et de douceur qu'ils en furent touchés et regrettèrent tous leur faute à l'exception d'Epiphane, qui essaya de lui enfoncer son bâton dans les entrailles.

Joannice esquiva le coup, et sans se troubler, recueillit ce qui était resté de provisions dans sa cellule à moitié détruite, pour leur offrir un régal de réconciliation. Après cela, il les embrassa affectueusement. Seul, Epiphane refusa d'y prendre part et se retira plein de dépit.

### *Sa mort*

Joannice était plus que nonagénaire. Il prit ce triste événement pour un avertissement du ciel.

Au lieu de reconstruire son ermitage, il alla se préparer à la mort au monastère d'Antidion où il avait débuté dans la vie religieuse un demi-siècle auparavant.

Quand, à l'automne de l'année suivante, il tomba malade,

le patriarche S. Méthode vint tout exprès de Constantinople pour le visiter.

Ils passèrent plusieurs jours ensemble dans de saints entretiens. Enfin, le 1er Novembre 846, Joannice annonça pour le 14 du même mois son départ pour le ciel, et il prédit à son hôte illustre qu'il viendrait l'y rejoindre huit mois après.

On l'ensevelit dans le monastère d'Antidion.

## III. SAINTE ANNE dite Fr. EUPHÉMIEN

Anne était née à Constantinople, dans le quartier des Blaquernes, sous le règne de Constantin Copronyme.

Quand, jeune encore, elle perdit ses parents, sa grand'mère s'empressa de la marier; mais son oncle paternel fut loin d'en être satisfait. C'était un ermite du Mt Olympe qui avait connu la prison et les tourments pour la foi et que la persécution retenait encore loin de sa solitude.

— Pourquoi, lui dit-il, avez-vous lié au sort d'un homme une fille qui n'aspirait qu'à se lier au service de Dieu dans les luttes de la vie ascétique ?

Après cette réprimande, il bénit Anne et disparut. Deux ans après l'empereur iconomaque Léon IV mourait (780) et l'ermite, rendu à la liberté, venait voir sa nièce avant de regagner sa montagne.

— Ma fille, lui dit-il, que ton âme soit forte et virile, car nombreuses sont les tribulations des justes. Sache qu'avant la naissance de l'enfant que tu portes dans ton sein, tu enseveliras ton mari.

Effectivement, au sixième mois, son mari mourut. Anne pleura, se lamenta, dessécha de chagrin. Quand elle eut sevré son nouveau-né, elle le confia à l'un de ses oncles, afin de pouvoir se livrer dès lors aux exercices de la vie ascétique.

A ce moment, l'ermite se présenta de nouveau et lui dit : sois forte dans le Seigneur. Montre-moi ton enfant.

— Je l'ai confié à ton frère, répondit-elle; j'ai gardé seulement l'aîné auprès de moi.



Quelques instants après, elle les lui présentait tous les deux et lui disait en pleurant : Père saint, priez pour eux.

— Ils n'ont pas besoin de prières, répondit le vieillard.

— Malheureuse pécheresse que je suis ! Quel nouveau malheur allez-vous encore m'annoncer ?

— Ne t'ai-je pas dit que les tribulations du juste sont nombreuses ? Crois-tu pouvoir mériter le nom de juste sans souffrir? Nous ne serons agréables à Dieu qu'en acceptant pour lui toutes les peines, toutes les privations.

— Non, non. Pas mes enfants ! Dieu voudrait-il me prendre mes enfants ?

— Tu l'as dit. D'ici peu de temps il les prendra tous deux.

Anne, par un suprême effort, refoule ses larmes et offre généreusement à Dieu le sacrifice qui lui est demandé. Ensuite elle se met à distribuer aux pauvres ce qu'elle possédait.

Quand ses enfants moururent, elles les pleura quelque temps et finit de distribuer ses biens. Puis elle passa la Propontide et se dirigea vers le mont Olympe, ayant sous ses vêtements ordinaires un habit d'homme. Elle rencontra bientôt un moine qui consentit à lui couper les cheveux suivant le rite monastique institué pour marquer le renoncement au monde. Elle jeta ses habits de femme et frappa à la porte du premier monastère qui s'offrit à ses yeux.

Introduite devant l'hégoumène, elle se jeta à ses pieds, suivant l'usage, pour recevoir sa bénédiction.

Celui-ci la fit relever, et la prenant pour un eunuque, il lui dit : Mon frère, quel motif t'amène ici vers nous et quel est ton nom ?

— Le motif de ma venue, c'est la multitude de mes péchés. Je viens ici dans l'espoir que, admis à vivre au milieu de vous, dans le recueillement et la prière, le reste de ma vie, je trouverai miséricorde devant Dieu au jour du jugement. Je m'appelle Euphémien.

L'hégoumène l'accepta parmi ses novices.

Le nouveau moine fit des progrès admirables dans la piété. Par sa docilité, son assiduité à la prière et surtout sa profonde humilité, il devint un modèle achevé pour les frères. Dieu le

favorisa du don des miracles. On vit alors accourir des multitudes de personnes au monastère des Leucades pour solliciter des guérisons corporelles ou des grâces spirituelles. Beaucoup de jeunes gens, frappés par le spectacle de ses vertus et touchés par ses conseils pleins de sagesse, renonçaient au monde et demandaient leur admission dans le monastère. L'affluence fut si grande qu'au bout de peu de temps il n'y eut plus une place disponible.

### *Fondation du monastère des Abramites*

Alors le supérieur adressa au patriarche S. Taraise un rapport détaillé sur les merveilles que Dieu accomplissait aux Leucades, par l'intermédiaire du Fr. Euphémien, et sur la nécessité où l'on était de refuser de nombreux postulants, faute de place.

Saint Taraise répondit par le don d'un grand terrain plein de ruines et de rocailles qu'il possédait près de Brousse. L'hégoumène transforma ce lieu sauvage et y construisit l'immense monastère des Abramites où, plus tard, tant de personnages, las des dignités et des grandeurs, dégoûtés des intrigues de cour et des tracas de la politique, viendront chercher le calme et le bonheur qui les fuyaient, en consacrant à Dieu, à l'abri de la corruption du monde, le reste de leurs jours dans un asile de ferveur et de paix.

Quand le nouveau monastère fut organisé, le Fr. Euphémien y fut envoyé pour y attirer de ferventes recrues.

Sa mission était peut-être de remplir d'âmes saintes et généreuses ces deux monastères. Quand elle fut accomplie, Dieu lui envoya de redoutables épreuves.

### *Les grandes épreuves*

Un moine relâché, poussé par un sentiment de basse jalousie, le prit en horreur. Il se plaisait à l'insulter, à tout propos, par de grossières plaisanteries sur sa prétendue qualité d'eunuque.



Anne, attentive seulement à faire le bien, laissait dire et supportait tout avec une patience inaltérable.

Mais, ayant appris qu'une femme de la capitale avait disparu après avoir distribué ses biens aux pauvres, le faux moine se mit à insinuer malicieusement que l'eunuque Euphémien pourrait bien être cette femme.

Puis, laissant la plaisanterie, il se mit à proclamer la chose comme un fait très probable, sinon certain.

Il se familiarisa si bien avec cette idée qu'il finit par y croire lui-même et résolut de s'en assurer. Il pensa qu'en la faisant rouler dans un précipice ou dans un ravin, il réussirait, à la faveur du désordre inévitable de ses habits, à pénétrer le mystère.

Il exécuta son dessein mais ne put rien voir; car il tomba lui-même subitement à terre à moitié paralysé. Il se releva comme il put, et n'osant rentrer au monastère après ce bel exploit, il se rendit péniblement dans son pays, où il fut arrêté et condamné à la pendaison pour tentative de meurtre.

Anne jugea prudent, pour laisser au temps le soin de calmer les esprits et éviter un scandale toujours possible, de quitter le monastère.

Elle obtint aisément de son supérieur la permission de se retirer pendant quelques années dans la solitude. Accompagnée par les frères Eustache et Néophyte, elle s'engagea dans la montagne et gagna les hauteurs. Ayant rencontré un lieu agréable où il y avait une source, une église et un petit jardin, elle y établit sa demeure.

Quand le souvenir des événements que nous venons de raconter fut à peu près effacé, elle rentra dans son monastère; mais ce ne fut pas pour longtemps.

Des moines de Constantinople l'invitèrent auprès d'eux. Elle fut heureuse de saisir cette occasion pour se soustraire à une situation restée malgré tout délicate. Elle gagna donc les rives du Bosphore et fut, pendant le reste de sa vie, un instrument de grâce pour le monastère qui eut l'avantage de la posséder.

Ce n'est qu'après sa mort que le secret de son sexe fut connu.

## IV. SAINT PIERRE D'ATROA, THAUMATURGE

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ». Cette sentence du poète trouvera plus d'une fois son application dans les pages qui vont suivre. Aussi nous empressons-nous de dire que la *Vie de S. Pierre d'Atroa,* restée jusqu'à ce jour inédite, est l'œuvre du moine Sabas, l'un de ses disciples, le même qui avait déjà écrit l'histoire de S. Joannice.

Dans l'ensemble il se fait l'écho de traditions que le temps n'avait pas encore pu altérer. Quant aux faits les plus extraordinaires qu'il raconte, il assure avoir été témoin des uns et tenir les autres, soit de témoins oculaires, soit des personnes mêmes qui y furent mêlées. Cet avis préalable rassurera le lecteur sur l'authenticité d'événements qui s'écartent parfois de toute vraisemblance.

S. Pierre d'Atroa naquit en 773, dans le bourg d'Eléa, aux environs d'Ephèse. Cosmas et Anne, ses parents, avaient vécu plusieurs années ensemble sans avoir d'enfants. Anne, en demandant avec instance la faveur de devenir mère, avait promis à Dieu de lui consacrer son premier-né.

Sa prière fut exaucée. Dieu lui donna trois enfants : Théophylacte, notre héros, Christophore, que nous retrouverons plus loin, et une fille dont le nom est resté inconnu.

La mère, pour s'acquitter de son vœu, présenta tout jeune Théophylacte à l'évêque, qui, frappé de sa bonne tenue et de son bon naturel, le mit malgré son âge au service des personnes consacrées à Dieu qui desservaient l'église de la Sainte-Vierge.

Elevé à l'ombre du sanctuaire et prévenu de la grâce divine, il fit de merveilleux progrès. A 12 ans, il étonnait le monde par sa sagesse et sa pieuse assiduité aux offices, et les années suivantes, par ses longues veilles, ses jeûnes et ses austérités.



### *Comment il devient moine*

A 18 ans, sentant l'appel de Dieu et ne sachant où diriger ses pas, il passa sept jours en prières, dans le temple de la Sainte-Vierge, pour lui demander où il devait aller pour sauver son âme.

Le septième jour la Mère de Dieu lui apparut en songe et lui dit :

— Sors et tu trouveras devant toi un moine appelé Jacques; sois son compagnon de voyage.

Dans son empressement à obéir, il partit immédiatement à la suite de ce moine sans rien dire à personne, plongeant dans une affreuse désolation ses pauvres parents, qui ne comprirent rien à sa disparition et n'eurent plus de ses nouvelles.

Arrivé aux montagnes de Dagoute en Phrygie, il eut un nouveau songe. Il vit la Sainte Vierge et l'entendit lui dire :

— Suis-moi.

Et il marcha à sa suite jusque dans une solitude appelée Crypta, où elle lui montra un ascète nommé Paul et lui dit :

— C'est auprès de cet ermite que tu dois faire ton salut.

Puis elle disait à l'ermite :

— Prends cet enfant par la main et sois son guide. Tu l'appelleras Pierre, car il sera un soutien de la piété, ferme comme le roc.

A son réveil, l'enfant étant sorti reconnut sans peine les lieux qu'il avait vus en rêve, se dirigea tout droit, sans la moindre hésitation vers l'ermitage de Crypta.

Le vieillard l'attendait sur le seuil :

— Sois le bienvenu, mon très doux enfant, lui dit-il, d'une voix affable. La Mère de Dieu m'a déjà instruit de ce qui te concerne. Elle m'a annoncé ton arrivée et m'a dit que ton nom sera Pierre.

— C'est elle aussi, répliqua Théophylacte, qui m'a conduit vers vous.

### *Saint Paul l'hésychaste*

C'est à un saint que Dieu envoyait cet aimable jeune homme pour le former à la sainteté.

Né dans le thème des Buccellaires, Paul avait été admis dès l'enfance dans un monastère de son pays natal appelé Mantinion. Il y avait brillé pendant longtemps dans la vie cénobitique par sa rare vertu, servant toujours, quoique prêtre, ses frères avec autant de dévouement que d'humilité.

Les solitaires des environs l'avaient ensuite demandé à son supérieur pour le service matériel de leur ermitage. Pendant plusieurs années, il se dévoua sans compter aux vieillards Eustrate, Théodore et Georges; mais ceux-ci, pleins d'admiration pour ses vertus et ne se jugeant pas dignes d'être servis par un saint, lui avaient rendu sa liberté.

C'est alors que, suivant ses attraits pour la vie contemplative, Paul s'était retiré dans l'ermitage de Crypta où Dieu lui envoya plusieurs disciples, parmi lesquels se trouva notre Saint.

Il lui donna l'habit avec le nom de Pierre, le fit passer par les rudes exercices de la vie ascétique, et quand, au bout de quelques années, il le jugea mûr pour le sacerdoce, il l'envoya à Constantinople auprès du patriarche saint Taraise pour y être ordonné prêtre. Taraise préféra charger de l'ordination Basile Pézos, évêque de Zygos en Phrygie.

Tandis que Pierre repassait la mer, la tempête brisa le vaisseau qui le portait.

Saint Paul, averti surnaturellement du danger extrême que courait son disciple, se mit en prière avec ses religieux et le sauva du naufrage.

Pierre se rendit ensuite à Zygos pour son ordination sacerdotale. Comme il sortait de l'église après la cérémonie, un possédé, qui le poursuivait en poussant de grands cris et en l'interpellant par son nom, fut subitement délivré du démon qui l'obsédait.



### *Un pèlerinage manqué*
### *Fondation du monastère Saint-Zacharie*

Peu de temps après, Paul entreprit un pèlerinage à Jérusalem en compagnie de son disciple.

Quand ils arrivèrent sur les bords de l'Halys (Kizil-Irmak), le fleuve, grossi par les orages, était sorti de son lit et avait envahi les prairies et les buissons environnants. Une foule nombreuse attendait, inquiète, sur les deux rives.

Nos deux saints, munis du signe de la croix, passèrent à pieds secs en marchant sur les eaux.

La foule, émerveillée et dans l'enthousiasme, s'empressait autour d'eux pour leur baiser les pieds et les suppliait de la tirer d'embarras. Paul et son compagnon se mirent en prière : le fleuve aussitôt resserra et retint ses eaux et toute la multitude passa sans encombre.

Paul voulut alors poursuivre sa route vers les Lieux Saints; mais Dieu en avait décidé autrement. Il entendit une voix céleste qui lui disait :

— Je ne veux plus, ô Paul, que tu vives à l'écart. Tu dois désormais, pasteur de mes brebis spirituelles, cultiver les cœurs incultes et multiplier par la parole et l'action mes véritables disciples. Retourne en arrière; et, contournant le pied du Mt Olympe, tu trouveras un oratoire consacré au saint prophète Zacharie. C'est là que tu dois paître mon troupeau et achever avec honneur la course de ta vie. Pierre sera ton successeur.

Les deux pèlerins rebroussèrent chemin. Il leur fut facile de contourner le mont Olympe dont la base est nettement déterminée par le cours du Nilufer, et ils découvrirent sans peine, en arrivant sur les limites de l'Atroa la chapelle de Saint Zacharie. Ils y bâtirent un monastère et Dieu leur envoya bientôt de nombreuses recrues (1).

(1) L'emplacement de ce monastère ne peut être plus nettement indiqué, car on ne peut *contourner* ou *tourner autour* du mont Olympe qu'en cet endroit. Nous savons par ailleurs que Saint-Zacharie était entre les Agaures et Antidion, dans l'Atroa, et qu'il dominait d'assez haut le monastère royal de Saint-Nicolas. Or,

Paul organisa de son mieux la vie commune et y fit régner la régularité et la ferveur.

Se faisant tout à tous, il s'appliquait à alléger le plus possible le fardeau des faibles en le reportant sur les épaules des plus forts.

Un jour, Pierre avait reçu l'ordre de célébrer la messe dans la chapelle de la Sainte Vierge qui faisait face au monastère. Quand il eut fini, il rentra dans le couvent encore revêtu des ornements sacerdotaux, car la tradition cénobitique faisait une loi aux subordonnés de ne pas s'habiller, ni se déshabiller, ni faire autre chose, sans prendre l'assentiment du supérieur en lui demandant sa bénédiction.

Il trouva saint Paul, avec une partie de la communauté assis autour d'un brasier, car on était en hiver. Il se jeta donc à ses pieds pour recevoir sa bénédiction et se déshabiller.

Il y avait là en ce moment un frère très négligent qui avait irrité son supérieur par une grave désobéissance. Ce religieux relâché, incapable de supporter une observation, refusait obstinément d'accepter la pénitence qui lui était imposée.

Paul, négligeant le coupable, fit retomber toute la faute sur Pierre qui était innocent; puis voyant que le délinquant n'en était pas ému, mais restait inflexible, il eut recours à un remède plus énergique. Il s'en prit sévèrement à Pierre comme s'il eut été la cause de tout le mal. Il lui reprocha, entre autres, de tirer vanité de l'ornement sacerdotal dont il était revêtu et lui ordonna de le quitter et de le jeter au feu.

Pierre s'exécuta sans souffler mot.

A cette vue, le vrai coupable n'y tint plus. Il tomba en larmes aux pieds de son supérieur en lui demandant pardon.

— Ce prêtre, s'écria-t-il, n'a rien fait de mal; le seul coupable c'est moi; c'est ma négligence et ma paresse. C'est à moi seul de subir le châtiment.

Le Frère étant venu à résipiscence, la communauté supplia le Père de ne pas laisser consumer entièrement par le feu les ornements de Pierre.

Sur un signe de l'hégoumène on les retira immédiatement des flammes; quoiqu'ils y fussent restés longtemps, ils se trouvèrent absolument intacts.

des ruines de Saint-Zacharie on aperçoit en bas, sur une petite colline, dans une boucle du Nilufer, celles de Saint-Nicolas.

On peut s'y rendre commodément de Brousse en passant par Tchékirghé et Dobroudja. Après avoir franchi ce village et gagné la hauteur, on remarque, sur la droite, une dépression formant un petit plateau. Après l'avoir traversé, on aperçoit, de chaque côté du sentier et sur le rocher qui domine le torrent, des débris de tuiles et de briques qui en sont l'indice certaine.



### *Mort de Saint Paul*

Peu de temps après, un Frère que Dieu favorisait de ses dons vint annoncer à Paul que sa fin était proche. Paul accueillit la nouvelle avec joie. Il se fit creuser un réduit étroit ayant tout juste la mesure de son corps et y passa les six derniers mois de sa vie pour se préparer à la mort.

Comme Pierre était absent au moment de l'échéance fatale, il demanda à Dieu quelques jours de sursis pour attendre son retour.

Quand Pierre revint :

— Mon fils, lui dit-il, ma fin était arrivée; mais Dieu a bien voulu m'accorder ces trois jours pour t'attendre.

Il convoqua ensuite tous les religieux autour de son lit.

Après leur avoir donné ses derniers avis, il ajouta :

— La règle monastique vous autorise à élire vous-même votre futur supérieur; mais le Saint-Esprit l'a désigné lui-même et me l'a fait connaître depuis longtemps. Recevez-le docilement de la main de Dieu et soyez-lui soumis comme à moi-même.

Ayant ensuite appelé Pierre, il le plaça devant eux et leur dit :

— Voilà votre Père.

A ces mots, Pierre fondit en larmes :

— Père saint, s'écria-t-il en sanglotant, ayez pitié de moi et ne me chargez pas au delà de mes forces. Ne donnez pas des ailes à ma légèreté et à mon orgueil en me faisant manier le commandement. Désignez un Frère plus doux et plus humble; j'ai besoin, moi, d'être dompté sous le joug de l'obéissance.

Le Père lui ferma la bouche en lui faisant entendre qu'en refusant c'était à Dieu lui-même qu'il résistait. Puis il les bénit et rendit son âme à Dieu. On l'ensevelit avec honneur dans la chapelle de Saint-Zacharie (805).

Pierre avait 32 ans quand il prit la direction du monastère. Sa vie était d'une effrayante austérité. Il s'abstenait de vin, de viande, de pain, d'huile et de tout aliment qui se prend avec plaisir, n'usant que de légumes crus ou cuits à l'eau. Sous sa tunique de poil, il portait un lourd habit de fer.

Encouragés par de tels exemples, ses religieux rivalisaient de ferveur et d'austérités. Pendant dix ans, ils vécurent en paix, heureux de se sentir unis ensemble dans la charité sous la houlette d'un si saint hégoumène. Mais en 815, la persécution de Léon l'Arménien vint les séparer et les disperser.

### *Pendant la persécution de Léon l'Arménien*

Quand Pierre vit que les prisons se remplissaient d'évêques, d'hégoumènes et de moines, il réunit tous ses sujets et leur exposa le triste état dans lequel gémissait l'Eglise d'Orient sous la tyrannie des princes briseurs d'images et les périls auxquels ils étaient eux-mêmes exposés s'ils ne savaient pas, tout en s'armant de force, se défier d'eux-mêmes et éviter avec prudence les occasions périlleuses.

Il leur demanda en conséquence de se disperser pour échapper à la persécution et aux grands dangers de chute qu'elle amène. Les moines iront donc se réfugier, par petits groupes de trois ou de quatre, dans les divers ermitages de la montagne, et même auprès des anachorètes, et ils s'organiseront de façon à pouvoir maintenir leur vie de communauté.

La dispersion achevée, Pierre partit en pèlerinage. Il visita l'église Saint-Jean d'Ephèse, le sanctuaire de Saint Michel de Chônes et les lieux les plus vénérés de l'île de Chypre où il prolongea son séjour et ses dévotions pendant dix mois.

Il revint ensuite voir ses religieux et les attendit dans l'ermitage appelé Mésolympe. Dès le lendemain, les échos de la montagne avaient répété partout la nouvelle de son arrivée et tous



ses moines se trouvaient à ses côtés. Dans une touchante exhortation, il les encouragea à persévérer malgré tout dans la régularité et la ferveur et à vivre dans le plus entier détachement des choses de ce monde. On se donna rendez-vous au monastère de Saint-Zacharie pour y passer quelques jours ensemble.

Mais l'éveil avait été donné. Pendant qu'ils y célébraient solennellement les saints mystères, un représentant de l'autorité, flanqué d'une troupe fanatique, vint cerner toutes les issues du couvent. Persuadé que sa proie ne pouvait lui échapper, il attendit avec patience la fin de la messe. Celle-ci terminée, il s'avança avec sa troupe pour saisir Pierre. Mais celui-ci, muni du signe de la croix, passa au milieu d'eux sans être vu de personne. C'est en vain qu'ils le cherchèrent dans tous les coins et recoins de la maison. Ils durent rentrer à Brousse, stupéfaits et confus de leur échec.

Pierre s'était rendu dans sa cellule d'hésychaste située à environ un mille du monastère, où on lui présenta un sourd-muet à guérir. Il lui posa la main sur la tête en priant, et, lui faisant un signe de croix sur la bouche, il lui dit :

— Mon enfant, de quoi souffres-tu ?

A l'instant sa langue se délia et il répondit :

— Père saint, la gorge me fait terriblement mal.

Pierre lui enleva aussi cette douleur et le rendit plein de santé à ses parents.

Il partit ensuite, avec son compagnon ordinaire, le Fr. Jean, dans la direction du Sud.

Arrivé aux montagnes de Phrygie, il fit une halte pour se reposer dans une grotte, près de Hippos. Quand il se mit en route il eut, comme compagnon de première étape, un prêtre indigène. On était au mois d'août et la chaleur, au milieu du jour, était accablante. Le prêtre se plaignait d'une soif intolérable. Pierre pria un peu à l'écart et lui dit :

— Voici de l'eau, apaise ta soif.

Le prêtre, qui était du village voisin, savait fort bien qu'il n'y avait pas d'eau en ce lieu, aussi fit-il la sourde oreille. Pierre, de nouveau, l'invita à boire et but lui-même le premier. Le prêtre stupéfait but abondamment. Cette source mira-

culeuse, qui continua à couler fut appelée dans la suite « la fontaine de l'Abbé ».

Instruits de ce qui s'était passé, les habitants du village accoururent pour supplier le Saint de les délivrer d'une invasion de sauterelles qui dévastaient leurs champs. D'un signe de croix, Pierre, ému de leurs malheurs, fit disparaître le fléau.

### *Une bonne recrue*

Poursuivant son voyage il alla jusqu'à Eléa, son pays natal, et dit au premier homme qu'il rencontra :

— Rends-moi le service d'appeler ici Christophore en lui disant qu'un moine veut le voir.

Quelques instants après, son frère Christophore était là.

— N'as-tu pas une mère et un frère ? lui demanda-t-il.

— J'ai une mère, dit Christophore ; elle est à la maison et se porte bien. J'avais aussi un frère ; mais, hélas ! il n'est plus avec nous. Jeune encore il nous a quittés en secret et nous n'avons plus entendu parler de lui. S'il vivait encore, comme je serais heureux de le voir et de l'embrasser !

— Si je te le montrais, que ferais-tu ?

— Je te regarderais comme mon plus grand bienfaiteur et je m'attacherais à lui le reste de ma vie.

— C'est moi qui suis ton frère ! Veux-tu me suivre ?

Hors de lui et fou de joie, Christophore se jeta au cou de son frère et, sans même songer à rentrer à la maison, il le suivit.

Pierre l'emmena à la grotte d'Hippos, lui coupa les cheveux, le revêtit de l'habit monastique en lui imposant le nom de Paul.

A Eléa, quand la nuit survint, Anne se trouva plongée dans une affreuse désolation. Elle avait beau pleurer et appeler son fils à grands cris, l'écho seul répondait à sa voix. Son premier enfant avait disparu et son mari n'était plus. A la pensée qu'elle allait se trouver seule, privée de son dernier soutien, elle tomba malade de chagrin. Mais sa foi et sa piété étaient vives ; elle eut recours à la prière et Dieu se laissa toucher. Il lui révéla tout ce qui s'était passé et lui indiqua le lieu où étaient ses deux enfants.



Elle leur envoya aussitôt un pressant message : « Si je le pouvais, ô mes enfants chéris, leur disait-elle, je volerais moi-même vers vous avec l'agilité de l'oiseau ; mais le chagrin m'a rendue malade et je sens que ma fin approche. Ayez pitié de celle qui vous a enfantés dans la douleur, vous a nourris de son lait et a pris tant de peine pour vous faire grandir. Ne me refusez pas la consolation de vous revoir avant de mourir ».

Les deux frères, émus, rentrèrent à la maison paternelle et procurèrent à leur mère quelques journées de douce joie. Elle profita si bien de ses entretiens avec Pierre, qu'elle lui demanda la faveur de recevoir, elle aussi, l'habit monastique. Elle mourut peu de temps après. Ses enfants, après l'avoir ensevelie avec honneur, rentrèrent dans leur chère solitude d'Hippos.

Quelques jeunes postulants se joignirent à eux. Pierre, ayant remarqué que la pénurie d'eau, qu'il fallait aller puiser péniblement fort loin, les décourageait, fit jaillir au pied même de la grotte une source qui posséda la vertu de guérir les malades.

### *Dans la grotte de Dèle, près de Brousse*

Pierre resta dans l'ermitage d'Hippos tout le temps nécessaire pour donner à son frère une bonne formation ascétique puis il reprit le chemin de Saint-Zacharie.

En route, près du mont Dagoute, il rencontra deux évêques hérétiques.

— Je ne veux pas être vu d'eux, dit-il.

Et il s'écarta à deux ou trois pas du chemin.

Les évêques dirent aux Frères :

— Nous avons vu devant nous cinq moines et nous n'en voyons plus que quatre. Où est celui qui se tenait au milieu ?

— Nous sommes tous ici répondirent-ils.

Les évêques le cherchèrent et, quoi que le lieu fut uni, sans arbres ni broussailles, ils ne l'aperçurent pas.

Il ne s'arrêta presque pas à Saint-Zacharie : la foule pressée des malades ne lui laissait aucun repos. Poursuivant son chemin jusqu'à la base du mont Olympe, tout près de Brousse, il gravit la pente pleine d'antres sauvages et presque inaccessible de Dèle et s'établit dans l'une de ses grottes pour y vivre en hésychaste.

Un jour que, dans cette grotte, il s'entretenait seul avec Dieu, il se mit tout à coup à gémir et à pleurer et dit au Fr. Jean qui était accouru :

— Une grande colonne s'est écroulée, un pasteur d'âmes (qu'il nomma) jadis si sage et si prudent s'est laissé vaincre par le démon de la luxure.

Jean courut aux écoutes pour s'assurer du fait qui, malheureusement n'était que trop vrai.

Il lui arrivait souvent de pénétrer dans le secret des consciences surtout quand il s'agissait de ses disciples. Son biographe l'éprouva maintes fois lui-même.

— Une fois entre autres, raconte-t-il, je m'étais rendu coupable d'une faute que personne ne pouvait soupçonner. Le Père me prit à part et me dit avec douceur : « Pourquoi, mon enfant, ne me découvres-tu pas l'état de ton âme et en particulier cette transgression que tu viens de faire d'un précepte divin » ? puis il se mit à me dire une foule de choses que Dieu seul et moi pouvions connaître...

Les Frères qui luttaient vigoureusement contre les tentations et repoussaient avec énergie les distractions avaient à ses yeux un visage épanoui et lumineux; ceux au contraire qui s'abandonnaient mollement aux écarts de leur imagination lui offraient un visage sombre et sauvage et des yeux hagards qui fuyaient ceux de leur supérieur.

Il voyait surnaturellement leur état intérieur; il appelait ceux qui étaient violemment tentés, leur exposait, par le détail, leurs pensées et tout leur état d'âme et les renvoyait le plus souvent transformés et affermis dans leur vocation.

La grotte de Dèle était trop rapprochée de la ville pour que Pierre pût y vivre longtemps tranquille. C'est d'abord le comte Maurianos, de Phrygie, qui lui apporte son fils muet et ayant les membres desséchés. Il le guérit. Ensuite la foule des malades devint si tumultueuse qu'il se décida à quitter cette place.

### *Calonoros ou la « Belle-Montagne » — Une résurrection*

Il descendit à Apollonia en Lydie; et de là, poursuivant jusqu'aux limites de l'Hellespont, il s'installa, pour y vivre en



hésychaste, sur une colline qui s'appela désormais Calonoros ou « la Belle-Montagne » à cause des prodiges sans nombre qu'il y accomplit.

La région, peuplée de nestoriens et d'iconoclastes, était un repère de démons. Pierre délivra une foule de possédés, guérit des malades et, du même coup, convertit bon nombre d'hérétiques.

Il eut bientôt en ce lieu de nombreux disciples et il les autorisa à se construire des cellules autour de la chapelle de l'ermitage.

Quinze Frères, armés de haches, courent donc à la forêt voisine pour y abattre des arbres. Mais voilà qu'au beau milieu du travail, un grand arbre à moitié coupé tombe à l'improviste et écrase le Fr. Syméon. On le dégage à grand peine mais on ne relève qu'un cadavre.

Prévenu sans retard, Pierre accourt. En contemplant inanimé cet homme qu'il avait vu plein de vie un instant auparavant, il ne put retenir ses larmes. Mais plein de confiance en Jésus, le Maître de la vie et de la mort, il pose la main sur la tête du défunt, et après avoir répété trois fois une invocation à l'adorable Trinité, il fait un signe de croix sur le cadavre en disant d'une voix forte :

— Au nom de Jésus-Christ qui donne la vie à toute créature, Syméon, lève-toi.

Le mort se leva soudain et se mit à marcher devant les Frères muets d'admiration.

Syméon vécut encore une vingtaine d'années.

### *Un voyage accidenté à travers la Lydie*

Pierre, ensuite, alla visiter l'évêque Athanase, que Léon l'Arménien avait exilé dans la forteresse de Platia Pétra, en Lydie.

En franchissant une montagne, il aperçut une chapelle et s'y arrêta. C'était un ermitage de femmes. La supérieure le reçut avec empressement, lui offrit ses services et prévint les habitants du village voisin.

On lui apporta un homme paralysé des mains et des pieds et ne parlant qu'avec difficulté.

— Adores-tu avec foi l'image de Jésus ? dit le Père.

— Je ferai tout ce que vous voudrez répond le malade, mais cela jamais.

Irrité de cette réponse, Pierre commanda qu'on l'emportât immédiatement. Le peuple s'étonne et murmure. Ses amis cependant lui disent :

— Fais ce que dit le Père, sinon nous te laissons ici et nous rentrons chez nous.

Le malade embarrasé, puis ensuite touché de la grâce, s'écrie :

— Père, ayez pitié de moi et oubliez mon infidélité, je suis prêt à adorer l'image de Jésus et de sa sainte Mère.

Le Père fit signe aux porteurs de le ramener et il le guérit. La sincérité de sa conversion est hors de doute, car il se fit moine et c'est lui-même qui a raconté le fait à notre biographe.

Dès que le miraculé fut rentré au village, un autre paralytique qui gardait le lit depuis trois ans supplia ses enfants de le porter au thaumaturge. Pierre commença par le confesser et demanda ensuite à Dieu sa guérison ; mais sa prière fut sans effet. Il se remet en prière et après un instant il dit à son pénitent :

— Quel crime as-tu caché en confession ? car je vois un affreux serpent qui t'étreint de ses replis et empêche l'effet de ma prière.

Le malade était iconoclaste et avait omis d'accuser son péché d'hérésie. Sur l'ordre du Saint, il fit une profession de foi catholique, baisa l'image du Rédempteur et se leva guéri. Il revint à pied à la maison, et toute sa famille se convertit avec lui.

Pierre et son frère Paul continuèrent leur voyage, consolèrent pendant quelque temps Athanase dans son exil de Platia-Pétra et rentrèrent à Calonoros par un autre chemin.

La persécution avait redoublé et Lamaris, exarque de la contrée, secondé par des sicaires cruels, opprimait les catholiques sans pitié.

L'un de ces hommes accosta nos deux voyageurs, et, s'étant mis à causer familièrement avec eux, leur demanda s'ils étaient par hasard de ceux qui adorent encore les images.



Pierre, sans défiance, lui prouva longuement la légitimité de ce culte et flétrit impitoyablement ceux qui en étaient les ennemis.

Le sectaire furieux le renversa de cheval et, lui enlevant son bâton, se mit à le battre avec une brutalité inouïe. A la fin le bâton se brisa dans ses mains. Ne sachant plus comment satisfaire sa rage, il le saisit par sa cuculle, le traîna par terre et le foula ignoblement aux pieds. Paul ramassa des pierres pour repousser l'agresseur, mais son frère l'en empêcha au nom de l'Evangile qui conseille au chrétien de ne pas résister au méchant qui le frappe.

Lamaris, à qui ils furent livrés, les enferma dans une église iconoclaste et mit des soldats pour en garder les portes. Quand vint l'heure à laquelle ils avaient coutume de célébrer l'office, se souvenant que les canons interdisent la prière officielle dans un temple hérétique, ils s'avancèrent résolument vers la porte en faisant le signe de la croix. La porte s'ouvrit soudain devant eux ; ils sortirent, récitèrent l'office à quelques pas sous la voûte du ciel et rentrèrent.

Les gardes, voyant la porte ouverte se mirent à crier, croyant que leurs prisonniers avaient pris la fuite ; mais Pierre de l'intérieur, criant à son tour, leur dit :

— Mes enfants, ne craignez rien ; nous sommes ici tous les deux.

Le lendemain, Lamaris enferma Pierre dans la forteresse et garda Paul auprès de lui. Il lui prodigua flatteries et compliments et lui manifesta son intention de le faire évêque de l'une des grandes métropoles.

Paul repoussa ses offres avec horreur :

— Sache, lui dit-il, que ni l'amour de la gloire et des préséances, ni l'ambition du commandement, ni aucun avantage terrestre ne me séparera jamais de la véritable piété. Tous ceux qui s'attachent à vos dogmes impies sont destinés à devenir la proie du feu éternel.

Enflammé de colère, Lamaris ordonna qu'on lui arrachât ses vêtements et qu'on le flagellât.

Les serviteurs se préparaient à exécuter cette sentence cruelle

lorsque Pierre, qui avait suivi cette scène de la prison leur cria :

— Vous pouvez m'infliger, à moi, tous les tourments que vous voudrez, mais gardez-vous de toucher à ce jeune homme si vous ne voulez pas sûr l'heure éprouver les effets de la vengeance divine. Je vous pardonne tout le mal que vous m'avez fait et que vous me ferez encore; mais le mal que vous ferez à Paul ne vous sera pas pardonné.

A ce moment l'homme qui l'avait maltraité sur le chemin lui dit en ricanant :

— Tu penses donc que j'aie besoin de ton pardon ?

A peine avait-il prononcé ces mots que le sang commença à lui couler abondamment des narines. Tous les remèdes employés pour l'arrêter furent inutiles; le malheureux expira le soir même.

Les hérétiques, pleins de frayeur, rendirent la liberté à leurs deux prisonniers.

Ceux-ci rentrèrent à Calonoros tout joyeux d'avoir été maltraités pour défendre l'image de leur Dieu. Chemin faisant, ils guérirent un lépreux qui leur demandait l'aumône.

Les débris du bâton et de la cuculle de Pierre, recueillis et conservés dans une église y opérèrent de nombreuses guérisons.

### *Séjour à Calonoros*

Patermouthios, hégoumène du monastère de Charée, en Lydie, attendait Pierre à Calonoros.

— Ayez pitié, Père saint, lui dit-il, d'un misérable qui est devenu le jouet du démon et est tombé dans la fosse de perdition.

Livré aux persécuteurs, ce malheureux avait abjuré, par écrit, sa foi catholique.

Pierre examina attentivement sa conduite passée, et voyant la sincérité de son repentir, il le réconcilia avec l'Eglise et lui assigna une cellule d'anachorète, loin des dangers du monde, pour y expier sa faute dans la prière et la pénitence.

Comme il suppliait Dieu d'agréer le repentir de ce moine, et de lui rendre toutes les faveurs divines dont il jouissait avant



sa chute, il aperçut une nuée de démons qui le menaçaient en se plaignant de l'obstination qu'il mettait à les chasser de la contrée, et en particulier, de vouloir lui enlever ce vieillard qu'ils avaient eu tant de peine à vaincre. Pierre redoubla ses prières et offrit à Dieu les souffrances et les humiliations de son dernier voyage pour le salut de cette âme. Il dissipa la légion diabolique d'un signe de croix et reçut du ciel l'assurance que le vieillard était rétabli dans ses anciennes faveurs.

Ce fait fut rapporté au biographe par le moine Mathias qui devint plus tard évêque.

Le même Mathias lui rapporta encore plusieurs autres faits parmi lesquels les trois suivants auxquels il se trouva mêlé.

Un jour le Père s'était arrêté dans un bosquet attenant au monastère de Semnion, en Lydie. L'hégoumène l'ayant vu l'invita à sa table. C'était le Fr. Mathias qui servait. Il avait à la main un vase avec un peu d'huile pour les besoins du service. L'huile s'épuisa et le pauvre Frère se demandait, inquiet, comment il s'en procurerait d'autre. Mais Pierre avait remarqué son embarras. Quand, un instant après, Mathias jetait tristement les yeux sur son vase vide, il le trouva plein à déborder.

Comme Pierre passait ensuite devant un monastère de femmes, les moniales sortirent pour recevoir sa bénédiction. L'une d'elles était atteinte d'un mal étrange. Sa main malade s'élançait en avant par des mouvements convulsifs et désordonnés et tout le corps était entraîné à sa suite. Quand Pierre passa, cette main fut projetée dans sa direction et la Sœur se précipita malgré elle sur lui. Pierre comprit qu'il avait affaire au démon et lui dit :

— Au nom de Jésus-Christ, esprit impur, tu n'auras plus désormais aucun pouvoir sur cette fille.

A l'instant même la main de la Sœur se trouva guérie.

La nuit précédente le Fr. Mathias, s'étant couché sans lumière, avait, en étendant les mains sur son lit, rencontré une vipère qui l'avait mordu. Ses mains avaient enflé et il ne pouvait plus s'en servir. Il apprit que le Père n'était pas loin et qu'il avait guéri la Sœur. Vite il courut lui exposer son cas. Pierre souffle sur ses mains en faisant un signe de croix, et elles sont instantanément guéries.

### *Les tribulations d'un thaumaturge*

Après huit ans d'atroces persécutions, Léon l'Arménien périt assassiné. Son successeur, Michel le Bègue, apporta un peu de tranquillité à l'Eglise sans lui donner la paix. Les grands sièges étaient encore occupés par des évêques hérétiques et les moines ne jouissaient que d'une demie liberté.

Le nouveau règne commençait (820) lorsque un sénateur honoré du titre de consul présentait, à des évêques hérétiques et à plusieurs hégoumènes en renom, sa femme possédée du démon et sujette à de fréquentes crises de fureur. Tous leurs exorcismes restèrent sans effet. A la fin le consul vint la présenter à Pierre à Calonoros. Pierre la délivra du démon par un simple signe de croix.

Ceux qui avaient échoué ne lui pardonnèrent pas sa facile réussite. Quant au consul, plein de reconnaissance, il construisit, à un mille de sa demeure, une cellule d'hésychaste pour y recevoir son bienfaiteur chaque fois qu'il passerait en Lydie.

Pierre y vint souvent et le consul n'eut qu'à s'en féliciter car en ce temps il jouait véritablement de malheur.

Une épidémie avait fait périr, en un mois, une trentaine de personnes dans le personnel de sa maison. Quand le Père passa, il lui fit part de ses douloureuses épreuves. Pierre entra dans sa demeure et fit un signe de croix aux quatre points de l'horizon. L'épidémie cessa et un malade qui restait se trouva guéri.

Peu de temps après, il guérit l'un de ses enfants atteint de la lèpre.

Enfin le consul lui présenta un jeune homme de sa parenté qui était d'une taille et d'une force extraordinaires et souffrait d'une maladie mystérieuse d'une nature inconnue. C'était simplement un possédé.

Quand le Père lui imposa les mains pour le guérir, il répondit :

— Penses-tu pouvoir l'emporter sur notre nombre ? Que peut faire un homme contre une légion ?

Pierre se mit en prière, mais les démons ne s'en allaient que lentement les uns après les autres.



Soudain le jeune homme, avant d'être entièrement délivré, part pour Constantinople et va s'enrôler sous les étendards de l'usurpateur Thomas qui assiégeait Byzance pour détrôner, à son profit, l'empereur Michel.

Pierre, loin de s'avouer vaincu, priait avec ardeur, dans son ermitage de Calonoros, les deux saints médecins Cosme et Damien de venir au secours du fugitif.

Celui-ci, au camp des insurgés, devant Constantinople, eut un songe : Il vit pendant son sommeil deux personnages resplendissants, habillés en médecins, qui lui dirent :

— Va trouver le serviteur du Christ, Pierre, qui a reçu du ciel le pouvoir de te guérir.

— Mais comment irais-je, empêché que j'en suis par les ennemis, car il faut que j'entre dans Byzance et que j'en sorte ensuite pour m'embarquer ?

— Lève-toi de grand matin, reprirent les saints, monte sur le cheval qui se trouvera devant toi et marche droit vers la ville. Tu trouveras les portes ouvertes et libres à l'entrée comme à la sortie.

Le jeune homme suivit à la lettre les indications qu'il avait reçues. Il passa la Propontide, vint trouver Pierre, lui raconta son songe et fut guéri à l'instant par un signe de croix.

### *Pierre calomnié et Saint Théodore Studite*

Ces événements eurent un grand retentissement et Pierre n'échappa pas aux traits de l'envie.

Les évêques et les hégoumènes, qui avaient échoué dans la guérison de la femme du consul, l'accusèrent de magie et proclamèrent publiquement qu'il chassait les démons par la puissance de Béelzébub, chef des démons.

Pierre en fut très affligé. Il y voyait surtout une injure faite à Dieu dont on attribuait les merveilles de miséricorde à l'ennemi de tout bien.

Il alla trouver ses accusateurs pour se justifier, mais tous le méprisèrent et le repoussèrent d'une façon hautaine.

Il se rendit alors auprès de saint Théodore Studite, l'oracle

de l'orthodoxie, qui demeurait, avec ses religieux exilés, à Crescentios, sur le golfe de Nicomédie, et lui exposa les calomnies dont il était l'objet.

Théodore procéda avec prudence. Il exigea d'abord de lui l'histoire fidèle et exacte de sa vie depuis son enfance.

Pierre dut, malgré ses répugnances, lui raconter comment il avait passé ses premiers ans et comment, à 18 ans, il avait subitement quitté sa patrie pour se faire moine. Il dut avouer que, depuis qu'il était religieux, il ne buvait pas de vin et se privait parfois d'eau ; qu'il ne mangeait ni pain, ni viande, ni œufs, ni poissons, ni laitage, se contentant uniquement de légumes et jeûnant souvent à la manière des ascètes depuis l'Epiphanie jusqu'à Pâques, et qu'il portait sous sa tunique un vêtement de fer. Il dut enfin faire une profession de foi très détaillée et affirmer son attachement à la Trinité et au culte des Images.

Après l'avoir entendu, Théodore lui mit des sandales aux pieds et un manteau de poil sur les épaules, commanda à ses serviteurs de préparer une table copieuse et l'obligea à prendre son repas avec lui.

Pierre prit ensuite congé de ce grand confesseur de la foi et rentra satisfait à Calonoros.

Pendant ce temps Théodore envoyait une lettre encyclique à tous les moines de la Montagne pour le justifier.

Il y déclare qu'il a examiné attentivement sa conduite et sa foi et les a trouvées irréprochables et que ce religieux l'emporte de beaucoup sur la plupart des ascètes de son temps. Faut-il d'ailleurs s'étonner de la multiplicité de ses miracles et lui en faire un grief, quand Jésus-Christ dit lui-même : « Ceux qui croient en moi feront les mêmes prodiges que moi et de plus grands encore » ? En conséquence, que personne, égaré par l'erreur ou l'envie, n'hésite à le recevoir à sa communion.

Cette lettre, dont on peut lire le texte intégral dans les Œuvres de saint Théodore, ferma la bouche aux détracteurs et rendit à Pierre l'estime et l'affection de tous ceux qui l'avaient soupçonné de bonne foi.



*Une poignée de nouveaux miracles*

Dieu semble s'être plu à venger aussi son serviteur en lui faisant opérer des miracles plus nombreux et plus éclatants encore.

Il venait seulement de rentrer à Calonoros lorsqu'une dame vint le supplier de sauver son mari le notaire Zacharie qui, ayant pris part à la guerre de l'usurpateur Thomas, avait été fait prisonnier et enfermé dans la forteresse d'un îlot appelé Phygella.

Femme, répondit Pierre, va chez toi vaquer à tes affaires, et ne te soucie plus de ton mari.

Puis il acheva son office et se mit à prier avec ferveur pour le prisonnier.

Dans le même instant, les portes de la prison où gémissait Zacharie s'ouvrirent ; ses chaînes lui tombèrent des mains et des pieds ; un homme le conduisit à travers les gardes jusqu'au rivage, le fit entrer dans une barque, le mena jusqu'à terre et lui dit :

Rentre en paix dans ta maison et n'oublie pas d'aller remercier le Serviteur du Christ. Zacharie lui demanda son nom.

— Va vite, répondit-il, sans chercher à en savoir davantage, et il disparut.

Cependant les soldats alertés avaient gagné la côte et couraient dans tous les sens à la recherche du fugitif. Zacharie passe au milieu d'eux sans être aperçu et regagne son domicile.

Dans le même temps un officier nommé Benjamin était emmené captif par les Sarrasins vers une forteresse lointaine. Il pense à Pierre et se recommande à son intercession pour éviter l'esclavage.

Les barbares, par hasard, lui avaient laissé son cheval. Tandis qu'il chevauchait avec eux, soudain il se sent mal et, pris d'un étourdissement, il est obligé de rester en arrière du cortège. Il entend alors une voix qui lui crie :

— Benjamin, sauve-toi.

Il regarde autour de lui et ne voyant personne, il se croit victime d'une hallucination. Mais la voix reprend :

— Benjamin, rentre sans crainte à ta maison.

Cette fois, il comprend ; il tourne bride, presse son cheval et court remercier le Père de sa délivrance.

Un couvent de femmes que Pierre avait fondé en Lydie était cerné par une troupe ennemie qui s'apprêtait à traîner ces pauvres filles en captivité. Réunies dans la chapelle, elles chantaient l'office, en proie aux craintes les plus angoissantes. Tout à coup, dans le sanctuaire, elles aperçoivent le Père qui préside leur cérémonie. L'office terminé, elles constatent avec surprise que les envahisseurs ont disparu. Un homme tout resplendissant de lumière s'était montré à eux en les menaçant de son épée, et, saisis de frayeur, ils avaient pris la fuite.

### *Réorganisation des monastères*

Pierre ne s'arrêta presque pas à Calonoros. Il avait hâte de profiter de la paix relative dont jouissait l'Eglise, pour réorganiser ses monastères déserts.

Il prit donc la direction du mont Olympe, alla tout droit à sa cellule d'hésychaste voisine de Saint-Zacharie et s'installa provisoirement avec les quelques Frères qui y vivaient en communauté.

Comme le Frère chargé du service lui demandait, suivant l'usage, sa bénédiction pour aller chercher de l'eau à la fontaine, il l'envoya puiser à une source beaucoup plus éloignée.

— Pourquoi lui impose-t-il ce surcroît de peine ? murmuraient les religieux tout bas.

Le lendemain, il l'envoya encore à la même source, parce que, expliqua-t-il, le démon, pour nuire à leur santé, avait fait tomber dans la fontaine la plus proche un énorme serpent qui s'y était noyé et en avait contaminé l'eau. On alla voir et l'on put constater la réalité du fait.

Les jours suivants il ramena à Saint-Zacharie les Frères dispersés, y rétablit la vie régulière et nomma économe son frère Paul, dont tout le monde admira bientôt le dévouement et la vertu.



Il reçut alors la visite de sa sœur, accompagnée de son mari et de ses six enfants. Pierre n'eut pas de peine à les gagner à la vie religieuse. Il fit entrer les deux filles dans un couvent qu'il avait fondé aux environs et garda avec lui trois garçons. Seul, l'aîné, plus ou moins gâté par des amis mondains, préféra rester dans le monde.

Pierre au bout d'un certain temps l'invita à venir le voir au monastère. Comme il s'y rendait non sans appréhensions et fort hésitant, il fut atteint en route d'une maladie qui l'obligea de recourir à une monture. Comme il se trouvait mal, Pierre commença par le confesser, puis il lui dit :

— Dieu maintenant, si tu le veux, va te guérir, mais c'est à la condition que tu ne retournes plus dans le monde.

Il accepta la condition, fut guéri et ne quitta plus le monastère.

Le nombre des moines s'accrut tellement qu'il fallut élargir Saint-Zacharie qui ne pouvait plus les contenir.

Pendant que les Frères extrayaient des pierres dans un ravin pour faire de la chaux, un bloc de rocher se détacha subitement, accrocha le Fr. Théodule par ses habits, et l'entraîna dans le précipice. Pierre traça un signe de croix avec la main sur le ravin, et le Frère fut ramené sain et sauf.

### *Il réorganise Saint-Porphyre et Balentia*

La restauration de Saint-Zacharie une fois achevée, il gagna son monastère de Saint-Porphyre, sur les rives du Rhyndacus. Il y trouva le Fr. Adrien gravement malade. Laissant ses deux serviteurs, les FFr. Barnabé et Philothée, pour le soigner, il s'en alla à la recherche des religieux dispersés dans les ermitages.

Son absence dura plusieurs jours. Pendant ce temps, le Fr. Adrien, réduit à l'extrémité, demanda à se confesser, et comme il n'y avait pas de prêtre dans la maison, il mourut fort triste.

Le Père, en rentrant en fut très affligé. Il s'approcha du lit où gisait le défunt, pria un instant en versant des larmes et s'écria :

— Au nom de Jésus-Christ, Adrien, écoute-moi.

Le mort ouvrit les yeux, vit le Père et s'écria :

— Je n'ai jamais hésité à vous obéir, ô Père, car je vous considère comme un ange du ciel. Je vais vous dire tous les péchés qui me restent afin d'en recevoir l'absolution et de quitter ce monde sans regret.

Pierre, après l'avoir confessé lui dit :

— Va en paix, mon enfant, sans plus te soucier des fautes passées.

Et Adrien s'endormit de nouveau du sommeil éternel.

Le Père passa ensuite à Calonoros, prit avec lui les quinze religieux qui s'y trouvaient et les conduisit au monastère de Balentia, à deux milles plus loin.

En y arrivant, il demanda aux moines qui gardaient le couvent de préparer la table pour les nouveaux venus.

— Nous n'avons, répondirent-ils, qu'un pain et un peu de vin au fond d'une cruche. Cela ne suffit pas pour quinze personnes.

— Mes Frères, répliqua le Saint, croyez-vous que Celui qui a nourri cinq mille hommes avec cinq pains ne puisse venir à notre aide ? Apportez le peu que vous avez.

Le Père bénit la table, tout le monde fut rassasié et deux corbeilles de pain restèrent.

Pierre se disposait à reprendre le chemin de l'Olympe, mais les religieux lui objectèrent qu'ils ne trouveraient pas de quoi vivre s'ils restaient seuls.

Il se fit montrer le grenier. Il n'y avait que six mesures de blé. Le Père remua le blé avec son bâton et leur dit :

Ne craignez rien, mes enfants, et cessez de vous préoccuper de la nourriture du corps. Ce blé vous suffira pour attendre la nouvelle récolte.

Ils n'eurent en effet à s'imposer aucune privation. Le frère boulanger prenait chaque fois quatre mesures de blé pour pétrir, et quand il revenait il en trouvait toujours six.

Le bâton du Père avait aussi la vertu de guérir les malades, quand un frère se sentait indisposé, il lui suffisait de le toucher de son bâton pour lui rendre la santé.



C'est au cours de ce voyage qu'il fut appelé un jour auprès d'un moribond qui se désolait d'avoir vécu sans se préoccuper de l'autre vie. Pierre ne le guérit pas ; mais il lui obtint de Dieu un sursis de quatre-vingt-dix jours pour se préparer à la mort.

### *Retour au Mont Olympe*

Quand il repartit pour Saint-Zacharie, son serviteur Barnabé était sérieusement indisposé. En route, se sentant de plus en plus mal, il se disait en lui-même :

— Si je réussis seulement à saisir le verre du Père et à boire dedans, je serai sûrement guéri.

Pierre, qui lisait dans sa pensée, dit aussitôt à Philothée, son autre serviteur :

— Mets du vin dans mon verre et fais-le boire à l'abbé Barnabé.

Il but ; il éprouva sur l'heure une abondante sueur et se trouva guéri.

Dès son arrivée au Mont Olympe, Pierre se retira dans son ermitage à un mille du monastère. Le lendemain un groupe de moines vint le visiter. Il les reçut avec joie et commanda à Sabas, son futur biographe de mettre la table pour régaler ses hôtes.

— Je n'avais rien de riche à présenter, raconte Sabas : un pain et un fond de vin. Néanmoins, pour obéir, je dressai la table avec ce que j'avais. Le Père s'assit avec eux et ils mangèrent à satiété. Je leur servis aussi à chacun un peu de vin ; il n'en resta dans la cruche que la valeur d'un verre. Au bout d'un instant :

— Donne donc à boire, dit le Père.

— Mais je n'ai presque plus de vin...

— Penses-tu, interrompit le Père, que celui qui changea l'eau en vin à Cana ne peut pas multiplier ce peu pour le besoin de ses serviteurs ? Remplis donc ton office et verse à boire.

Je versai largement, ils burent tous avec joie et il en resta encore.

A ce repas frugal assistait un vieil évêque appelé Jean. Pen-

dant qu'il mangeait, une dent lui tomba de la mâchoire. Il la montra tristement en disant :

— Hélas ! mon Père, je touche à ma fin ; mes membres tombent.

— Quel membre avez-vous perdu ? interrogea Pierre.

— Voyez, fit-il, en montrant sa dent.

— Eh bien ! remettez-la où elle était.

— Mais, répondit douloureusement l'évêque, qu'en résulterait-il ? un misérable pécheur comme moi...

— Alors, dit Sabas, notre admirable Père prit la dent de la main de l'évêque et la remit en place ; et elle prit si bien racine qu'il l'avait encore onze ans plus tard en descendant dans la tombe.

Peu de temps après, un curateur (intendant) appelé Eustache, attaché au service du protospathaire Staurace, vint de Constantinople pour le voir et, riche de sa bénédiction, se retira dans un domaine que son maître possédait dans le voisinage.

Pierre le fit rappeler et lui dit :

— Retourne vite auprès de ton maître et dis-lui de ma part de veiller sur lui pendant ces cinq jours, parce qu'un grand danger le menace. Le Saint ne voulut pas lui en dire davantage. (Staurace était soupçonné de complot et l'empereur voulait sa mort). En voyant revenir son curateur, Staurace étonné lui dit :

— Pourquoi es tu revenu si vite ?

Eustache se hâta de lui faire part du message de Pierre.

— J'irai demain à Brousse, reprit Staurace, pour savoir exactement ce qu'il en est.

Comme il se disposait à partir, des serviteurs du palais l'arrêtèrent.

— Voici l'ordre du roi, dirent-ils : si tu veux vivre, fais-toi moine ; si tu n'y consens pas, tu seras sur l'heure privé de la vie.

Il se fit aussitôt moine et eut la vie sauve.



*Nouvelle dispersion*

Pendant les années qui suivirent, Pierre visita plusieurs fois encore ses divers monastères et les fit prospérer. Mais en 829 Michel le Bègue mourut et son fils Théophile, dès la quatrième année de son règne, réveilla la persécution.

Léon, évêque intrus de Brousse, se mit lui-même à faire la chasse aux moines. Mais Pierre le prévint en dispersant ses religieux, comme il l'avait fait sous Léon l'Arménien, de sorte que, lorsque le faux évêque vint à Saint-Zacharie avec l'espoir d'une riche capture, il trouva le monastère vide.

Pierre, pendant ce temps, allait disperser ses moines d'Hellespont et de Lydie.

Arrivé au monastère de Saint-Porphyre, il y célébra la Sainte Liturgie au milieu d'une nombreuse assistance. Le consul dont nous avons parlé plus haut s'y trouvait et se présenta à la communion. Pierre la lui refusa parce qu'il s'était rendu coupable d'une injustice. Après la messe, il s'entretint avec le Saint, reconnut sa faute, se soumit à la pénitence qui lui fut imposée et fut admis, quelques jours après, à la communion.

Une grande épreuve l'attendait. On l'avait calomnié auprès de l'empereur et celui-ci avait ordonné son arrestation. Le consul, terrifié, fuyait de place en place, pour échapper aux recherches.

Son gendre vint le trouver et lui dit :

— Pourquoi te cacher ainsi ? Penses-tu échapper indéfiniment aux soldats qui te cherchent ? Suis plutôt mon conseil : Livre-toi à l'empereur et implore sa clémence avant qu'on ne te livre à lui. J'irai moi-même avec toi et le supplierai en ta faveur.

Le consul s'abandonna sans défiance à son gendre. Mais celui-ci était un fourbe et un ambitieux. il le chargea de chaînes et écrivit à l'empereur qu'il avait réussi à s'emparer de l'ennemi de Dieu et de son trône et qu'il allait le lui amener.

A cette nouvelle, Pierre, indigné, courut au monastère où le malheureux était détenu en attendant le départ.

Le consul, abattu, n'avait plus aucun espoir. Il s'attendait à avoir la tête tranchée ou au moins les yeux crevés. Quant il aperçut le Père, il le conjura, les larmes aux yeux, d'user de tout son crédit auprès du Ciel pour le sauver.

— Ne crains rien, mon très cher ami, lui dit Pierre, Dieu viendra à ton aide. Tu ne seras ni mis à mort ni mutilé; tu éprouveras seulement un dommage matériel, mais, poursuivit-il les yeux tournés vers son gendre perfide, celui qui t'a indignement trahi éprouvera la vérité de cette parole du Sage : celui qui creuse une fosse à son prochain y tombera lui-même.

Le consul fut livré à l'empereur et n'essuya qu'une perte d'argent; mais son gendre subit le supplice de la flagellation.

### *Auprès de saint Jacques, au monastère des Eunuques*
### *Guérison de saint Paul de Plousias*

Pierre, après avoir mis en sûreté ses moines d'Hellespont et de Lydie, revint au mont Olympe et alla visiter un grand hésychaste appelé Jacques, abbé du monastère de Saint-Cyrice, plus ordinairement appelé monastère des Eunuques.

Ce contemplatif, au temps du patriarche saint Taraise, était évêque d'Anchiale, en Macédoine; mais, grandement épris de l'amour de Dieu et de la vie contemplative, il avait démissionné pour gagner les solitudes de l'Olympe.

En route, une pauvre femme qui tenait à la main un enfant sourd-muet lui demanda l'aumône.

— Bonne femme, excuse-nous, dit le père, nous n'avons ni or ni argent et nous ne pouvons rien te donner. La femme insista, se lamentant et disant :

— Ne soyez pas insensible à ma misère, ayez pitié de ce pauvre enfant sourd-muet; ne refusez pas de faire ce que vous pouvez pour nous secourir.

Le Saint, attendri, jusqu'aux larmes, lui dit :

— Je n'ai rien à te donner, mais Dieu a pitié de toi et va guérir ton enfant.

A l'instant même celui-ci se mit à parler, et sa mère reconnaissante suivit Pierre jusqu'à sa dernière halte dans la montagne, publiant partout la faveur dont elle avait été l'objet.



Arrivé à la cellule d'hésychaste où saint Jacques, sans négliger sa charge d'hégoumène, aimait à se retirer pour se livrer à la contemplation, il se jeta à ses pieds pour demander sa bénédiction et solliciter la faveur d'un entretien. Jacques n'ignorait pas les charismes dont le Père était revêtu.

Il lui répondit :

— Donne-moi toi-même ta bénédiction; j'en ai besoin; et mon plus grand désir est de vivre désormais auprès de toi.

— Quelle reconnaissance, répliqua humblement Pierre, ne dois-je pas à Dieu, si, à la faveur de vous voir, il ajoute encore celle de vivre, quoique indigne, en votre société.

Il y avait quelque temps qu'ils se plongeaient ensemble dans les délices spirituelles de l'oraison, lorsqu'un illustre malade, qui vivait dans un ermitage au-dessus du monastère de Crile, instruit de la présence de Pierre, lui envoya un message pour le supplier de l'honorer de sa visite. C'était saint Paul, évêque de *Prusias ad Hipium* (appelé aussi Plousias), dans l'est de la Bithynie, chassé de son siège à cause de son zèle à défendre le culte des Inages.

Il y avait dix-huit jours que, consumé par une fièvre brûlante, il ne goûtait ni sommeil ni nourriture.

Dès qu'il vit arriver Pierre il lui demanda sa bénédiction.

— Est-il permis, répondit le Père, à ma main pécheresse de simple prêtre, de se poser sur la tête d'un évêque ? C'est à l'inférieur d'être béni par son supérieur.

L'évêque répliqua :

— Oserais-tu affirmer que tu n'as pas le pouvoir de donner des bénédictions ? Dans ce cas, fais droit à ma demande et bénis-moi.

Le Père s'y résigna en tremblant.

On le conduisit ensuite dans la cellule voisine où une table abondante lui était servie. Il bénit successivement chaque plat à mesure qu'on le lui présentait, puis, après en avoir pris un peu, il envoyait le reste à son illustre malade; et celui-ci dévorait tout avec un étonnant appétit. Le repas fini, Pierre revint auprès de Paul qui sauta du lit et se mit à marcher à son côté sans éprouver la moindre gêne. Il l'accompagna même dehors,

et tandis que Pierre remontait aux Eunuques, Paul rentrait dans sa cellule en pleine et parfaite santé.

### *Encore à Calonoros*

Après un séjour assez prolongé, Pierre retourna visiter ses moines d'Hellespont et de Lydie, et saint Jacques l'accompagna.

En longeant le lac Apollonia ils se trouvèrent face à face avec l'évêque du lieu. Impossible de l'éviter : la route était resserrée entre le lac et la montagne. Pierre fit un signe de croix et devint invisible. L'évêque Iconoclaste en les croisant s'exclama :

— J'ai compté de loin six moines et je suis tout surpris maintenant de n'en voir que cinq.

Sans s'arrêter à Saint-Porphyre, ils se rendirent ensemble dans une cellule hésychastique qui en était distante d'un mille où ils rivalisèrent d'ardeur dans la pratique de l'oraison.

Ils passèrent ensuite à l'ermitage de Calonoros, où Jacques continua de s'adonner à la contemplation tandis que Pierre s'occupait de ses religieux.

Un jour il envoya un Frère en commission en lui recommandant de ne pas s'arrêter aux thermes qui se trouvaient sur le chemin. Il lui défendit expressément non seulement d'y entrer, mais même de s'en approcher. Le Frère y entra et y prit tranquillement son bain.

Un temps considérable s'écoula, puis tout à coup, sans qu'on sût pourquoi, tout son corps se trouva couvert de lèpre.

Pierre l'oignit avec de l'huile bénite et fit sur lui un signe de croix ; mais l'effet de sa prière fut nul.

— Qu'as-tu donc fait, mon enfant, pour qu'il me soit impossible de guérir ta maladie ? N'aurais-tu pas commis quelque péché que tu n'as pas confessé ?

Le Frère, qui avait déjà oublié sa vieille désobéissance, répondit que sa conscience ne lui reprochait rien.

Le Saint, fort inquiet, pria longtemps pour ce pauvre religieux. Un jour enfin, pendant qu'il faisait oraison dans sa cellule d'hésychaste, il aperçut un enfant hideux, sale, déchiré qui disait :



— Qu'y a-t-il entre toi et moi, méchant vieillard, pour que tu me pourchasses partout, et en particulier du corps de ce jeune homme que j'ai couvert de lèpre après qu'il t'a désobéi en prenant un bain dans les thermes qui se trouvaient sur son chemin ?

Le Père appela aussitôt le Frère et lui dit :

— Pourquoi, mon enfant, ne m'as-tu pas encore fait connaître ta faute ? Le démon de la désobéissance, qui t'a trompé, m'a appris que c'était pour avoir transgressé mes ordres que tu étais devenu lépreux.

Le Frère se ressouvint, se confessa et fut guéri.

Euthyme, hégoumène d'un monastère des environs de Smyrne, vint le voir, en ce temps, avec deux laïques riches et distingués dont l'un était marié et l'autre célibataire. Pendant le voyage, Euthyme avait dit à ce dernier :

— Que vas-tu faire après avoir vu l'homme de Dieu ? Renonceras-tu au monde pour te faire moine ?

Celui-ci avait gardé le silence, mais son compagnon lui avait dit :

— Deviens plutôt gouverneur de province.

Euthyme, en présentant au Père ses deux pèlerins, le pria de demander à Dieu pour le célibataire la grâce de devenir moine.

— Non, répondit Pierre, car il veut, de même que son compagnon, devenir gouverneur de province.

Tous deux restèrent ébahis de voir ainsi découvertes leurs plus intimes préoccupations.

Il n'était pas rare qu'il dévoilât ainsi les pensées des autres. Son biographe en fit plus d'une fois l'expérience.

Un jour, raconte-il, que je soupais à la table du Père, la conversation roula sur les hordes arabes qui s'apprêtaient à fondre sur la contrée pour emmener des chrétiens en esclavage. Alors, tout affligé, je me disais en moi-même : Que feras-tu, pauvre Sabas, si les envahisseurs viennent ? Où te réfugieras-tu ? Dans la montagne ? Mais tu es incapable d'y aller, car tu n'es pas habitué à marcher à pied. Prendras-tu un cheval ? Mais tu n'arriverais pas à l'entretenir ni à te nourrir toi-même.

Où aller ? Que faire ? Je vais demander au Père la permission de descendre à Constantinople pour éviter l'esclavage, et quand nos troupes auront chassé l'envahisseur, je reviendrai auprès de lui.

J'étais encore plongé dans ces pensées quand le Père dit à haute voix à tous les convives.

— Mes frères, l'abbé Sabas veut nous quitter pour retourner dans la capitale auprès des siens...

Je m'empressai de protester et de nier, mais tandis que je mentais effrontément, il continuait à dérouler fidèlement toute la suite de mes pensées.

### *Il va trouver saint Joannice au mont Olympe*

En 836, comme la persécution redoublait en Lydie, il revint avec saint Jacques dans son ermitage, voisin du monastère Saint-Porphyre, en Hellespont.

Il y fut bientôt atteint d'une grave maladie, et les frères, effrayés du progrès du mal, crurent qu'ils allaient le perdre. Mais voici que, tout à coup, après une fervente prière, il secoue sa maladie comme un vieux vêtement et part pour l'Olympe pour aller vivre auprès de son grand émule et ami, saint Joannice. Saint Jacques en profita pour rentrer aux Eunuques.

Il fit une halte au village de Sophos, sur le lac Apollonia. Là un pauvre homme du nom d'Ampélis vint, tout désolé, implorer son secours.

Les pluies d'automne avait fait déborder le lac et les eaux touchaient au seuil de sa maison. Le Père ayant fait une croix en bois de cèdre la lui donna en disant :

— Plante-là devant ta maison et demeure tranquille; la volonté de Dieu s'accomplira.

Ampélis la planta dès le soir, et le lendemain matin, malgré la persistance du mauvais temps les eaux avaient reculé d'un demi-mille.

Pierre alla rejoindre saint Joannice dans l'ermitage de Saint-Nicolas qui se trouvait au dessus du monastère de Balée. Ils vécurent quelques jours ensemble, tantôt s'entretenant doucement des merveilles de l'autre vie, tantôt se livrant aux voluptés ineffables de la contemplation divine; puis il regagna le monastère de Saint-Zacharie.



Peu de temps après, le matin du 1er Janvier 837, avant l'aurore, saint Joannice ravi en extase eut une vision.

Il lui sembla qu'il se trouvait en prière dans ce même temple de Saint Nicolas en compagnie de Pierre. Soudain, il aperçut devant lui une montagne extrêmement agréable, dont la cime s'élevait jusqu'aux absides célestes. Tandis qu'ils s'entretenaient ensemble au pied de cette montagne, voici que deux hommes étincelants de lumière descendent lentement des régions éthérées vers eux, et, saisissant doucement Pierre par les deux bras, remontent avec lui vers le ciel. Tout le corps du Père s'illumine à mesure qu'il s'élève; plus il s'éloigne, plus sa face resplendit de clarté. Enfin les personnages de la vision s'évanouissent dans un éblouissement de lumière et de gloire.

Joannice, revenu de son extase, comprit que son saint ami était allé recevoir l'éternelle récompense.

### *Sa bienheureuse mort*

Dans l'église de Saint-Zacharie, quelques heures avant l'aurore du 1er Janvier, la communauté réunie célébrait solennellement l'office nocturne des fêtes combinées de la Circoncision et du grand saint Basile. Pierre, quoique à l'extrémité, ne voulut pas y manquer. De son lit placé tout près, tant qu'il lui resta un peu de force, il continua à chanter avec ses Frères la louange divine. Quand il sentit enfin que son heure était venue il cria :

— Venez ici, mes enfants.

Les Frères interrompirent leurs chants et vinrent se ranger en cercle autour de son lit.

Il leur fit une longue et touchante exhortation :

— Courez sans vous lasser, disait-il, entre autres, dans le stade de la vie spirituelle si vous voulez recevoir la couronne. Domptez vos passions; n'usez des choses de la terre qu'en les effleurant sans vous y attacher et demeurez bien haut au-dessus

d'elles, soutenus par les ailes de la divine espérance. Haïssez les plaisirs de la vie et soyez les ennemis de la satiété dans l'usage des aliments : c'est à cette conditions seulement que vous pourrez jouir des plaisirs spirituels, les seuls enviables, et goûter les charmes ineffables et enivrants de la beauté délicieuse de Jésus. En outre, tenez-vous fermes, comme le roc, dans la vraie foi, et évitez avec soin toute relation avec les hérétiques. Si la persécution s'appesantit sur vous, accueillez-la avec joie, car Jésus a proclamé bienheureux ceux qui sont persécutés.

Enfin, obéissez docilement à celui qui sera votre Père après moi; et puisque, d'après les traditions monastiques, il vous appartient de le choisir, faites votre choix dès maintenant afin que je le connaisse et que je le bénisse avant de vous quitter.

A ces mots, la communauté éclata en douloureux sanglots.

— Cessez, mes enfants, de vous lamenter et de pleurer à mon sujet et désignez-moi, sans plus tarder, celui que vous voulez avoir à ma place pour vous diriger.

— A Dieu ne plaise, répondirent les Frères, que nous soyons privés de votre vue, de votre douce présence, de votre sainte conversation ! Mais s'il faut, pour vous obéir, que nous fassions notre choix, le voici : L'économe du monastère, le P. Paul, votre frère, est le supérieur que nous désirons. En le voyant nous croirons vous voir encore et c'est à vous que nous obéirons, ô très doux Père, en lui obéissant.

Alors Pierre fit venir son frère au milieu :

— Jusqu'ici, lui dit-il, tu as été le nourricier des corps, tu seras désormais le nourricier des âmes de tes Frères.

Mais Paul l'interrompit en se roulant au pied du lit :

Vous savez bien, lui-dit-il, que je suis indigne de vivre dans la sainte société des Frères; oh ! ne souffrez pas que je leur commande. Pour conduire des saints, il faut un saint.

— Cesse tes larmes, mon frère, le temps presse, ne résiste pas au Saint Esprit qui t'a choisi par le suffrage de tes Frères.

Alors, dans le silence, Pierre leva les mains au ciel et bénit la communauté; puis il dit :

— Mettez l'encens et priez avec moi.



On mit de l'encens sur le feu et après un instant de prière silencieuse :

— Adieu mes enfants, soyez forts dans le Seigneur auquel je vous confie.

Et tandis qu'il portait en haut ses mains et ses regards, son âme s'élevait vers le ciel avec la fumée de l'encens. Il était dans sa soixante-quatrième année.

## V. SAINT LUC LE NOUVEAU STYLITE

Saint Luc, le Nouveau Stylite, l'une des gloires du monastère Saint-Zacharie, naquit à Atyocomé, en Phrygie, dans le thème des Anatoliques, de Christophore et de Calé, riches propriétaires fonciers.

Son éducation finie, ses parents, fidèles aux traditions de la famille, l'enrôlèrent dans les légions romaines.

Il avait peu de goût pour le métier des armes, et la fréquentation de deux compagnons vertueux, formés à l'école d'un stylite, ne fit que renforcer son penchant naturel pour la vie d'ascète.

A 18 ans, il prit part à l'expédition envoyée par Léon VI, le Sage, contre les Bulgares du tsar Siméon. Les troupes byzantines, taillées en pièces à Boulgarophygon (897), laissèrent beaucoup de morts et de prisonniers; mais un certain nombre de soldats trouvèrent leur salut dans la fuite.

Luc fut de ce nombre. Il profita même du désarroi général pour quitter furtivement l'armée et se retirer auprès d'un stylite qui le forma à la vie ascétique.

Il y prit des habitudes effrayantes d'austérité qu'il garda fidèlement toute sa vie : il couchait sur la dure; il marchait pieds-nus vêtu d'une tunique de peau, il ne mangeait que des légumes et ne faisait qu'un seul repas par semaine.

Au bout de six ans, il se laissa ordonner prêtre, n'ayant que vingt-quatre ans; mais peu de temps après, il fut arrêté comme déserteur et condamné, suivant la loi, à servir de nouveau dans l'armée un nombre d'années égal à l'âge qu'il avait à son ordination.

Il y jouit toutefois d'une situation exceptionnelle, pouvant célébrer la messe le dimanche et étant considéré plutôt comme un aumônier que comme un soldat.

Son père pourvoyait largement à son entretien, et comme il ne faisait qu'un seul repas par semaine, il en profitait pour satisfaire sa passion pour les œuvres de charité et répandre d'abondantes aumônes.

Il pouvait aisément s'absenter sans être remarqué et il en profitait volontiers. Ainsi, tandis que la famine désole son pays natal, il court secrètement chez lui, prie l'intendant de lui montrer tous les silos de blé de ses parents et en retire, pendant la nuit, quatre mille boisseaux au profit des indigents. La répartition faite, il en avertit ses parents. Son père, fort économe mais bon chrétien, accepta le fait accompli sans lui faire de reproches.

En 927, à quarante-huit ans, il fut enfin libéré.

Il se fait donner par son père cent pièces d'or, soi-disant pour se frayer un chemin à l'épiscopat. En réalité c'était pour ses pauvres, car l'ambition ne lui inspirait que de l'horreur.

### *Au Mont Olympe*

La distribution terminée, il gagna le mont Olympe et vint frapper à la porte du monastère Saint-Zacharie.

Sa première conversation avec l'hégoumène Pierre ne dut pas être très animée ; car il se présenta comme sourd-muet et ne s'entretint que par signes, et à l'aide d'une tablette sur laquelle les deux interlocuteurs écrivaient tour à tour.

Il avait imaginé ce stratagème pour s'assurer une situation humble parmi les frères et il usa de cette innocente simulation aussi longtemps qu'il resta parmi eux. Pierre néanmoins conçut une grande estime pour lui et lui confia la charge importante de cellerier, qu'il remplit, du reste, avec un parfait dévouement.

Pour faire l'apprentissage de la vie de stylite, qu'il considérait comme sa vocation spéciale, chaque soir, avec la permission de son supérieur, il grimpait au sommet d'un arbre aménagé exprès, et y passait la nuit debout.



Il resta deux ans ainsi à Saint-Zacharie sans que personne ne sut au juste qui il était.

Mais un jour il reçut la visite intempestive d'une vieille connaissance et tout le mystère de sa vie héroïque se trouva dévoilé. Il lui était impossible désormais de mener la vie humble et cachée qu'il avait rêvée.

Il quitte donc le monastère et part à la recherche d'un lieu où il puisse vivre entièrement inconnu.

Arrivé au village de Lagaina, près de Tottaion, dans le but d'arracher de son cœur jusqu'au dernier germe d'orgueil, il se loue à un porcher pour garder les pourceaux.

De ses gages, il ne retient que ce qu'il lui faut pour son maigre repas hebdomadaire ; il distribue le reste aux pauvres.

Au bout de deux ans, apprenant la mort de ses parents, il revient au village natal, réorganise ses domaines, en confie la gestion à un intendant et se retire dans une caverne de la montagne où, pendant deux ans, il a des luttes terribles à soutenir contre les démons.

Mais ce genre de vie n'était que provisoire. C'est la vie de stylite qu'il lui faut. Il s'installe résolument sur une colonne de six mètres qu'il s'était fait construire dans son domaine.

Il y débute par le terrible hiver de 933-934, où la neige et la glace couvrirent le sol pendant cent-vingt jours consécutifs. Sorti victorieux de cette rude épreuve, il comprit qu'il n'avait plus rien à redouter des frimas de l'hiver. Il était prêt.

Dieu qui voulait l'offrir en spectacle au monde byzantin comme un reproche vivant à son luxe, à sa mollesse et à son amour exagéré du bien-être, lui fit savoir dans une vision que sa place n'était plus en Phrygie, mais sur la colonne d'Eutrope, sise aux portes de Chalcédoine, à deux pas de la capitale.

### *Sur la colonne d'Eutrope, dans la baie de Calamiche*

Il vendit aussitôt ses biens, fit d'immenses largesses aux pauvres et gagna, les mains encore pleines, les rives du Bosphore. Eglises et monastères eurent à se féliciter de sa venue, car il donnait aux bonnes œuvres sans compter.

A la prière du patriarche, il rebâtit en entier et dota de revenus suffisants l'ancien monastère de Bassianos, à Constantinople, qui tombait en ruines.

Quand les travaux furent terminés, il vint demander au métropolite de Chalcédoine, la permission de monter sur la colonne d'Eutrope.

Celui-ci procéda lui-même à son installation. Il récita sur lui les prières usitées et lui fit l'onction liturgique qui le consacrait stylite aux yeux de l'Eglise et le 11 décembre 935 il escalada joyeusement la colonne au moyen d'une échelle. Il avait 56 ans ; il y resta 44 ans sans en descendre.

On ne dit rien sur la hauteur de la colonne, mais elle devait être considérable, à en juger par les dimensions de son chapiteau qui servait de piédestal au stylite.

Ce chapiteau, entouré d'une balustrade en fer, comprenait, en dehors de la partie de la plate-forme où il se tenait et où il reçut un jour le patriarche, une petite cellule, où il serrait les objets du culte et célébrait la sainte messe.

A ses précédentes austérités vint alors s'ajouter la plus terrible de toutes : celle de se tenir toujours debout, même la nuit. Pour prendre un peu de sommeil, il se contentait de s'appuyer contre la balustrade.

Tout près de lui se trouvait le monastère d'Eutrope dont un moine était consacré à son service : le fr. Arcade d'abord, et ensuite le fr. Léonce.

Il lui servait spécialement d'intermédiaire avec le monde extérieur; car du haut de sa colonne, Luc dirigeait, par correspondance, bon nombre d'âmes d'élite ; il contrôlait l'administration du monastère de Bassianos et il adressait au besoin des suppliques à l'autorité en faveur des personnes injustement condamnées. Ses requêtes étaient presque toujours accueillies favorablement.

Toutes les misères de l'âme et du corps assiégeaient sans cesse sa colonne. Il guérissait les malades, consolait les affligés, prodiguait ses conseils aux âmes désemparées. On venait aussi auprès de lui pour se confesser, mais, vu la distance, la confession se faisait bien plus par écrit que de vive voix.



Son abord n'avait rien de triste ni d'austère. Au contraire, il était gai, et sa bonne humeur se manifestait jusque dans les miracles qu'il opérait presque chaque jour.

Les flots de la mer venaient battre le pied de sa colonne. Un pêcheur, qui tendait ses filets tout près, n'avait rien pris depuis un mois. Pourquoi, lui crie le stylite, d'un ton plaisant, ne m'apportes-tu plus de poissons ? Puis il déchire un coin de son essuie-main, le trempe dans de l'eau qu'il vient de bénir et le lui jette en disant : Asperge ton filet et attaches-y ce bout d'étoffe. Mais après l'avoir retiré de l'eau, apporte-moi trente poissons, c'est-à-dire la dîme. Il en prit en effet trois cents.

Après un second coup de filet, le pêcheur lui envoya quinze autres poissons, mais Luc n'avait pas son compte : Puisque tu n'as pas su calculer juste, lui dit-il, tu ne prendras plus rien aujourd'hui. Va vendre ce que tu as, et ce soir tu viendras manger ma part avec les moines.

Un batelier avait la gorge en fort mauvais état et le médecin lui avait interdit toute boisson froide. Luc lui fit dire par le fr. Léonce de boire un bon verre de vin pour être guéri. Le batelier se récria au nom de Faculté. Le saint qui l'entendait lui cria d'une voix forte : Eh bien ! tu en avaleras trois au nom de la très sainte Trinité. Le batelier avala ses trois verres de vin et se trouva subitement guéri.

De pauvres gens, près de la colonne, pleuraient en sanglottant la mort de leur enfant. Luc les console et leur fait servir à boire et à manger. Pendant ce temps il prie et quelques instants après il leur dit : Allez-vous en joyeux à la maison, car l'enfant n'est pas mort, mais il dort. Les heureux parents trouvèrent en effet leur enfant plein de vie.

Saint Luc mourut sur sa colonne le 11 décembre 979 dans sa cent unième année. Il fut enseveli dans le couvent de Bassianos.

## VI. SAINT CONSTANTIN LE JUIF

Il vit le jour à Synade, de parents juifs.

A l'âge de neuf ans, comme il se trouvait avec sa mère, un jour de fin d'été, dans le marché aux fruits, il aperçut un marchand chrétien qui bâillait souvent et traçait, après chaque bâillement, un signe de croix sur sa bouche. Par esprit d'imitation, il se mit à en faire autant, et cela non pas une fois en passant, mais fréquemment, si bien que le geste, à force de se répéter, devint une habitude.

Avec la croix, la grâce du divin Crucifié s'empara de tout son être.

Il cessa, peu à peu, de tracer machinalement le signe sacré pour le faire plein de foi et avec une ardente piété.

A partir de ce moment, il commence à entendre une voix suave, mystérieuse, murmurer doucement à son oreille les mystères du christianisme. Son visage s'illumine, son âme se transforme, son cœur s'enflamme d'amour pour Jésus qu'il invoque fréquemment.

Instruit intérieurement par Dieu même, il s'applique à devenir tous les jours plus pur ; il se livre à la mortification et va jusqu'à se priver volontairement, à certains jours, de toute nourriture.

Un jour, une fille juive le provoque effrontément au mal : D'un signe de croix il l'étend raide morte ; et un instant après, d'un autre signe de croix, il la ramène à la vie et lui fait renoncer à ses mœurs dépravées.

Peu de temps après il perdit sa mère. Comme, en passant devant le martyrium de Saint Trophime, il la pleurait amèrement, ce glorieux martyr de Synade lui apparut et lui dit : « O adolescent, ne pleure pas ta mère qui a refusé le salut. Ne sois pas esclave d'une nature morte, toi qui as déjà reçu les arrhes de la grâce. »

Ces paroles établirent son âme dans un grand calme. Son chagrin et son deuil disparurent et il s'opéra dans son cœur un profond détachement des choses du monde. Il s'enfuit de



Synade pour échapper à l'épouse qu'on lui avait destinée et se retira au voisinage de Nicée.

### *Il est baptisé*

Là il entend une voix du ciel qui l'appelle. Il aperçoit devant lui une nuée lumineuse, et, sur l'invitation de la voix céleste, il marche à la suite de cette colonne de nuée qui le conduit vers les premières pentes orientales du Mont Olympe, au monastère de Phlubute, où des hommes expérimentés dans la vertu se livraient à la vie ascétique.

Il se présente à l'hégoumène et lui raconte exactement tout ce qui lui était arrivé.

Celui-ci fit aussitôt apporter une croix et lui commanda de l'embrasser. Tandis que, pénétré d'une certaine frayeur, le jeune homme baisait le bas de la croix, l'image du Christ s'inclina sur son front et y laissa une empreinte ineffaçable.

Devant ce prodige on n'hésita pas à le baptiser et on lui donna le nom de Constantin. Quand il sortit du baptistère, le marbre sur lequel il avait posé les pieds en garda les traces.

Il resta dans le monastère de Phlubute pour se former à la vie religieuse, et malgré son jeune âge, il dépassa bien vite tout le monde par ses austérités et ses mortifications.

Là où il avait prié, le local restait imprégné d'un parfum délicieux ; quand il se rendait à l'église, souvent les portes s'ouvraient d'elles-mêmes devant lui ; et par un privilège accordé à sa grande pureté d'âme, il pouvait lire les pensées secrètes des frères.

Se croyant appelé de Dieu à vivre en ermite, il demanda à l'hégoumène la permission de monter au désert du mont Olympe. Après de longues hésitations cette permission lui fut accordée. Mais le monastère ayant changé de supérieur, le nouveau venu, mal informé, le fit revenir et lui fit subir le châtiment qu'on infligeait aux fuyards, lequel consistait à être enfermé, les pieds chargés de chaînes. Un peu plus tard, ayant reconnu son erreur, il lui demanda pardon et lui rendit la liberté. Constantin n'en profita pas ; il préféra rester au monastère.

### *En pèlerinage*

Mais un jour qu'il priait devant l'image de S. Spyridon, cet illustre pontife lui apparut et lui prescrivit d'aller en pèlerinage jusqu'à Chypre, sa patrie.

Il se mit aussitôt en route et s'arrêta à Myre, puis à Attalia, où il serait peut-être resté, au milieu des moines fervents qu'il y trouva, si saint Spyridon n'était pas venu le rappeler à l'ordre.

Arrivé à Chypre, il en visita les nombreux sanctuaires avec une grande dévotion. Une nuit, S. Palamon, ascète et martyr, lui apparut en songe et l'invita à venir visiter son église. Il s'y rendit non sans peine, car elle était fort éloignée et l'on y parvenait par des chemins très difficiles. Là, le saint martyr lui donna miraculeusement sa main droite et le chargea de la porter au monastère d'Hyacinthe, près de Nicée, où elle devait rester.

Ce monastère, situé au sud de Nicée, doit son nom à son pieux fondateur appelé Hyacinthe. Il y avait là auparavant un petit sanctuaire de la sainte Vierge plus ou moins délaissé. Il l'avait acheté par dévotion et lui avait consacré sa personne et ses biens en en faisant un couvent.

Constantin repartit pour la Bithynie. En sortant d'Attalia, il franchit à pieds secs, en marchant sur les eaux, une rivière débordée qui s'opposait à sa marche. Parvenu à Nicée, il remit la relique à ses heureux destinataires. Il voulut ensuite profiter de son séjour dans ce monastère pour tenter l'évangélisation des juifs de cette importante cité.

Il eut d'abord quelque succès ; mais les rares conversions qu'il opéra ne firent qu'exciter la colère de ses frères de race qui le considérèrent comme un ennemi dangereux dont il fallait, à tout prix, se défaire. Plus d'une fois ils lui tendirent des embûches.

Un jour ils s'assemblèrent dans un ancien oratoire de la sainte Vierge, isolé et devenu désert ; ils y entraînèrent par force notre héros, bien déterminés à le mettre à mort. Constantin se trouvait dans une situation absolument désespérée. Heureusement la Reine du ciel vint à son secours. Deux personnes inconnues se présentèrent inopinément à la porte de la chapelle : une femme qui d'une voix ferme et menaçante dévoilait aux juifs leur sinistre dessein et un homme qui confirmait ses déclarations.



A la vue de ces témoins gênants, les juifs frappés de terreur, prirent la fuite. Constantin, resté seul, voulut voir la dame qui lui avait sauvé la vie ; mais elle avait disparu.

Cet essai malheureux lui fit comprendre que le temps marqué pour la conversion des juifs n'était pas encore arrivé. Il renonça à cet apostolat.

### *Au désert du Mont Olympe*

Il ne prolongea pas davantage son séjour au couvent d'Hyacinthe, parce qu'il touchait à un faubourg de Nicée et qu'il n'aimait pas le trouble des villes. Il préféra gagner le désert du mont Olympe.

Comme il parcourait la montagne à la recherche d'une cellule d'ermite, un moine, qui voulait mettre sa vertu à l'épreuve, lui indiqua comme un séjour favorable au recueillement contemplatif, un endroit que l'on croyait infesté par les démons.

Il s'y trouvait une cellule bâtie sur un roc presque inaccessible, entouré de précipices au fond desquels roulait un torrent. A peine y fut-il installé que tout l'enfer sembla s'y être transporté avec lui. Dès la première nuit, il fut assailli d'horribles tentations contre lesquelles il resta ferme comme le roc. Alors les démons tentèrent de l'effrayer par toutes sortes de phantasmagories : le sol semblait s'entrouvrir devant lui ; son habitation paraissait se pencher branlante, prête à s'écrouler dans la rivière. Un signe de croix fait avec confiance rendait à chaque objet sa valeur et sa position réelles ; mais les vexations reprenaient quelque temps après sous une autre forme. C'étaient des apparitions troublantes, des cris perçants, des bruits épouvantables. Les démons s'efforçaient de lui rendre tout repos et tout recueillement impossible. A ces effrayantes tentations Cons-

tantin opposa le jeûne et la prière. Au début, il passa quarante jours sans manger, se tenant une bonne partie du temps plongé dans une fosse jusqu'à la ceinture.

*Près du Monastère Saint-André à Missi*

Au bout d'un an ses supérieurs le firent ordonner prêtre. Après son ordination, dit son biographe « *abandonnant désormais le désert il vient en un lieu — ceux qui connaissent ce lieu l'appellent Atroa — où s'élève un village appelé Messon (Missi). C'est là qu'il lui sembla bon de s'établir pour reprendre la lutte.* »

A Missi se trouvait le monastère de Saint-André, dont on retrouve aisément les traces dans les jardins potagers du village, au sud de la colline Orta-Tépé. En dehors des petits fragments mêlés à la terre végétale, on y rencontre, *mais seulement par intermittence,* des briques et des tuiles entières, portant encore, en lettres grecques, leur marque de fabrique. Cette singulière particularité tient à l'habitude plusieurs fois séculaire, qu'ont conservée les villageois de demander à leur sous-sol les matériaux nécessaires soit pour repaver leur four, soit pour réparer leur toit.

En arrivant à Missi, Constantin se présenta au monastère de Saint-André, auquel il fut probablement rattaché pour un temps.

Il le quitta dès qu'il put découvrir dans la montagne voisine une cellule d'anachorète à sa convenance. Mais il y revenait de temps à autre surtout à l'occasion des grandes fêtes liturgiques.

Un jour il y trouva un frère qui était sur le point de mourir d'une hernie étranglée. Il le guérit instantanément d'un signe de croix.

Les tentations et les attaques diaboliques auxquelles il fut en butte dans son nouvel ermitage dépassèrent infiniment tout ce qu'il avait enduré jusqu'alors.

Chaque nuit les démons venaient le tourmenter. Ils ne se contentaient pas de lui apparaître sous des formes séduisantes



ou monstrueuses, ils le battaient cruellement, le flagellaient parfois avec des serpents et le laissaient couvert d'effroyables blessures. Plus tard, les larmes lui venaient presque aux yeux quand il racontait les terribles assauts qu'il avait eu à y soutenir de la part des esprits de ténèbres.

Après huit ans de ces épreuves torturantes, il était parvenu au degré de sainteté que les grecs appellent *apathie,* et qui semble répondre à l'union transformante de nos mystiques. Dans cet état, la vue des choses du monde n'impressionne plus les sens et ne distrait plus l'esprit de la pensée de Dieu. L'âme, unie à Dieu d'une façon intime et presque inséparable, déborde aussi d'amour pour le prochain. C'est le moment où le contemplatif, mûr pour l'action, n'éprouve plus le besoin d'un isolement complet.

*Près du Monastère de Balée*

Sur un avertissement du Ciel, Constantin quitta Missi et alla se joindre à un petit groupe de saints ascètes qui vivaient dans le voisinage du monastère de Balée.

Il y avait peu de temps qu'il avait gagné cette nouvelle résidence lorsque un jour, pendant qu'il psalmodiait tout seul l'office de la première heure, il aperçut à une certaine distance un grand feu qui s'élevait en forme de colonne. Après l'avoir considéré longtemps avec attention, il crut que Dieu l'appelait en ce lieu. Il s'y rendit et y trouva un ermitage dans lequel il passa le reste de ses jours.

Il y continua sa vie austère. Il ne vivait que de pain et d'eau, encore usait-il de celle-ci avec modération. Il n'avait d'autre lit que la terre nue, avec une pierre en guise d'oreiller, et il accordait à peine au sommeil le temps rigoureusement exigé par la nature.

Mais il savait désormais se faire tout à tous avec une charité sans bornes. Il échangeait volontiers des visites avec les solitaires voisins, surtout avec l'hésychaste Syméon, et ces visites, qui avaient pour objet un entretien spirituel, se terminaient par une petite réfection prise en commun.

Un jour que Syméon avait invité quelques confrères, ceux-ci lui en avaient amené un ou deux en surplus. — Aussitôt Syméon de se désoler et de se fâcher parce que le vin, qu'il avait mesuré avec trop de parcimonie, allait être insuffisant. Constantin, pour le calmer, lui donna l'assurance qu'il en aurait de reste. En effet, quand tout le monde fut servi, le vin n'avait pas baissé dans sa cruche.

Il accepta dans son ermitage un certain nombre de disciples qu'il initiait à la vie contemplative.

Il s'en occupait avec une touchante sollicitude, usant souvent des charismes, dont Dieu l'avait gratifié, pour les tirer d'embarras. Son intention était surtout de leur inspirer une plus grande confiance en Dieu.

Un jour qu'ils battaient le blé en tournant sur l'aire avec un bœuf, un orage formidable s'abattit sur la contrée. Comme les frères se hâtaient de prendre leurs mesures pour que tout fût à l'abri : Ne vous fatiguez pas inutilement, mes enfants, leur dit-il, continuez sans crainte votre travail, car Dieu veille toujours sur ceux qui le craignent.

L'orage fait fureur, une pluie torrentielle remplit les alentours de flaques d'eau ; mais l'aire, le blé, le bœuf et les frères sont épargnés par l'averse.

Une autre fois, le fr. Hilarion était en tournée de service. Le torrent qu'il fallait traverser avait considérablement grossi. Le bon frère voulut passer quand même, mais il fut entraîné dans un goufre et se trouva bientôt à deux doigts de la mort.

A ce moment, dans l'ermitage, Constantin récitait avec ses autres disciples l'office de la troisième heure. Soudain, il se met à gémir et interrompt l'office. Le fr. Hilarion, dit-il, court un grand danger. Implorons pour lui le secours de Dieu en répétant : *Kyrie eleison,* jusqu'à ce qu'il soit sauvé.

Quand, vers le soir, Hilarion rentra, le Père lui demanda ce qui lui était arrivé. A 3 heures, répondit le frère, je passais la rivière et j'étais sur le point d'être submergé ; mais tout à coup, j'entendis votre voix qui m'appelait par mon nom, m'encourageait, m'assurait que je n'avais rien à craindre et m'exhortait à la confiance en Dieu. Tandis que je vous écoutais, les eaux commençaient à baisser et je sortis sain et sauf de la rivière avec la monture qui me portait.



### *Il quitte volontiers sa solitude pour secourir le prochain*

Il entreprenait sans hésiter des voyages lointains quand le bien des âmes ou un malheur à conjurer l'y invitait.

Il apprend un jour, par révélation, que deux frères du monastère d'Hyacinthe, à la suite d'un scandale, ont conçu le projet de s'enfuir secrètement du couvent pour rentrer dans le monde. Il vole aussitôt à Nicée, voit les frères Silas et Jean, les questionne sur la cause de leur découragement et leur demande quel motif a pu les décider à rompre ainsi avec les engagements solennels qu'ils avaient pris le jour de leur profession.

Les deux frères simulent l'étonnement et nient catégoriquement le fait.

Constantin leur dit alors ouvertement que Dieu lui avait tout révélé ; et il commence à leur raconter avec exactitude ce qui s'était passé autour d'eux, les pensées diverses qui avaient agité leur esprit et les détails du plan secret qu'ils avaient imaginé pour prendre la fuite.

Les deux coupables, admirant avec émotion la miséricordieuse Providence de Dieu à leur égard, tombent à ses pieds les yeux baignés de larmes et avouent leur faute. Le saint ne les quitta qu'après les avoir affermis dans leur sainte vocation.

Vers l'an 884, il va jusqu'à Constantinople pour y remplir une mission de paix.

Basile le Macédonien (862-886), bon prince mais trop crédule, avait jeté en prison son fils Léon, l'héritier du trône, accusé faussement par ses ennemis. La discorde régnait à la cour et l'entourage murmurait et menaçait. On pouvait s'attendre à l'un de ces drames de cour si fréquents à Byzance. S. Constantin partit pour la capitale, s'entretint avec les uns et les autres et réussit à calmer les esprits en prédisant que Basile se souviendrait bientôt qu'il était père et que Léon régnerait glorieusement après lui. Sa prédiction ne tarda pas à se réaliser.

### *Sa mort*

Constantin, longtemps encore, dans son ermitage, continua d'étonner le monde par ses miracles et ses prédictions.

Il connut huit ans à l'avance le jour de sa mort, et l'annonça à son ami, l'ermite Syméon. Celui-ci, à l'approche de la date fatidique, vint le voir et le trouva couché par terre dans son humble cellule. Levez-vous, Père, lui dit-il, et venez nous sanctifier encore une fois par l'offrande du divin sacrifice, avant d'entreprendre le grand voyage. Constantin hésitait, car depuis plusieurs jours il se sentait très faible et ne célébrait plus.

Syméon le supplie et le prenant par la main, il l'aide, un peu malgré lui, à se lever. Le saint se laisse docilement conduire à l'autel. Quand il eut terminé la célébration, il l'embrassa avec effusion en disant : Soyez béni de m'avoir procuré la consolation de cette messe qui sera la dernière.

L'un de ses disciples, vivement ému à la pensée de perdre un tel Père, le conjurait, les larmes aux yeux, de lui obtenir de Dieu la grâce de partir pour le ciel avec lui.

Constantin avait pour lui une affection spéciale parce qu'il venait de Phlubute, le béni monastère de son baptême, de son noviciat et de sa profession religieuse. Il jeta sur lui un regard attendri et plein de bienveillance, mais sans rien lui promettre.

Cependant, la fête de Noël, qui était le jour où il devait rompre ses liens, était arrivée.

Désireux de la célébrer une dernière fois avec la communauté, il se fit transporter à la chapelle et assista aux pompes des cérémonies. Mais au moment où l'on chantait au chœur : *Venez, tressaillons dans l'allégresse avec le Seigneur*, une douleur soudaine l'avertit que son heure avait sonné. Il regagna à la hâte sa cellule, disant à maintes reprises à ceux qui l'aidaient à s'y rendre : Le Seigneur vient de m'inviter au festin de l'allégresse.

La messe finie, on court à sa cellule pour recevoir sa dernière bénédiction. Peut-être le saint pensait-il en ce moment aux Juifs, ses congénères, obstinés dans leur infidélité et voulait-il attirer sur eux la miséricorde de Dieu, car il commanda à la



communauté de moduler cinq cents *Kyrie eleison*, par groupes de cent, comme on le fait, dans l'Eglise grecque, à la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix.

A la fin de chaque centaine, il levait la main pour bénir. Quand le cinquième centaine fut achevée, levant la main plus haut, il bénit lentement la communauté et expira en prononçant le dernier verset du cantique *Benedictus :* « pour illuminer ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort et diriger nos pas dans le chemin de la paix ». — A l'instant même, un parfum suave et pénétrant remplit sa cellule.

Cinq jours après, le frère qui avait tant désiré l'accompagner au ciel tomba malade et mourut plein d'allégresse.

De nombreux miracles s'accomplirent au tombeau du saint ; et plus tard, de ses ossements, comme de ceux de S. Nicolas et de S. Démètre, coulait un liquide suave qui guérissait les malades.

## VII. SAINT PIERRE, MOINE. SAINT TRYPHON, MOINE ET PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE

Ce sont deux saints sur lesquels nous n'avons pas une documentation suffisante. Les chroniqueurs nous disent bien qu'ils habitaient l'Olympe ; mais ils n'indiquent pas à quels monastères ils appartenaient.

Comme ils ne paraissent pas avoir mené la vie d'anachorète dans la haute montagne, il est à présumer qu'ils appartiennent plutôt au groupe de Brousse-Atroa, dans lequel nous les rangeons.

1. **Saint Pierre, moine.** — Pierre, connu d'abord sous le nom de Léon, naquit en Galatie. Remarquable par sa beauté, sa taille et sa force corporelle, il fut élevé par l'empereur Théophile à la dignité de comte et se distingua quelque temps dans l'armée par de brillants exploits. Mais un jour, pendant qu'il priait, il eut comme une intuition de la vanité du monde et du vide de la gloire humaine. Il renonça sur-le-champ à la vie des camps pour embrasser la vie solitaire.

Il alla recevoir la tonsure monastique au monastère de Daphnon et échangea à cette occasion son nom de Léon contre celui de Pierre. Il gagna ensuite le Mont Olympe pour se former à la vie monastique à l'école des vrais modèles.

Son noviciat terminé, il fit un long pèlerinage au cours duquel il visita les Lieux-Saints et les solitudes de Laodicée et d'Attalia alors illustres. Pendant ce voyage il eut à endurer, en dehors des fatigues, beaucoup de vexations et de mépris de la part des musulmans ; mais il se sentait heureux en supportant tout, joyeusement, en esprit de pénitence et pour la gloire de Dieu.

Il revint au Mont Olympe bien résolu à s'y fixer définitivement; mais avec le temps, la renommée de ses vertus se répandait jusqu'au palais, et l'empereur Basile le Macédonien souhaita de l'avoir à Constantinople. Il réussit à lui faire quitter Brousse et à l'attirer au monastère de Saint-Phocas où il termina ses jours.

2. **Saint Tryphon.** — Ce saint passa un bon nombre d'années dans un monastère du Mont Olympe et fut élu patriarche de Constantinople en 959 sous le règne de Romain II, le Jeune, fils de Constantin VII Porphyrogénète. Mais il n'avait été intronisé qu'à la condition d'abdiquer, au bout d'un temps indéterminé, en faveur de Théophylacte, fils de l'empereur.

Au bout de deux ans on lui demanda sa démission. Tryphon devait faire place à un jeune homme, presque un enfant, et de mœurs fort légères. Il refusa d'abdiquer pour ne pas prêter la main à l'avènement d'un patriarche indigne. Mais des métropolites moins scrupuleux et plus serviles prêtèrent leur concours à l'empereur pour le chasser en usant de ruse et de fourberie.

Tryphon reprit sa vie de moine et y persévéra jusqu'à la mort.

---

Troisième Partie

# LE GROUPE DE LA HAUTE-MONTAGNE

---

## APERÇU GÉOGRAPHIQUE

L'Olympe proprement dit est délimité au nord par la plaine de Brousse ; à l'ouest et au sud par le Nilufer qui le contourne et le sépare de l'Atroa et des montagnes de Phrygie ; et à l'est par le Gallus (Gueukdjé-Sou) qui, une fois descendu dans la plaine se dirige vers le nord-est et va se jeter dans le Sangarius.

Le Nilufer et le Gallus prennent tous deux leur source au sud-est du massif à une altitude d'environ 800 mètres. La longueur maxima de la montagne entre les deux rivières dépasse légèrement les quarante kilomètres.

Le versant méridional de l'Olympe, en partie aride, s'abrège en une pente rapide, presque vertigineuse. Au contraire, le versant septentional, le seul qui nous intéresse, s'étale sur une vaste superficie et se divise en trois zônes distinctes.

En bas c'est la zône des forêts, où s'étagent successivement à partir de la base : le châtaignier, au fruit savoureux, l'une des richesses du pays, associé parfois au cornouiller, au cerisier et au noyer ; le hêtre allié au chêne et souvent assiégé par le noisetier ; enfin, l'austère sapin qui touche à la zône des paturages.

Celle-ci commence à quinze ou seize cents mètres de hauteur et occupe un vaste plateau dont les ondulations successives élèvent lentement l'altitude.

On y voit de nombreux ruisseaux coulant dans les prairies, des bouquets de sapins rabougris perdus dans l'herbage, de gros blocs de granit, arrondis et curieusement entassés par la nature en forme de pyramides et de loin en loin des troupeaux gardés par des chiens énormes et féroces.

Une bonne route, qui contourne l'Olympe par l'ouest, amène les touristes jusqu'à un hôtel récemment construit et s'arrête un peu plus loin, à une altitude de 1950 m. Là commence la troisième zône dans laquelle, à part une herbe sporadique que le soleil a vite desséchée, il n'y a plus aucune végétation.

De la route, en moins d'une heure on rejoint le faîte de la montagne qui s'allonge indéfiniment sans pics ni précipices, et atteint, à son point culminant, 2500 mètres.

Une couche de gravier blanc qui recouvre le sol lui donne une fausse apparence de sommet neigeux. En réalité la neige, d'ordinaire, disparaît complètement vers le milieu de juillet et ne reparaît qu'en novembre. Il en reste toutefois assez dans quelques crevasses profondes, où les tempêtes de l'hiver l'ont entassée, pour alimenter les torrents et entretenir d'innombrables sources pendant les ardeurs de l'été.

La zône des forêts mérite une description plus détaillée car c'est là que se trouvent tous nos monastères.

Nous allons passer en revue ses principeaux torrents. Dans l'ignorance où nous sommes de leurs noms anciens, nous les désignerons par leurs noms turcs actuels.

Le Gueuk Déré ou Torrent du Ciel traverse la ville de Brousse. Il ne rappelle aucun souvenir religieux. Trop près de la ville et parcouru de tout temps par un chemin fréquenté, son long vallon, malgré ses gorges pittoresques et ses beaux sites, avait peu d'attrait pour les amis du calme et de la solitude. C'est à une lieue et demie plus à l'est, au milieu des grands torrents qu'il faut aller chercher le centre véritable des moines de la haute montagne. Ces torrents sont au nombre de six :

Le *Kapoulou Kaya Déré*, ou Torrent aux Portes Rocheuses, formé par la jonction du Saralan Sou et du Sobran Déré.



Le *Buyuk Baleukly* ou Grand-Poissonneux, ainsi appelé parce qu'on y pêche la truite.

Le *Kutchuk Baleukly* ou Petit-Poissonneux.

L'*Aktché Déré* ou Torrent d'Argent. Il doit son nom au minerai d'argent qu'on y rencontre. Les bûcherons l'appellent plus communément *Kilissé Déré* (torrent ou vallon des églises) à cause des nombreux vestiges de monastères et d'ermitages qui s'y trouvent .

Le *Tchaïrli Déré* ou torrent aux prairies.

Le *Déli Tchaï* ou Rivière Folle, ainsi nommée à cause de son cours tumultueux. Elle prend sa source au sommet du Mont Olympe. Tous les torrents précédents sont ses affluents.

Les lieux délimités par ces petits cours d'eau sont d'un grandiose impressionnant : des pentes vertigineuses, des roches gigantesques, des ravins impénétrables qui paraissent sans fond, le tout encadré par une puissante végétation ; spectacle bien propre à élever l'âme et à l'engager à contempler les grandeurs de Dieu.

Ces torrents, roulant en cascades dans des gorges très profondes aux versants rapides et escarpés, sont presque infranchissables et divisent la région en une série de compartiments fermés auxquels on n'accède commodément que par la base, au débouché des cours d'eau dans la plaine ou par le sommet vers la zône des pâturages.

L'espace surélevé qui sépare deux torrents, renferme, au milieu d'une luxuriante végétation, des sites variés et agréables où règne le calme le plus profond, le silence paisible et majestueux du désert.

La presque totalité des monastères se trouve comprise entre les cinq premiers torrents. Grâce au concours des bûcherons et des bergers qui connaissent tous les coins et recoins de la montagne nous en avons découvert le plus grand nombre, mais tous ne nous sont pas connus par leur nom.

Entre le Kapoulou Kaya et le Grand Baleukly on en remarque cinq : les Eunuques, le Syncelle, Crile et deux autres non encore identifiés.

Entre le Grand et le Petit Baleukly, le Monocastanon, vaste

monastère situé à égale distance des deux torrents au lieu appelé Karandjak (Alt. 560 m.).

Le long du Kilissé-Déré on en compte sept : Photinodios, le plus élevé de tous les monastères olympiens (1430 m.), Pissadini, Gardinal, Smilakion, les Symboles et deux autres aux noms inconnus.

Entre le Kilissé Déré et le Tchaïrli Déré trois : le Delmate (850 m.) et un peu plus bas un monastère encore anonyme. Le troisième, dont on croit observer les ruines non loin du confluent du Tchaïrli Déré avec le Déli Tchay, pourrait bien être le Monasterium Olympiacum signalé dès le V^e^ siècle.

Au delà, c'est le Désert de l'Olympe cher aux anachorètes, avec ses innombrables cellules d'hésychastes.

Nous entendons parfois des musulmans parler des « *cent-quarante-sept* » églises du Mont-Olympe.

S'agit-il d'une vieille tradition ou d'une simple rumeur répandue par quelque voyageur s'intéressant aux antiquités chrétiennes de Bithynie ? Nous ne saurions le dire. Mais si l'on considère que chaque monastère était entouré de plusieurs ermitages et que tout ermitage comportait essentiellement une chapelle, et si, d'autre part on tient compte du fait que beaucoup de cellules d'anachorètes avaient aussi leur chapelle, le nombre de cent-quarante-sept est loin de paraître exagéré.

Pour compléter la liste des monastères qui appartiennent au Mont-Olympe proprement dit, mentionnons aussi ceux qui se trouvent à l'ouest des grands torrents, plus près de Brousse : Le Saccudion, les Cathares et Libiana ; et deux autres très lointains : Phlubute, où S. Constantin le Juif débuta dans la vie religieuse, à une certaine distance du village de Kran, sur le flanc oriental et Panagre sur le versant méridional de l'Olympe.

Reprenons maintenant les principaux monastères en particulier pour en déterminer exactement la place, et esquissons l'histoire des saints personnages qui les ont habités.



## I. MONASTÈRE DES EUNUQUES (Alt. 1.000 m.)

Fondé vers le déclin du septième siècle, le monastère des Eunuques s'élevait sur le bord du petit plateau appelé aujourd'hui Gueuldjuk Yaïla.

Le chemin le plus court pour y parvenir longe le pied de la montagne jusqu'au Kapula Kaya. Là le torrent débouche entre deux gigantesques rochers. On le traverse aisément, car il est le plus souvent à sec. Ses eaux ont été distribuées un peu plus haut en plusieurs canaux pour approvisionner les villages voisins. Le sentier continue, fréquenté par les bûcherons et leurs mulets et gagne immédiatement la hauteur. Aux deux tiers de la montée, qui dure près de deux heures, on rencontre sur sa gauche un hameau de six maisons habité par des lazes et appelé de leur nom Lazlar. Une soixantaine de mètres avant d'atteindre le petit plateau, on trouve sur le chemin une source de faible débit et très mal entretenue. C'est dans le fouilli de buissons qui lui fait face que l'on découvre, non sans peine, les débris de ce monastère que la présence de S. Antoine le Jeune a rendu à jamais illustre.

S. Jacques, ancien évêque d'Anchiale, en fut très longtemps hégoumène et y mourut à l'âge de 120 ans vers 835. Nous connaissons seulement de sa vie ce qui en est rapporté dans l'histoire de S. Pierre d'Atroa et dans celle de S. Antoine le Jeune. Heureusement sur ce dernier nous sommes largement renseignés.

### Saint Antoine le Jeune

Il naquit à Phossat, à quelques lieues de Jérusalem vers l'an 786 et reçut au baptême le nom de Jean.

Quelques années avant sa naissance, dans les montagnes environnantes, vivait un brigand redoutable, d'une force herculéenne, dont les méfaits terrorisaient la contrée et qui s'appelait aussi Jean.

Il avait la foi, puisque, chaque année, il faisait trêve à ses ra-

pines pendant un mois pour visiter pieusement les Lieux-Saints. En outre, il s'abstenait de maltraiter les chrétiens.

Dans l'un de ses pèlerinages il se convertit et entra dans la fameuse laure de Saint-Sabbas.

Là, pendant dix ans, il étonna par sa ferveur et ses austérités les six cents moines qui s'y trouvaient.

Il ne buvait que de l'eau; il ne mangeait que du pain, et un seul pain lui suffisait pour trois ou quatre jours. En dehors d'un repas pris au milieu du Carême, il ne mangeait absolument rien pendant tout ce temps de pénitence.

Au bout de dix ans, il obtint de son supérieur la permission d'aller réparer ses crimes en vivant en ermite dans les montagnes mêmes qu'il avait jadis infestées de ses brigandages. Sa vie y fut si mortifiée et si fervente que Dieu le favorisa de l'esprit de prophétie et du don des miracles.

C'est à cet homme extraordinaire que l'on confia l'éducation du petit Jean.

Il dit un jour à son jeune disciple : « Tu sais, mon enfant, que je ne cherche pas à te flatter ; j'aime trop la vérité pour cela. Sache que plus tard tu sortiras des frontières syriennes pour habiter la terre des Romains. Là, pendant un temps, tu serviras le monde. Tu seras chef de peuples; tu commanderas des armées; tu prendras des villes; tu dresseras des trophées. Mais ensuite tu renonceras au monde et à toutes les commodités de la vie pour servir le Christ pendant quarante ans, dans la vie monastique et tu iras beaucoup plus avant que moi dans la voie de la perfection. »

L'enfant demeurait rêveur et incrédule, mais ses parents lui disaient : L'ermite Jean est un saint : les choses qu'il t'a dites, doivent, d'une façon ou d'une autre, trouver leur réalisation.

### *Gouverneur de province*

L'enfant grandit. Après quelques années sa mère mourut et son père convola à de nouvelles noces .

Jean, héritier par sa mère d'une belle fortune, prit avec lui son frère, sa sœur et un certain nombre de chrétiens du pays,



franchit la frontière et vint s'établir à Attalia, dans le thème byzantin des Cibyréotes.

C'était alors un grand et solide jeune homme d'une rare intelligence pratique et d'un courage à toute épreuve. Il s'engagea dans la marine et fit de si brillants exploits que son nom et sa louange volaient dans toutes les bouches.

L'empereur Michel le Bègue, étant venu visiter Attalia, se le fit présenter. Il fut tellement frappé des talents merveilleux qu'il découvrit en lui qu'il le nomma gouverneur du thème des Cibyréotes.

Jean se transporta à Sylée, résidence ordonaire du chef du thème, et prit avec vigueur la direction des affaires. Bientôt la mer fut purgée des pirates qui l'infestaient et les côtes interminables de la province mises à l'abri des incursions des Sarrasins.

Sage administrateur, il fit régner partout l'ordre et la justice et favorisa la piété.

Il donnait au reste lui-même l'exemple de la vertu. Il invitait souvent des moines à sa table, et, dans sa vie privée il imitait leur austérité. Pendant le carême il s'abstenait de pain et de vin et se contentait, pour toute nourriture, d'une espèce de potage ou de panade appelée *rouphi,* dont il prenait un verre chaque jour.

En ce temps là, un célèbre aventurier, le général Thomas, s'était mis en révolte ouverte contre l'autorité impériale qu'il voulait usurper. Toute l'Asie-Mineure était en sang. Ses partisans étaient particulièrement nombreux dans le thème des Cibyréotes.

Jean organisa une grande expédition contre eux. Il extermina les uns, expulsa les autres et distribua leurs biens aux sujets restés fidèles à l'empereur.

Après cela le thème jouit d'une tranquillité et d'une prospérité inconnues depuis longtemps. Mais Jean, bénéficiant d'une immense popularité, se laissa quelque peu enivrer par les fumées de la gloire. Il s'attacha insensiblement à ses fonctions et ne songea plus sérieusement à s'en défaire. En outre, vivant en paix, au milieu des fêtes et dans une demi oisiveté, il se

sentit fortement tourmenté par l'aiguillon de la chair. Se rappelant alors le conseil de S. Paul : « il vaut mieux se marier que d'être dévoré par le feu des passions » il se décida à prendre femme.

*Un coup de théâtre*

Tout était prêt pour les noces, quand soudain un moine de Palestine se présenta à lui, porteur d'un message.

Il était de Jean, l'ancien brigand devenu ermite.

— « As-tu donc oublié, lui disait-il, ma prédiction d'autrefois ? Pourquoi t'empresses-tu de t'envelopper du faste de la vanité ? Dieu ne t'a pas destiné à joindre ton sort à celui d'une femme. Le temps est arrivé où tu dois, pour lui obéir, te défaire de ton commandement et entrer dans la milice de Jésus-Christ pour te livrer aux luttes obscures et austères de la vie ascétique. »

Jean, très ému, congédia son entourage, entra dans sa chambre et donna, pendant plusieurs heures, libre cours à ses larmes.

Tout désir mondain s'était évanoui de son cœur comme par enchantement.

Il appela le messager et voulut le charger d'or pour le distribuer aux couvents et aux pauvres de la Terre-Sainte ; mais le moine refusa en disant : Mon maître m'a défendu d'accepter autre chose qu'une mesure de pain et une cruche de vin. On lui offrit ce modeste présent et il monta aussitôt sur un navire qui voguait vers les côtes de Syrie.

Alors Jean appela son domestique Théodore : Tu sais, lui dit-il, que tu possèdes ma confiance. Je vais te confier un secret : Je dois me faire moine ; c'est Dieu qui vient de me le faire savoir. Fais, demain, une grande distribution de vivres, et vends mes biens pour en distribuer le prix aux amis, aux étrangers et aux pauvres ; et va prévenir le stylite Eustrate qu'il nous attende la nuit suivante.

Il fit aussi préparer un grand festin pour les officiers et dignitaires qu'il avait invités à son mariage.

Les vins les plus généreux coulèrent à flots, et quand toutes les têtes se trouvèrent suffisamment échauffées, Jean se leva



de table sans être remarqué, et courut, avec son fidèle Théodore, à la colonne du stylite.

Il y reçut la tonsure monastique avec le nom d'Antoine. Théodore suivit son exemple et prit le nom de Sabbas. Les deux novices s'installèrent dans la cellule qui était au pied de la colonne.

Le lendemain, ce fut une véritable stupeur quand on s'aperçut de la disparition du gouverneur, et surtout quand on le découvrit pieds nus et revêtu d'un sac auprès du stylite.

Les parents de la fiancée étaient furieux ; le peuple était consterné ; beaucoup accusaient Antoine d'avoir trahi la patrie dont il était le soutien. C'est tout juste si l'on put empêcher la foule de renverser la colonne du stylite, qui s'était prêté à ce triste événement.

Un rapport sur cette affaire fut expédié à l'empereur, et celui-ci, un mois après, envoya de Constantinople un patrice à la tête d'une flotille, avec ordre de pendre le gouverneur qui avait déserté son poste.

Comme ce patrice approchait de Sylée, il vit par trois fois en songe, deux hommes habillés de blanc qui lui disaient d'un ton sévère : « Garde-toi bien de lever la main sur le serviteur de Dieu, car ni toi, ni ta troupe, vous ne reverriez la capitale ».

Pénétré de crainte, il déclara à ses soldats que Jean n'avait fait qu'accomplir la volonté de Dieu et qu'il ne pouvait sévir contre lui sans s'exposer et les exposer eux-mêmes aux coups de la vengeance divine. Il alla voir Antoine et se contenta de se jeter à ses pieds avec ses hommes pour lui demander sa bénédiction.

*En route pour la Bithynie*

Plusieurs mois s'écoulèrent pendant lesquels Antoine reçut sa première formation et acheva de distribuer ses biens aux pauvres ; puis ayant pris congé d'Eustrate le Stylite, il se dirigea, pieds nus, avec Sabbas du côté de la Bithynie. Il n'emportait avec lui que l'habit de poil dont il était vêtu et quatre pièces de monnaie. Ils firent ainsi péniblement plus de soixante lieues et parvinrent à la ville d'Amorion. Leur bourse était vide et la

population peu généreuse. Ils y souffrirent terriblement de la faim.

« Allons plus loin, dit Sabbas, car il nous est impossible de vivre ici.

— Loue donc un âne. Je n'ai plus assez de forces pour marcher à pieds.

— Mais comment le paierons-nous, quand nous n'avons pas même de quoi acheter du pain pour nous.

— Obéis, réplique Antoine, et Dieu pourvoira à nos besoins ».

On amena donc un âne, et l'ânier s'engagea à les conduire, pour deux pièces de monnaie, jusqu'à Pyles, aux portes de Nicée.

Ils se mirent en route. A peine sortis de la ville, ils rencontrèrent un gentilhomme qui, voyant Antoine tout souffrant et misérablement vêtu, lui remit deux pièces de monnaie en disant : « Mon père, prenez cela et priez pour nous. — Que Dieu récompense ta foi », lui dit le saint ; et se tournant vers Sabbas : « Tu vois que Dieu nous envoie tout de suite de quoi payer notre monture. Mets toujours ton espoir en Jésus-Christ et il veillera sur toi ».

Arrivé aux portes de Nicée, Antoine renvoya l'âne et son maître et inaugura sans tarder sa vie de solitaire. Cinq jours par semaine il s'abstenait de tout aliment ; mais le samedi et le dimanche, il usait de pain et d'eau et acceptait ce qu'on lui offrait.

Au bout de neuf mois, il sentit qu'il n'était pas encore mûr pour la vie d'anachorète. Exténué par son austérité excessive et insuffisamment occupé, il ne put se défendre de la lassitude et de l'ennui. Il se sépara de Sabbas et prit le chemin du Mont Olympe.

### *Au monastère des Eunuques*

Son intention était de se présenter aux Agaures. Comme il allait frapper à la porte de ce célèbre monastère, un moine l'arrêta et lui dit : « Frère, les fonctionnaires impériaux nous guettent. Si tu veux échapper aux tempêtes et aux pirates de



la mer hérétique, renonce aux Agaures et va te cacher au monastère des Eunuques.

— Mais qui m'en montrera le chemin » répliqua-t-il. Un homme du monde qui l'avait entendu lui dit : « J'irai avec toi pourvu que tu me payes mon salaire ».

Ils cheminèrent ensemble pendant plusieurs heures à travers les rudes sentiers de la montagne et arrivèrent enfin à un carrefour de trois chemins.

Le guide, qui s'était déjà égaré plus d'une fois, ne savait lequel choisir. Antoine ne fut pas sans remarquer son embarras. Il était du reste lui-même tellement épuisé de fatigue, de faim et de soif qu'il ne se sentait plus ni la force, ni le courage d'aller plus loin. Il dit à son homme : « Reçois le salaire convenu, mon enfant, et retourne chez toi. Le Seigneur me conduira suivant sa volonté ».

Après un instant de repos, debout et tourné vers l'Orient, il fit cette prière : « Vous savez, mon Dieu, que j'ai tout abandonné pour votre nom et que je n'ai d'autre désir que celui de vous suivre. O Seigneur miséricordieux et ami des hommes, par l'intercession de votre glorieux martyr saint Georges, ne m'abandonnez pas dans la dure nécessité où je me trouve ».

En proférant ces mots, il versa d'abondantes larmes et se laissa tomber à terre épuisé.

Un instant après, un homme passe, tenant de ses deux mains une cruche ruisselante d'eau fraîche, et lui offre à boire. Antoine porta la cruche à ses lèvres et la vida presque entière. L'homme lui dit : « Marche par ce chemin, il te conduira tout droit au lieu que tu cherches ». Et il s'éloigna.

Antoine réconforté et consolé, versa maintenant des larmes de tendre reconnaissance à la pensée que le Christ était venu si promptement à son secours.

Il partit joyeux et rencontra, à une faible distance, une chapelle. « A qui est consacré cet oratoire, demande-t-il à un homme qui se tenait auprès. — A saint Georges ». Satisfait d'entendre ce nom, il entra, rendit grâces à Dieu et à son glorieux martyr, prit de nouvelles informations sur le sentier qui conduisait à Pandème et gagna en peu de temps le monastère

des Eunuques, où il reçut un chaleureux accueil, car sa renommée l'y avait précédé.

### *La solitude*

Au bout d'un certain temps, saint Jacques, l'hégoumène, lui fit construire, à cinq stades du monastère, une cellule complètement séparée du monde, où il put se livrer, tout à son aise, à la méditation des Saintes Ecritures (1).

Sa nourriture consistait dans des fèves qu'on lui faisait cuire dans une marmite et qu'on lui apportait chaque dimanche pour toute la semaine. L'eau était son unique boisson. Il allait la chercher lui-même assez loin, et c'était, pendant l'hiver, au prix de beaucoup de difficultés et de fatigues.

Il revenait fréquemment voir son supérieur, qu'il trouvait, soit au monastère, soit dans une cellule d'hésychaste qu'il s'était ménagée à une faible distance du couvent.

Saint Jacques, qui avait été évêque d'Anchiale, en Macédoine, au temps du patriarche saint Taraise et avait démissionné pour mener la vie solitaire, était un grand contemplatif. Antoine, sous sa direction, apprit les règles de la vie anachorétique, se forma à l'oraison et s'éleva à la plus haute contemplation. Les enseignements de ce pontife expérimenté lui furent d'un grand secours dans les luttes qu'il eut à soutenir contre le démon.

Un jour, il était sorti de sa cellule et, s'étant complètement déshabillé, il nettoyait, assis au soleil, son unique habit. Quand, au bout de peu de temps, il leva par hasard les yeux, il aperçut une femme aux traits séduisants qui, cheveux déliés, s'approchait effrontément de lui. Il rentra précipitamment dans sa cellule et, plein de trouble, alla raconter à l'Abbé Jacques ce qui lui était arrivé. Celui-ci répondit : « Ce n'est pas une femme réelle que tu as vue, mais un fantôme diabolique. Le

(1) On voit encore aujourd'hui, perdues dans la verdure, les ruines de ce petit ermitage. Les bûcherons, dans l'espoir d'y trouver quelque trésor, y ont fait des fouilles et ont découvert sous terre deux cellules contiguës très petites et voûtées. Au fond de la première ils montraient la place d'une plaque couverte de peintures que des touristes ont emportée.



Malin ne perd jamais de vue ceux qui marchent résolument dans les voies de la perfection. Garde ta cellule et ne t'expose pas à ses coups sans nécessité, car il reviendra souvent si tu lui en fournis l'occasion ».

Une autre fois quelqu'un frappa à sa porte au milieu de la nuit. « Qui est-tu, lui dit-il, d'où viens-tu et que veux-tu à cette heure ? » L'étranger répondit : « Allume ce flambeau et donne-le moi ». Antoine pensant que c'était un frère du couvent, entrouvrit sa porte et tendit la main. Quand il la retira, il y trouva, au lieu d'une chandelle, des excréments. C'était encore le démon. « Misérable ! s'écria Antoine, un peu vexé, tu ne te moqueras plus de moi. Le Seigneur, que j'invoquerai, me donnera assez de sagesse et de jugement pour discerner tes artifices ».

### *L'inconvénient des extases en hiver*

Il avait l'habitude, le samedi soir, de réciter l'office pendant la nuit, et il persévérait ensuite dans l'oraison jusqu'au lever du soleil.

Une nuit d'hiver, il fut ravi en extase et resta plusieurs heures immobile. Quand il revint à lui, ses pieds nus se trouvaient collés au pavé par l'effet du froid. Les efforts qu'il fit pour se dégager furent vains. A la fin sa peau se déchira et resta attachée au sol.

Pendant plusieurs jours il endura des souffrances atroces. Quand enfin il fut en état de marcher, il alla trouver saint Jacques et lui dit : « Mon Père, je vais être obligé d'abandonner ma cellule à cause de l'eau, car je ne suis plus en état de m'en procurer.

— Non pas, lui répondit le saint hégoumène, mais prie Dieu avec ferveur et il te fournira de l'eau suivant tes besoins ».

Persuadé que la parole du saint ne pouvait manquer de se réaliser, il pria toute la nuit, et le matin, prenant une petite pioche, il en frappa la pierre. Celle-ci se fendit et il en sortit une eau douce et limpide.

Il en remercia Jésus qui l'avait consolé dans sa faiblesse et son isolement, puis il courut à son supérieur : « Père, lui dit-il, plein de joie, ce que tu m'as dit hier est arrivé ».

*Les grandes épreuves*

Douze ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait renoncé au monde. Les rebelles du thème des Cibyréotes qui avaient suivi Thomas dans sa révolte, présentèrent à l'empereur Théophile une plainte contre Jean, gouverneur de ce thème, qui les avait, disaient-ils, privés de leurs richesses et de tous leurs biens, et ils en réclamaient la restitution.

L'empereur, ayant examiné leur cas avec bienveillance, ordonna que Jean réparât ses injustices en rendant à chacun ce qui lui appartenait.

David, le frère de notre saint, courut à Constantinople, se jeta aux pieds du roi et lui demanda un sursis pour chercher son frère, qui seul était responsable, et lui dire ce qu'on exigeait de lui. Il vint ensuite aux Eunuques mettre son frère au courant de cette affaire.

Antoine voulut venir lui-même à Constantinople s'expliquer devant l'empereur : « Prince, lui dit-il, aux jours où ces hommes agissaient en ennemis de votre père et en adversaires du nom chrétien, je les ai anéantis, et j'ai distribué leurs biens aux défenseurs de votre empire. Je laisse à votre sagesse le soin de décider si j'ai bien ou mal agi. »

Théophile le renvoya à Stéphane, chargé de régler ce conflit. Celui-ci le mit en prison, et après quelques jours lui envoya l'ordre de se procurer de l'argent. Il pensait qu'Antoine ferait tout et sacrifierait même son âme pour en avoir.

Antoine, voyant combien grande était l'avarice et la dureté de Stéphane, le pria de le laisser libre le samedi et le dimanche pour s'entretenir de cette affaire avec ses amis.

En fait d'amis notre ermite ne connaissait que l'Ami toujours fidèle qui réside au tabernacle et les saints qui forment sa cour. Il passa invariablement ces deux jours dans les églises, faisant ses dévotions et implorant le secours du Dieu des miséricordes.

Cinq mois s'écoulèrent de la sorte. Stéphane, vexé de ne rien recevoir, fit asseoir le saint sur un âne ridicule et le fit conduire, au milieu des insultes de la populace, du prétoire jusqu'à sa maison. Prenant alors trois nerfs de bœufs trempés dans du vinaigre : « Avec ces verges, dit-il, je t'arracherai l'âme du corps si tu ne me donnes pas tout l'or que tu dois par décision du roi. »



Le saint lui répondit avec finesse : « J'admire l'étendue de ta sagesse et de ton jugement de vouloir arracher de l'argent à un homme presque nu ! Tu vois qu'en dehors de cette tunique de poil je n'ai absolument rien et tu prétends me mettre à contribution ? »

Furieux, Stéphane le fit lier et ordonna qu'on le flagellât. Mais le serviteur à qui il donna cet ordre se récria et protesta d'une voix forte que jamais il n'osera lever la main sur le serviteur de Dieu, dût-on lui faire violence jusqu'à la mort.

Stéphane alors, de ses propres mains et de toutes ses forces, lui infligea cinquante coups. Le sang jaillit jusque sur ses vêtements.

Sa femme, à cette nouvelle accourt, indignée de tant de cruauté : « Malheur à nous ! s'écrie-t-elle, malheur à notre maison, à cause du sang innocent que tu viens de verser ! Penses-tu que Dieu puisse continuer à étendre sur nous sa bonté et sa miséricorde ? Crois-tu que la paix et la concorde puisse encore régner entre nous après une telle iniquité ? »

Le saint est reconduit en prison. La nuit suivante, il était en proie à d'horribles souffrances quand tout à coup les fers dont il était lié lui tombèrent des pieds. Se croyant indigne d'une pareille faveur du ciel, il craignit, dans son humilité, que ce prodige ne fût l'œuvre du démon. Trois fois il rattacha ses chaînes et trois fois elles se détachèrent d'elles-mêmes. Il put ainsi se reposer jusqu'au matin de ses blessures.

Quand le jour vint, il les rattacha une dernière fois, et peu de temps après, Stéphane arrivait et donnait ordre qu'on les lui enlevât.

On tenta en vain d'exécuter son ordre ; tous les efforts furent inutiles. Antoine lui dit : « Sache que j'ai passé la nuit sans tes fers ; la puissance et la bonté de mon Dieu m'en avait délivré. Mais maintenant je te déclare que pour les enlever, il faudra les briser ».

On dut en effet recourir à ce moyen; puis on conduisit le saint au roi. Dès que celui-ci le vit en sa présence, sans l'interroger et sans même s'informer du motif pour lequel il était prisonnier, il le congédia en disant : « Va, Père, regagne sans crainte ta solitude et prie pour nous.

Deux semaines ne s'étaient pas écoulées que mille maux s'abattaient sur son cruel persécuteur. Théophile, après l'avoir fait flageller, confisquait ses biens et l'envoyait en exil avec toute sa famille.

A ce moment l'un des grands personnages de la capitale avait sa fille à l'agonie. On avait si peu d'espoir de la sauver qu'on avait déjà réglé l'ordre de la sépulture.

Un ami de la famille vint prier le saint de vouloir bien la visiter. Antoine monta dans sa chambre, fit sortir tout le monde, s'approcha de la mourante et fit trois fois le signe de la croix sur elle. La jeune fille, revenant comme d'un profond sommeil s'assit sur son lit et Antoine la fit manger; puis il la remit pleine de santé entre les mains de ses parents en leur recommandant de garder le silence jusqu'à sa mort sur ce qui venait de se passer.

*Retour au monastère — Singulière faveur que Dieu lui accorde.*

Antoine se hâta de regagner sa retraite. Dieu lui fit alors une singulière faveur pour alléger le poids de sa solitude. Un renard venait se coucher à ses pieds, doux et caressant comme un animal domestique et un passereau voltigeait autour de lui et venait se poser familièrement sur ses mains.

Il alla bien vite trouver Jacques, son hégoumène, pour lui demander ce qu'il fallait penser d'un fait si étrange.

« Dieu, lui répondit saint Jacques, sait que tu es faible et qu'après les fatigues du service divin, ton naturel te pousse à l'indolence et à l'ennui. Il a organisé ton existence de façon à t'offrir quelques distractions qui te soulagent, afin qu'ensuite tu t'animes davantage, en considérant cette marque touchante de sa sollicitude, à le connaître et à tourner ton cœur vers lui.

Nourris ces animaux, ne les chasse pas; mais rends gloire à Dieu qui, dans la mesure où nous devenons chaque jour davantage semblables à lui, nous soumet la nature des animaux sans raison, afin que nous ne nous lassions jamais de multiplier nos actes de vertu ».



*Mort de saint Jacques d'Anchiale*

Jacques, âgé de cent vingt ans, savait qu'il allait mourir, mais, ne voulant être à charge à personne, il dit à Antoine qui était venu le visiter : « Va dans ta cellule, prépare-moi un potage pour demain et apporte-le moi ».

Quand il vint le lendemain, l'évêque dormait sur son siège. Il attendit longtemps. A la fin, il entra et s'approcha sans bruit pour ne pas le réveiller; mais quand il fut tout près de lui il s'aperçut qu'il était mort. Fondant en larmes, il alla aussitôt en informer la communauté.

La nouvelle en fut presque aussitôt connue à Constantinople où on le tenait pour un saint. La reine, qui s'éclairait de ses conseils et veillait sur ses besoins, envoya son intendant Procope avec une escorte pour emporter ses reliques. Mais Antoine, qui ne voulait pas priver le monastèère d'un pareil trésor, dit à l'intendant : « Dieu, mon enfant, accueille favorablement les pieuses intentions de la reine et l'œuvre de foi qu'elle veut accomplir en faveur de son serviteur. Elle en recevra assurément la récompense au siècle futur. Mais notre bienheureux Père nous a recommandé d'ensevelir son corps sur cette montagne et dans le monastère. Il ne nous est pas permis de violer ses ordres. Laissez-nous donc faire, sans vous y opposer; car vous pourriez récolter sa colère au lieu de sa bénédiction ». C'est ainsi que saint Jacques put être enseveli dans le monastère des Eunuques.

Ce saint anachorète était le modèle de toutes les vertus. Il possédait un empire absolu sur ses passions et vivait dans une union constante et intime avec Dieu. Aussi n'aimait-il pas à en être distrait sans quelque utilité spirituelle. Pour favoriser en lui cette sainte disposition, Dieu lui avait accordé le privilège de se rendre invisible à volonté pour ceux qui l'entouraient.

Un jour, dans le désert, racontait saint Antoine, en me voyant venir de loin, il s'était assis à terre. Quand je fus près de lui je ne le vis plus. Tandis que je courais çà et là, de droite et de gauche à sa recherche, mon pied sentit un instant qu'il touchait ses vêtements ; mais je ne vis rien jusqu'à ce qu'il me dise : « Que cherches-tu, Père Antoine ? » Je lui répondis : « Vraiment, mon maître, quand tu le veux, on te voit et quand tu ne le veux pas, personne ne te voit plus » Alors, il me dit avec un fin sourire : « Mais ne t'arrive-t-il jamais d'en faire autant ? Vraiment, si tu n'y es pas encore parvenu, c'est que tu n'es pas encore un moine ».

*Il choisit une autre retraite où il passe pour un mendiant*

Après la mort de saint Jacques, Antoine privé de son directeur, quitta son ermitage et descendit dans la direction du monastère de Crile. Ayant trouvé sur son chemin l'église Saint-Pantaléon sans occupant, il y fixa son domicile. Là, personne ne le connaissait, et comme il était mal vêtu, la plupart le prenaient pour un mendiant.

Sabbas, son ancien domestique et premier disciple, qui l'avait cherché longtemps, eut la bonne fortune de le trouver en ce lieu et vécut désormais auprès de lui.

Ne pouvant demander leur nourriture au monastère de Crile, dont ils désiraient rester inconnus, ils se construisirent un petit four pour y cuire eux-mêmes leur pain. Mais voici qu'un jour une averse imprévue s'abattit sur leur petite construction qui s'écroula et ses matériaux se mêlèrent à la pâte à moitié cuite.

Ils firent sécher le tout au soleil, démêlèrent avec soin la terre du pain, réduisirent en poudre ce dernier et en firent le potage appelé *rouphi*. Antoine en fit sa nourriture jusqu'à épuisement. Sabbas n'y toucha pas. Dégoûté du régime de son maître, il songeait plutôt à prendre la fuite.

Mais Dieu vint à leur aide. Sait Paul de Prousias, l'un des évêques exilés pour leur fidélité au culte des Images, vivait en ermite dans le voisinage du monastère de Crile. Ayant entendu dire qu'un grand anachorète vivait dans l'ermitage de Saint-



Pantaléon, il vint lui faire visite. Quand il le vit si misérablement installé et vêtu d'un froc lamentable, il le prit, lui aussi, pour un mendiant. C'est un pauvre, se dit-il, que le bon Dieu m'envoie, et il l'invita à s'asseoir chaque jour à sa table. « Tu vois, homme de peu de foi, dit alors Antoine à son disciple, comment Dieu a vite arrangé toutes choses : Il nous donne notre pain sans que nous ayons le souci et la peine de le préparer. »

Le 29 Juin, à l'occasion de sa fête, le saint évêque invita à dîner tous ses amis.

Antoine qui, soucieux de rester constamment uni à Dieu, pratiquait une extrême sobriété, avait horreur des repas où l'on est presque contraint, pour ne pas se singulariser, de manger jusqu'à satiété. Il tenta de s'esquiver en partant pour le désert de Potamias. Mais à peine en route, il entendit un grand bruit. C'était comme un écroulement de rochers, roulant avec fracas sous l'action d'une poussée formidable ; et il crut apercevoir un énorme dragon devant lui. Quand l'avalanche fut passée, il retourna en arrière et alla raconter au bon évêque ce qui lui était arrivé. « Je pense, ajouta-t-il, que j'étais voué à la mort pour avoir désobéi aux ordres de votre sainteté. Sans vos prières, je serais peut-être à présent au fond des enfers ».

*Il veut rester humble et méprisé jusqu'à la mort*

Il fut invité une autre fois à la table de l'évêque en compagnie de plusieurs moines et laïques. Paul, qui ne voyait en lui qu'un mendiant ordinaire, le mettait toujours à la dernière place.

Le laïque assis à côté d'Antoine était un homme de Sylée. Il l'observa tout le temps du repas, faisant une extrême attention au timbre de sa voix et examinant avec une singulière curiosité certaines marques extérieures qu'il portait sur le corps.

Quand on se fut levé de table et qu'Antoine fut sorti, le Syléote dit à l'évêque : « Ce pauvre que j'avais près de moi, doit être, je ne puis en douter, notre ancien général. Si vous m'y autorisez, j'irai le trouver pour m'assurer du fait. Quel bon-

heur pour moi de le retrouver après une si longue séparation ! Il fut un temps où je le voyais chaque jour ; je vivais avec lui et, grâce à sa munificence, je jouissais de toutes sortes de biens. Ah ! si vous eussiez vu quel vaillant guerrier il était ! quel admirable justicier ! Il ne voulut jamais pactiser avec les apostats de l'usurpateur Thomas, mais il les combattit et les anéantit ».

Le Syléote eut beau chercher son général ; il ne le trouva pas. Antoine, qui avait deviné son dessein, fut assez habile pour éviter sa rencontre.

Il continua à vivre inconnu et méprisé et mourut dans sa solitude à l'âge de quatre-vingts ans, dont il avait passé, suivant la prédiction de l'ermite Jean, l'ancien brigand, quarante dans la vie religieuse.

### Les Monastères voisins de celui des Eunuques

Trois monastères se trouvaient situés à une faible distance des Eunuques.

L'un d'eux était au bas de la pente rapide, qui aboutit au Baleukly Déré. On croit que c'est le monastère du Syncelle dont les ruines sont appelées par les indigènes Yourt Yéri ou lieu d'agglomération (alt. 780 m.).

L'autre se trouve tout à côté de Lazlar sur le petit plateau d'Erikli Yaïla (alt. 840 m). Les villageois y ont découvert des plaques de marbres ornées de croix, des tombeaux, etc. Dans une maison on remarque encore deux chapiteaux qui servent de support à un escalier. Aucune inscription n'est venue révéler le nom de ce monastère.

Le troisième est le plus intéressant. Il n'est séparé des Eunuques que par une colline ; mais pour y parvenir, il faut la contourner et redescendre presque jusqu'à Lazlar. Après avoir repris la montée, on aperçoit bientôt sur la droite, à travers le feuillage un pic que les indigènes appellent Kilissé Tépé (colline de l'église) et quelques instants après on se trouve au pied de ce sommet dans un riant vallon plein de pierres mêlées



de briques et de tuiles cassées (altit. 920 m). L'étendue des ruines est considérable. Ce monastère devait abriter plus de deux cents moines. On voit çà et là des débris de marbre travaillé, des restes de maçonnerie qui affleurent le sol. Les bûcherons, qui s'imaginent trouver une fortune partout où il y a des ruines, ont fouillé de tous les côtés. Ils ont mis à jour de petits bassins ronds communiquant entre eux, probablement les bains du couvent, des voûtes souterraines, des conduites d'eau, etc.

Le tout est envahi par la forêt à l'exception d'un terrain bas et uni couvert de fougères et parsemé de quelques sapins. Au milieu, un petit rocher, isolé et flanqué de sapins, a été taillé en forme de banc. Des fouilles faites avec intelligence peuvent seules nous faire connaître le nom du monastère.

Sur le sommet du pic qui le domine de 80 mètres on remarque les ruines d'un ermitage et une belle croix gravée sur le flanc du rocher.

— Un autre monastère dont les ruines sont presque aussi vastes se trouve beaucoup plus bas sur un plateau couvert de châtaigners, à un quart d'heure environ du lieu où le Baleukly Déré s'échappe des montagnes. C'est le monastère de *Crile* (alt. 430 m). Là aussi on remarque de petits bassins ronds et des murailles affleurant le sol. On voit aussi, confondu avec d'autres pierres, un chapiteau orné d'une croix.

C'est au-dessus du monastère de Crile que se trouvait l'ermitage de Saint-Pantaléon, où saint Antoine le Jeune passa la fin de sa vie. Plus bas était un autre ermitage, où saint Paul, évêque de Prousias, exilé de son diocèse, se réfugia pendant le temps de la persécution.

## II. MONASTÈRE DES SYMBOLES (Alt. 420 m.)

Dans le langage monastique, on appelait symboles ou simandres des plaques d'airain, ou simplement parfois de grosses planches d'un bois spécial, suspendues à des chaînettes sur lesquelles on carillonnait à coup de marteau pour appeler les moines aux offices. C'était la cloche avant son invention. Le

monastère des Symboles pourrait donc s'appeler aussi le monastère des cloches, et il doit apparemment son nom à la richesse de son carillon. Sa fondation remonte au commencement du septième siècle. Il a toujours été compté parmi les plus fervents.

Il est le premier des sept monastères qui s'échelonnent le long du Kilissé Déré. Son accès est des plus faciles. De Brousse on peut gagner en voiture le village de Djumali Kisik, distant d'une douzaine de kilomètres. Prenez alors le sentier qui va droit au Kilissé Déré et longe le torrent presque jusqu'à sa source. Au moment de pénétrer dans le vallon, vous apercevrez, sur la pente raide que vous aurez sur votre droite et jusque dans le chemin, quantité de vieilles briques cassées. Quittez sans hésiter le chemin et gravissez le coteau et bientôt vous vous trouverez sur une très vaste esplanade couverte de châtaigners, dominant de tous côtés et fermée seulement sur un point, vers le sud. C'est sur cette espèce de promontoire, appelé *Duz-Dagh ou Montagne-Plate,* que se dressait le monastère. Ses débris couvrent une très grande superficie.

Là vécurent, dans le cours du septième et du huitième siècle, saint Timothée des Symboles, saint Platon, saint Théostéricte et probablement encore saint Georges Limniote.

## 1. Saint Timothée des Symboles

Tel est le nom sous lequel il est désigné dans les Ménées de l'Eglise grecque. A cause de ce nom même, on est naturellement porté à voir en lui le fondateur du monastère des Symboles. Aucun texte cependant ne vient confirmer cette opinion. Il pourrait avoir été seulement le premier hégoumène des Symboles qui ait mérité les hommes d'un culte public.

Il embrassa la vie monastique dès son jeune âge, et combattit si vigoureusement les convoitises de la chair qu'il parvint de bonne heure à *l'apathie,* terme par lequel les grecs désignent l'extinction complète des passions. Jamais il ne porta les regards sur le visage d'une femme, et jusqu'à la mort, il resta vierge de corps et d'esprit.



Dieu récompensa son esprit de pénitence et son exquise pureté en lui donnant le pouvoir de chasser les démons et de guérir toutes les maladies. Il mourut dans une extrême vieillesse.

Cette courte notice des Ménées ne fournit aucune date ; mais le fait que son office liturgique est l'œuvre de saint Théophane, ne nous permet guère de le faire vivre au neuvième siècle. D'autre part l'absence de toute allusion, dans les nombreuses strophes qui exaltent ses vertus, au culte des images et aux persécutions iconoclastes, nous fait supposer qu'il mourut avant l'apparition de cette hérésie. La plus grande partie, au moins, de sa longue vie appartiendrait donc au VII$^{e}$ siècle.

## 2. Saint Georges Limniote

Né en 640, il vint tout jeune au monastère pour se former à la vie religieuse.

Dans quel monastère vécut-il ? Le synaxaire ne le dit pas ; mais comme il passa la plus grande partie de sa vie dans le désert de l'Olympe, il nous a paru fort naturel de le rattacher au monastère le plus ancien et le plus illustre de cette région.

Quand ses supérieurs le jugèrent suffisamment avancé dans la perfection, il lui fut permis de se livrer à son attrait particulier pour la contemplation et de vivre en anachorète dans le désert voisin. Mais il quittait volontiers sa solitude, quand il voyait la foi catholique en danger.

Il dénonça hardiment l'impiété de l'empereur Léon l'Isaurien qui brisait les images du Christ et de la Vierge et brûlait les reliques des saints. Il eut, de ce fait, à subir les plus cruelles persécutions ; mais ni les tourments, ni le poids des années ne purent refroidir l'ardeur de son zèle. Il continua, malgré tout, à proclamer la vérité catholique et à confondre les briseurs d'images.

A la fin, sous l'empereur Constantin Copronyme, on lui coupa le nez et on lui brûla la tête. C'est dans ce supplice qu'il rendit son âme à Dieu, en 735, à l'âge de 95 ans.

## 3. Saint Platon

Platon naquit en 735. Ses parents Sergius et Euphémie appartenaient à la haute noblesse byzantine. Ils eurent à peine le temps d'ébaucher son éducation, car ils succombèrent tous deux à l'effroyable peste qui décima la capitale en 747.

Le petit orphelin n'avait alors que douze ans; mais il avait déjà acquis une telle maturité d'esprit et de jugement, qu'il put pourvoir lui-même à sa propre éducation, s'occuper de la gestion de ses biens et même, par une sage administration, augmenter son patrimoine.

Quand il parvint à l'âge adulte les plus illustres familles briguèrent son alliance; mais il aimait Dieu avec ardeur et il était si heureux de le servir que les plus belles situations du monde ne lui inspiraient que du dégoût. Il vendit ses biens, et après avoir richement doté ses deux sœurs, il distribua le reste aux pauvres.

Il se dirigea vers l'Olympe accompagné d'un seul serviteur. Arrivé à l'endroit de la montagne appelé Regès, il entra dans une caverne, se fit couper les cheveux par son compagnon et endossa l'habit monastique, plus fier et plus heureux sous ce costume grossier que sous un habit de pourpre.

Tandis que le serviteur emportait en pleurant les précieux vêtements de son maître, Platon se réjouissait de se trouver enfin seul avec Dieu, pauvre et solitaire. S'étant mis ensuite à gravir les collines qui se trouvaient devant lui, il parvint au monastère des Symboles.

L'hégoumène Théoctiste lui demanda, selon l'usage, qui il était, d'où il venait et quel était son dessein. Platon s'expliqua avec franchise sans rien lui cacher.

« Il n'est pas possible, lui dit l'hégoumène, à un homme de grande famille élevé dans la délicatesse, de supporter les austérités de la vie monastique et de vivre dans une région aussi sauvage.

— Mon Père, répliqua Platon, je m'abandonne à Dieu et à vous tout entier. Je vous livre mon esprit, mon corps et ma volonté. Servez-vous de votre serviteur comme il vous plaira, vous serez toujours obéi ».



Théoctiste l'accepta et le jeune novice s'appliqua aussitôt avec ardeur à tous les exercices de l'ascèse : abstinences rigoureuses, privation de sommeil, coucher sur la dure, travail manuel, longues heures d'oraison et de psalmodie; mais il mit au-dessus de tout l'obéissance parce qu'elle éclaire l'âme et mortifie la volonté. L'humilité, sœur de l'obéissance, fut aussi sa vertu préférée. Il se prit bientôt à aimer les humiliations et même à solliciter la faveur d'être battu.

Quand Théoctiste mourut (770), Platon, qui pensait se retirer dans la solitude, dut se laisser ordonner prêtre et accepter la charge d'hégoumène.

Il en profita pour redoubler ses austérités. Sa nourriture ordinaire consistait dans du pain, des fruits, des fèves et d'autres légumes préparés sans graisse et sans huile. Cependant les dimanches et les jours de fête, il mangeait avec les frères et suivait leur régime. En fait de boisson il ne connaissait que l'eau; encore en usait-il avec discrétion, restant souvent toute la journée sans boire et s'astreignant même parfois à ne boire que deux fois par semaine.

Ses prostrations étaient si multipliées qu'il en avait les mains couvertes de plaies. La prostration ou *métanie* est la grande génuflexion des grecs. Elle consiste à se prosterner le front dans la poussière en s'appuyant uniquement sur les phalanges des mains fermées, sans toucher terre avec les genoux.

Pendant la persécution de Constantin Copronyme, il fut l'un des rares hégoumènes qui ne furent pas inquiétés par les commissaires impériaux. Cela tint sans doute à la position éloignée de son monastère et à la facilité avec laquelle il aurait pu, au milieu des montagnes, se soustraire à toutes les recherches.

### *Fondation du monastère de Saccudion*

En 780, il vint séjourner quelque temps à Constantinople. Il s'y conduisit en apôtre, gagnant des âmes à Dieu et ravissant tous les cœurs par l'attrait de ses vertus. Plusieurs monastères

le demandèrent comme hégoumène. Il préféra recueillir des recrues pour le mont Olympe.

Sa plus belle conquête fut celle de sa sœur Théoctista avec son mari Photin et ses trois enfants saint Théodore Studite, saint Joseph, qui devint plus tard archevêque de Thessalonique, et Euthyme.

Il plaça sa sœur dans un couvent de la capitale et regagna le mont Olympe avec le reste de la famille. Mais au lieu des Symboles, ce fut leur villa de Saccudion, transformée en monastère, qui les reçut.

La ferveur qu'il sut y faire régner attira de nombreuses vocations et l'on y compta bientôt une centaine de moines.

En 794, étant tombé gravement malade, il en profita pour exécuter un plan que son humilité caressait depuis longtemps : celui de faire nommer son neveu supérieur à sa place. Il guérit, mais il continua à considérer Théodore comme son supérieur.

Moins de deux ans après, il subit la prison et l'exil avec Théodore, pour avoir osé, comme lui, flétrir le mariage adultère de l'empereur Constantin VI.

### *Au monastère de Studius*

Après le retour de l'exil, ils durent bientôt abandonner le Saccudion, où la sécurité, par suite des invasions arabes, laissait tout à fait à désirer.

L'impératrice Irène leur assigna le monastère de Studius, à Constantinople. Là encore, Platon laissa l'autorité abbatiale entre les mains de son neveu et ne se réserva qu'une cellule de reclus dans les dépendances du monastère. Il choisit une chambre très étroite et très incommode, froide en hiver, mais chaude comme une étuve en été, à cause de la toiture de plomb qui la couvrait.

Il subit un second exil en 807 avec saint Théodore pour avoir protesté contre la réhabilitation du prêtre excommunié Joseph, qui avait béni le mariage adultère de Constantin VI. Cet exil dura quatre ans. Quand la mort de l'empereur Nicéphore lui rendit la liberté, il rentra malade au couvent de Studius. L'âge,



les austérités, les souffrances et les privations avaient eu raison de sa santé.

Pendant les deux ou trois ans qu'il vécut encore, il se plaisait à visiter le tombeau préparé pour le recevoir, et en le regardant, il s'écriait plein de joie : « Voici le lieu de mon repos » et il y chantait volontiers les hymnes funèbres usités pour les sépultures.

Il mourut le samedi de Lazare, c'est à dire, la veille du dimanche des Rameaux, de l'an 813, dans sa soixante-dix-neuvième année.

### 4. Saint Théostéricte

De ce saint nous n'avons que le nom, signalé dans le synaxaire du 10 novembre.

On a insinué qu'il pourrait ne faire qu'un avec le moine Théostéricte, le pieux auteur de la vie de saint Nicétas abbé du Médice.

Les Symboles et le Médice étaient unis par une étroite parenté. Les Symboles s'étaient intéressés à la fondation du Médice et avaient contribué à lui former sa première génération en lui prêtant le saint moine Athanase. Il est possible que saint Théostéricte ait été longtemps moine aux Symboles et soit ensuite passé, lui aussi, au Médice. Cela expliquerait sa sympathie marquée pour les Symboles et sa tendance à considérer les deux monastères comme n'en faisant pour ainsi dire qu'un seul.

## III. MONASTÈRE DE PISSADINI (Alt. 1.320 m.)

Pour aller au Pissadini, nous allons regagner le chemin que nous avions pris pour venir aux Symboles ; et, sans nous laisser effrayer par la longueur et les difficultés du trajet, nous remonterons courageusement les hauteurs qui dominent le torrent aux sept monastères.

Le dernier de la série est le Photinodios qui tient le record de l'altitude avec 1430 m. Il comptait, au commencement du

neuvième siècle, d'après une lettre de saint Théodore Studite, cent quatre-vingt moines.

Pissadini n'est que le sixième. Nous le trouverons à droite et assez loin de notre chemin à une altitude de 1320 mètres au lieu dit Utch Evler. Il eut la gloire de posséder pendant dix-sept ans saint Euthyme le Jeune.

## Saint Euthyme le Jeune

Un jour, dans une réunion d'ascètes, on présenta à saint Joannice un jeune homme de dix-huit ans qui, parti de Galatie, venait, après avoir erré longtemps çà et là, d'arriver au mont Olympe où il avait fait connaissance avec quelques solitaires.

Joannice, avec l'accent prophétique qui lui était familier, s'écria :

« Vous avez devant vous un homme méchant et cruel, un meurtrier ».

Et il le condamna, séance tenante, à avoir les pieds et les mains chargés de fer. Le jeune homme, loin d'opposer la moindre résistance, se livra avec empressement et se laissa lier, devant l'assemblée muette d'étonnement et d'admiration.

Mais Joannice ajouta :

« Cependant, mes frères, faites grâce à un condamné irresponsable qui deviendra bientôt l'une des gloires de l'état monastique ».

Quel crime avait donc commis ce jeune homme ?

Né à Opso, près d'Ancyre (Angora), en 824, et orphelin de père à sept ans, il avait été engagé dans les liens du mariage à dix-sept ans par les habiles intrigues de sa mère, qui désirait avant tout pourvoir à la descendance de la famille.

Moins d'un an après, il devint père d'une fille nommée Anastasie et il jugea qu'il avait assez fait pour empêcher l'extinction de sa race.

Depuis longtemps ces paroles de l'Evangile l'obsédaient : « Quiconque aura quitté, à cause de mon nom, ses frères ou ses sœurs, ou son père ou sa mère, ou sa femme ou ses enfants... recevra le centuple et héritera de la vie éternelle ». Il résolut donc de les mettre en pratique sans retard. Feignant que son cheval, mis au vert, s'était échappé, il courut à sa recherche et ne revint plus...



Il avait fort mal interprété le texte sacré, et tout en accomplissant un acte héroïque, il avait commis inconsciemment une grave injustice ; car il n'avait pas le droit de quitter sa femme sans lui demander son consentement. Mais Dieu permit cette erreur pour le plus grand bien spirituel et le salut de toute la famille.

Saint Joannice confia le jeune homme à un solitaire réputé pour sa vertu, appelé Jean, qui l'emmena dans son ermitage. Il y reçut la tonsure et le froc monastique et échangea son nom de Nicétas contre celui d'Euthyme.

Jean, après l'avoir préparé quelque temps aux rudes combats de l'ascétisme et à la vie d'oraison, l'envoya au monastère de Pissadini dont l'Abbé Nicolas était supérieur.

### *Au monastère de Pissadini*

Nicolas ne lui ménagea pas les épreuves. Il le mit d'abord au service de celui qui soignait les bêtes de somme, le fit passer ensuite au service des ouvriers, dont il devait recevoir les ordres et les leçons.

Dans ces diverses fonctions, Euthyme se sentait heureux d'être humilié. Il servait tous ses maîtres avec empressement et avec un amour sincère, pénétré de cette pensée que rien, pas même une gêne insignifiante, ne pouvait rester sans récompense de la part de Dieu.

Comme il était complètement novice dans les travaux qu'on lui demandait, tout n'allait pas à souhait. Aussi les injures, les épithètes méprisantes, les soufflets pleuvaient sur lui. Loin de regimber, il s'offrait lui-même aux coups, ne disait que du bien de ceux qui le maltraitaient et se jugeait digne de tout souffrir et de la part de n'importe qui.

Il s'appliquait d'autre part à vaincre le plaisir sous toutes ses formes et à refouler le souvenir obsédant des êtres chéris qu'il

avait laissé dans le monde, car il craignait d'entretenir pour eux, dans son cœur, une affection exagérée qui pût diminuer l'amour qu'il devait à Dieu.

Telle fut, pendant dix-sept ans, la vie de saint Euthyme au monastère des Pissadini.

## *Le Départ*

Cependant de graves événements troublaient l'Eglise de Constantinople.

Au patriarche saint Méthode avait succédé saint Ignace, et celui-ci venait d'être déposé au profit du schismatique Photius.

Peu accoutumés à résoudre des question de droit ecclésiastique, les moines de l'Olympe, dans la perplexité, étaient partagés d'avis.

Les uns acceptaient le fait accompli, les autres, plus nombreux refusaient de reconnaître le nouveau patriarche. Quant à l'hégoumène Nicolas, après avoir repoussé franchement la communion de Photius et celle de ceux qui reconnaissaient son autorité, il avait quitté le monastère. Dans le désarroi qui s'en était suivi, le sacrifice liturgique avait cessé.

Euthyme souffrait extrêmement de cette malheureuse situation à laquelle il ne comprenait rien. Mais auprès de qui irait-il s'éclairer ? Joannice n'était plus et Jean avait cessé de vivre. Il prit la résolution d'aller vivre en solitaire, loin des disputes, dans les déserts du mont Athos.

Il alla auparavant, sur un sommet de l'Olympe, consulter l'ermite Théodore, qui l'encouragea dans son dessein. Il reçut de lui le *Grand et Angélique Habit* que l'on revêtait en prononçant ses vœux perpétuels, et après huit jours de prière, passés presque entièrement à l'église, il se mit en route, accompagné du moine Théostéricte.

Le voyage se fit par terre jusqu'à Nicomédie, où il apprit, d'un compatriote qui connaissait sa famille, que sa mère, sa sœur et son épouse, n'arrivant pas à savoir ce que leur Nicétas était devenu, vivaient toujours inconsolables et plongées dans la désolation.



Euthyme en fut ému jusqu'aux larmes et se décida à leur envoyer ce message :

« Votre Nicétas vit, et il est maintenant, grâce à Dieu, le moine Euthyme. Que personne ne se chagrine à mon sujet. C'est sans subir aucune violence que je me suis engagé dans la milice du Seigneur. J'ai appris dans les Saints-Livres que les formes de ce monde, que le ciel et la terre passeront, mais que la parole de Jésus-Christ ne passera pas. J'ai entendu l'exhortation de l'Apôtre : que ceux qui ont une femme vivent comme s'ils n'en avaient pas, ceux qui achètent comme s'ils ne possédaient pas ; surtout j'ai écouté la parole du Maître : celui qui laisse pour moi, père, mère, femme ou enfants recevra le centuple et possédera la vie éternelle. Alors moi, sans cesser de vous aimer, Dieu me préserve d'être sans affection pour vous ! mais épris du désir de la vie éternelle, je me suis consacré à celui qui me la promet en héritage, dans la persuasion que ce Dieu ne manquera pas de vous consoler.

Mais les mêmes promesses vous concernent aussi. Si vous consentez à suivre mon exemple, vous aurez droit à la même récompense. Puissiez-vous comprendre combien sont vaines les choses qui passent et vous dégager entièrement, comme moi, du monde pour être entièrement à Dieu ! »

Tandis que cette missive partait pour Opso, Euthyme et Théostéricte voguaient vers la presqu'île Chalcidique.

A Opso, le message fut d'abord accueilli par un joyeux étonnement ; mais à mesure qu'on en faisait la lecture, de violentes émotions succédaient aux premiers sentiments de joie : les larmes silencieuses et amère d'une sœur, les clameurs douloureuses d'une mère stupéfaite, les gémissements coupés de sanglots d'une épouse qui perdait tout espoir.

A l'explosion de la douleur succédèrent bientôt le calme et les sages réflexions. Après tout, se dirent-elles, si la voie qu'a choisie Nicétas était la bonne, pourquoi n'essaierions-nous pas de la suivre nous-mêmes ?

Toutes, effectivement se consacrèrent à Dieu, à l'exception d'Anastaso, réservée pour assurer la survivance de la famille. Elles la marièrent et elle devint la mère d'un garçon et de trois filles.

### *Au mont Athos*

Euthyme trouva, au mont Athos, un moine appelé Joseph, qui l'y avait précédé depuis peu de temps. Ils résolurent d'y vivre ensemble dans une grotte. Quant à Théostéricte, il n'est plus question de lui. Préférant la vie commune, il se retira probablement dans un monastère.

Nos deux ermites ne se nourrissaient que de fruits sauvages et de glands. Les privations et le froid découragèrent vite Joseph. Euthyme s'efforça, avec quelque succès, de relever son courage et de le retenir : ils convinrent ensemble de tenir bon malgré tout et d'y rester pendant trois ans. Cependant au bout d'un an, Joseph n'en pouvait plus : il s'enfuit sans rien dire.

Euthyme resté seul est bien résolu à persévérer jusqu'au bout. Mais le démon, qui pressentait en lui un redoutable adversaire, ne lui laisse aucun repos. Il met tout en œuvre pour l'obliger à quitter cette retraite où il marchait trop vite à son gré vers la sainteté.

Il lui suscite d'abord de violentes tentations, auxquelles notre héros résiste victorieusement. Il se présente ensuite sous des formes corporelles et va jusqu'à le brutaliser. Un jour qu'Euthyme priait, le démon vint le sommer de quitter la grotte. « Je suis prêt à mourir plutôt que de sortir d'ici », répliqua le saint ermite. Alors le démon le renversa à terre, lui lia les pieds avec une corde et le traîna jusqu'au bord d'un précipice. Euthyme effrayé supplie le Seigneur de venir à son secours et son terrible adversaire lâcha prise en poussant un grand cri.

Il reparut peu après sous la forme d'un énorme serpent et essaya de l'effrayer par d'horribles sifflements afin de lui faire quitter la place.

« Si, comme tu en as l'air, lui dit Euthyme, tu es une bête féroce, use du pouvoir que Dieu te donne sur moi ; mais si tu es un fantôme diabolique, éloigne-toi d'ici ». Alors cette sorte de dragon se changea en une multitude de scorpions qui, pensant le chasser, remplissaient sa cellule, le menaçaient sans cesse de leur dard et ne lui laissaient de repos ni le jour ni la nuit.



Euthyme tint bon et parvint, par la vertu de la croix et à force de prières, à se débarrasser de ces hôtes gênants. Après cette défaite, le démon le laissa tranquille et il put poursuivre en paix, dans la prière et la contemplation sa marche vers la perfection.

Quand ses trois ans de solitude se furent écoulés, il abandonna sa grotte et courut au mont Olympe chercher l'ermite Théodore, de qui il avait reçu l'angélique habit. Il l'installa à Macrosina où il ne tarda pas à mourir.

Il transporta son corps à Thessalonique pour l'ensevelir et, pendant un an, vécut près de cette ville, sur une colonne, à la manière des stylites, guérissant les malades qu'on lui amenait et gagnant des âmes à la vie religieuse.

Trois ans après son retour au mont Athos, il fut ordonné prêtre (867) et tenta, avec deux compagnons, de s'établir dans l'Ile Nouvelle. Cet essai ne fut pas heureux : ils furent assaillis par une troupe de Sarrasins, qui les traînèrent en captivité.

### *Fondation du monastère de Péristéra*

Une fois relâché, Euthyme vint s'installer seul à Brastamou, sur le bord d'un torrent profond. Mais un prêtre parvenu à la sainteté se doit à la sanctification du prochain et n'a pas le droit de vivre uniquement pour soi. C'est ce que Dieu lui fit comprendre. Il entendit en effet une voix céleste qui lui disait : « Il n'est pas bon que tu passes toute ta vie dans le désert à lutter contre le démon que tu as déjà vaincu. Pars pour Thessalonique et cherche, dans la partie orientale de son territoire, une montagne au sommet de laquelle il y a une source. L'endroit s'appelle Péristéra. Là tu trouveras une chapelle de Saint André, jadis fort élégante, mais transformée maintenant en bergerie. Fais-en un monastère. Je serai ton guide et ton soutien ».

Il s'y rendit sans tarder et y construisit un beau monastère où les âmes, qui avaient soif de perfection, accoururent en masse. Il y organisa avec soin la vie commune et il y régna une grande ferveur.

Il y avait quatorze ans qu'il dirigeait cette école de sainteté en

qualité d'hégoumène, lorsque, par un beau jour, il y vit arriver les membres de sa famille, qu'il n'avait pas vus depuis quarante-deux ans, tous revêtus de l'habit monastique.

Il les reçut avec le cœur d'un père et goûta pendant quelque temps avec eux une bien légitime joie. Mais il lui sembla, par la suite, qu'il retrouverait, en quelque sorte dans le monastère, le monde auquel il avait renoncé. Il préféra se sacrifier plutôt que de s'exposer à déplaire à Dieu.

Il établit son petit-fils Méthode, hégoumène de Peristéra, et sa petite-fille Euphémie abbesse d'un couvent de femmes qu'il avait fondé aux environs, et il retourna lui-même au mont Athos où il mourut quinze ans plus tard, le 15 octobre 898, à l'âge de 74 ans. Les moines transportèrent son corps à Thessalonique où il fut inhumé solennellement le 13 janvier 899.

## V. MONASTÈRE DE SACCUDION (Alt. 1.075 m.)

D'après les descriptions de saint Théodore et de son biographe, le lieu où fut fondé, en 781, le monastère de Saccudion jouissait de précieux avantages.

L'air y était pur et sans cesse renouvelé par une brise douce et légère. Au milieu, il y avait des champs avec des arbres fruitiers et d'autres arbres disposés avec art et arrosés par une eau limpide, douce à boire, qui ne se précipitait pas comme un torrent, mais coulait avec tranquillité. Des pâturages entouraient les champs et une forêt enveloppait l'ensemble. On ne pouvait y aborder que par un côté. On n'y avait d'autre vue que celle des forêts, et vers le nord celle de la mer, et ses habitants y trouvaient, avantage précieux entre tous, ce calme qui élève l'âme vers Dieu et la détache des sens.

Aujourd'hui, on ne voit, à la place des habitations, que de rares fragments de tuiles mêlés à la terre. Le champ, toujours cultivé et entouré de pâturages, est entièrement dépouillé de ses arbres; mais cet agréable plateau, connu sous le nom de *Kadi Yaïla,* répond encore exactement pour le reste aux descriptions du huitième siècle.



L'air y est si sain que, sous le règne du sultan Mustapha III (1737-1774), on ne trouva pas dans tout l'empire ottoman, un endroit aussi propice pour soigner les victimes d'une épidémie qui sévissait au palais. Près de deux cents malades y furent transportés et logés sous la tente. Quelques-uns y moururent. C'est ce qui explique la présence en ce lieu d'un petit cimetière musulman.

Pour s'y rendre, on suit le chemin muletier qui va de Brousse au sommet du mont Olympe.

Après une rude montée d'environ deux heures et demie on rencontre une fontaine, abondante au printemps, presque à sec à la fin de l'été. On gravit alors la petite côte que l'on a sur sa gauche et l'on se trouve sur le plateau Kadi-Yaïla. Trois cents mètres plus loin, au pied de la montée, on aperçoit la source tranquille au dessous de laquelle s'élevait le monastère.

Là vécurent saint Théodore Studite, saint Joseph, archevêque de Thessalonique, saint Nauerace et les saints moines martyrs Euthyme, Timothée, Antoine, Jacques, etc.

### 1. Saint Théodore Studite

On regrette de ne pouvoir consacrer qu'une courte notice à ce vaillant confesseur de la foi, à ce défenseur intrépide de la vérité catholique, à qui l'Eglise d'Orient doit pour une bonne part son triomphe sur l'hérésie.

Dieu le fit naître au sein de l'aristocratie byzantine en 759.

Il eut pour père Photin, homme remarquable par sa droiture et sa piété qui remplissait la fonction d'intendant des finances; et pour mère la noble Théoctiste, sœur de saint Platon. Celle-ci lui communiquait son ardente piété tandis que des maîtres choisis lui faisaient parcourir le cycle complet des lettres profanes, des connaissances humaines et des sciences sacrées.

Il avait vingt et un ans quand, en 780, son oncle saint Platon, depuis dix ans hégoumène du monastère des Symboles, revint à Constantinople voir les membres dispersés de sa famille, qu'il

avait quittés depuis vingt ans. Il espérait profiter de ce voyage pour conquérir quelques âmes au service de Dieu.

Son espoir fut servi à souhait. En dehors de ses trois frères, il gagna à la vie religieuse toute la famille de sa sœur.

Théoctiste entra avec sa fille dans un couvent de Constantinople. Photin, après avoir assisté à sa prise d'habit avec ses enfants, vendit tous ses biens au profit des pauvres, à l'exception de la villa de Saccudion qu'il possédait au mont Olympe, dont il entendait faire un monastère.

C'est là qu'il se rendit avec ses trois fils, en compagnie de saint Platon. Euthyme, le plus jeune, y mourut au bout de deux ans. Sa sœur l'avait déjà précédé, et sa mère le suivit de près dans la tombe. Quant aux deux autres, ils brillèrent comme des astres au firmament de l'Eglise.

L'un, Joseph, devint plus tard archevêque de Thessalonique, et l'autre, notre Théodore, allait devenir l'un des grands hymnographes de l'Eglise grecque et se faire remarquer à la fois par sa science, sa sainteté et son énergie indomptable à soutenir, contre le césarisme byzantin, les droits de la vérité catholique et l'indépendance de l'Eglise.

### *Au Saccudion*

Ils eurent vite fait de transformer le Saccudion en monastère. Sous la sage direction de saint Platon, les progrès de Théodore furent rapides. Briser sa volonté propre, dompter sa nature ardente par la mortification et le renoncement, s'humilier dans les fonctions les plus basses, dans les travaux les plus vils, rendre inlassablement service aux novices ses frères et les aider dans leurs emplois, furent ses pratiques préférées.

Mais cela lui semblait peu de chose, car il savait que rien n'est aussi nécessaire à un moine que les vertus d'obéissance et de *confession*. Il s'appliquait donc surtout à n'avoir d'autre règle de conduite que la volonté de son supérieur et à le tenir au courant de tous ses mouvements intérieurs et de ses plus intimes pensées.

Platon ne tarda pas à mettre à profit ses rares aptitudes en



lui confiant la construction de la chapelle. Quand l'édifice fut achevé, tout le monde en fut dans l'admiration. Les toits, les coupoles, les portiques, les voûtes, par leurs harmonieuses proportions, formaient un ensemble d'une élégance parfaite. Mais ce qui était vraiment ravissant, c'était le pavement en mosaïques et les peintures.

Théodore aimait à s'y retirer. Il s'était réservé chaque jour une partie de son temps pour s'y entretenir seul à seul avec Dieu.

Attentif surtout aux vertus essentielles de la vie religieuse, il mettait les austérités au second plan. Il usait avec sobriété de tout ce que l'on servait aux autres.

Sa vertu n'avait rien de farouche. Elle empruntait à son exquise amabilité quelque chose d'attrayant qui était un stimulant pour tous.

Plusieurs rivalisaient avec lui de zèle pour la perfection, parmi lesquels brillait en premier lieu son frère Joseph, puis Athanase, Naucrace et les deux futurs martyrs Euthyme et Timothée.

En 787, il est ordonné prêtre par le patriarche saint Taraise. Il se croit désormais obligé à une vie plus austère et plus mortifiée. Il ne donne au sommeil que le temps rigoureusement exigé par la nature et prolonge ses veilles; il passe souvent toute la nuit en prière.

Platon, qui le considérait comme un modèle achevé de toutes les vertus monastiques, voulut alors se décharger sur lui de la direction du monastère. Mais Théodore avait une opinion trop basse de lui-même pour entrer dans ses vues. Il refusa, mais, tout en restant au second rang, il aida grandement son oncle à augmenter la régularité et la ferveur dans la communauté.

Les règles de saint Basile interdisaient à la fois la présence au monastère d'animaux domestiques de sexe féminin et les conversations avec les personnes du monde. Mais peu à peu les moines s'étaient habitués à se faire un revenu de l'élevage. On installait des fermes près du couvent, avec tout un personnel laïque de serviteurs, pour s'occuper du bétail.

Théodore présenta à Platon cet usage comme un abus qu'on devrait supprimer. Platon se rendit à son avis et décida qu'il n'y aurait plus au Saccudion ni domestiques, ni animaux féminins.

Théodore, chargé d'exécuter cette décision, congédia les serviteurs après leur avoir donné à chacun une petite somme d'argent, et distribua aux pauvres le reste des biens dont ces séculiers avaient la charge.

Cette réforme et le surcroît de calme et de ferveur qu'elle amena eurent une grande répercussion au dehors. L'exemple de Saccudion fut suivi et bientôt, grâce à l'initiative de Théodore, la plupart des monastères olympiens revenaient à l'exacte observance des anciennes traditions monastiques. En même temps la renommée du Saccudion grandissait, les novices affluaient et le nombre des moines atteignait la centaine.

Cependant Platon tomba gravement malade. Il en profita pour donner sa démission et Théodore fut élu hégoumène à sa place à l'unanimité.

Les tracas et les persécutions allaient commencer.

### *L'exil*

Au commencement de 795, l'empereur Constantin VI avait répudié son épouse légitime, Marie l'Arménienne, pour prendre Théodote, proche parente de Théodore et de Platon. Les remontrances du patriarche saint Taraise avaient été vaines. Non content de n'en tenir aucun compte, l'empereur voulait l'obliger à bénir ce mariage adultère. Taraise ne céda ni aux prières ni aux menaces; mais le prêtre Joseph, économe de la Grande Eglise, se permit de donner la bénédiction nuptiale et prit part aux fêtes du mariage qui durèrent un mois.

Par crainte de plus grands maux, Taraise garda le silence, mais Théodore et son oncle dénoncèrent hardiment au monde par leurs écrits, en le flétrissant comme il le méritait, ce double scandale.

Pendant toute une année l'empereur s'efforça de gagner les deux moines à sa cause. Il leur envoya des lettres pressantes,



des messagers choisis parmi leurs amis, avec de l'argent et des promesses; Théodote elle-même y joignit ses présents. Tout fut inutile.

Ala fin, Constantin VI vint en personne à Brousse avec une magnifique escorte, sous prétexte debains thermaux nécessaires à sa santé. Il comptait bien que les moines du Saccudion descendraient de la montagne comme les autres pour le saluer, et qu'il pourrait s'entretenir à loisir avec eux. Mais il n'en fut rien. Platon et Théodore s'abstinrent. Constantin furieux rentra immédiatement à Constantinople ne respirant que la vengeance.

Quelques jours après, Platon est emmené de vive force à Constantinople. On le fait comparaître devant l'empereur, et comme il lui résiste en face on l'enferme dans une étroite prison, sous la garde de ce même prêtre Joseph, dont il avait flétri la conduite indigne.

En même temps, Théodore était emmené, par un autre chemin, avec onze de ses moines. Du monastère des Cathares on le fit passer par ceux de Libiana et des Leucades, puis par les villes de Phyrœum, Paula, Lopade, Tilis. Là l'Abbé Zacharie et le moine Pionias voulaient se joindre à eux et les accompagner en exil; mais les soldats s'y opposèrent. Ils traînèrent leurs captifs, d'étape en étape, jusqu'au port d'Abydos où ils les embarquèrent pour Thessalonique, lieu de leur exil.

Ils y parvinrent le jour de l'Annonciation et furent d'abord conduits sous escorte au préfet de la ville qui leur fit bon visage et les envoya chez l'Archevêque. Celui-ci les accueillit avec bienveillance, leur fit prendre un bain et leur servit un bon repas. Le lendemain on vint les prendre et on les sépara pour les distribuer dans diverses prisons. Ils s'embrassèrent et se quittèrent en pleurant.

Les autres moines du Saccudion furent cruellement battus de verges et dispersés. En même temps, un édit impérial défendait, sous des peines sévères, aux autres monastères de leur donner l'hospitalité. Leur condition devint lamentable, car bien rares furent les couvents qui osèrent accueillir les proscrits.

L'exil dura seulement quelques mois. La mort tragique de Constantin VI rendit la liberté aux prisonniers.

Saccudion vit revenir tous ses moines; et leur saint hégoumène, grandi par la souffrance et la persécution, n'en fut que plus populaire et plus aimé.

Le Pape lui adressa des félicitations. Le renom du monastère se répandit au loin, et de la capitale, on vit venir beaucoup de moines et de laïques illustres solliciter la faveur d'être formés à la discipline monastique sous un tel maître.

Le patriarche Taraise se montra plein d'égards pour lui. Il excommunia le prêtre Joseph et le déclara déchu du sacerdoce.

Cette mesure, que tous les bons chrétiens espéraient et attendaient avec inquiétude, fut un véritable soulagement; car déjà l'exemple de l'empereur portait ses tristes fruits. Des courtisans, des gouverneurs de province et des personnages puissants s'étaient crus autorisés, par la conduite de l'empereur, à renvoyer leur femme ou à peupler leur maison de concubines; et le peuple ignorant inclinait à croire que le patriarche et les évêques se taisaient parce que, dans le secret, ils approuvaient leur conduite. La sentence sévère, portée contre le prêtre prévaricateur, mit en relief la conduite héroïque de Théodore, calma les esprits et rétablit la paix et la confiance.

### *Au monastère de Studius*

Le nouveau séjour des moines au Saccudion ne fut pas de longue durée. Les incursions des Sarrasins étaient devenues si fréquentes que Théodore et ses religieux jugèrent prudent d'aller chercher asile, pendant un temps, dans la capitale.

L'impératrice Irène les reçut avec empressement et leur demanda de se fixer, près du château des Sept-Tours, dans le vaste monastère de Studius que la persécution de Copronyme avait changé en désert.

Les vertus de Platon et de Théodore y attirèrent une foule d'âmes avides de perfection. Saint Platon ne voulut pas en être supérieur. Il se contenta d'une cellule de reclus dans l'enceinte du couvent et laissa toute l'autorité à son neveu.



Le monastère atteignit un état de prospérité qu'il n'avait jamais connu. Il compta bientôt un millier de moines.

Théodore fit régner au milieu de cette foule une discipline admirable. Il institua toute une hiérarchie de dignitaires dont les attributions, parfaitement déterminées, assuraient le bon ordre et la régularité.

Trois fois par semaine, il adressait à la communauté réunie une instruction avec des exhortations pratiques où il insistait surtout sur la vertu d'obéissance. Il s'inspirait le plus souvent des incidents journaliers, des événements de la semaine et des circonstances. Leur collection forme le beau recueil de ses Catéchèses.

Il composa, en collaboration avec son frère Joseph, la plus grande partie des longs offices chantés dans l'Eglise grecque pendant le temps du Carême, et renfermés dans le volume appelé *Triodion*.

Le couvent de Studius devint le principal foyer intellectuel de la capitale. L'enseignement comprenait un large programme où les religieux pouvaient puiser toutes sortes de connaissances. On avait soin ensuite d'assigner à chacun une fonction ou une occupation en rapport avec ses capacités et ses aptitudes particulières.

Ainsi, en dehors des artisans, le monastère renfermait des écrivains, des poètes, des artistes peintres qui répandaient partout les saintes Images, et surtout des copistes habiles qui multipliaient les bons livres et garnissaient les bibliothèques.

Platon et Théodore étaient eux-mêmes d'admirables calligraphes. Mais, comme la plupart de leurs subordonnés, ils ne signaient pas leurs œuvres ou se contentaient de la signature anonyme de « Théognoste » (connu de Dieu).

### *Nouvel exil*

Après la mort de saint Taraise (806) il prit fantaisie à l'empereur Nicéphore de réhabiliter le prêtre excommunié Joseph et de le rétablir dans ses anciennes fonctions de Grand Econome.

Il entendait ainsi le récompenser pour un important service d'ordre politique qu'il lui avait rendu.

Il réunit donc un synode d'évêques complaisants qui se conformèrent exactement à ses désirs. Le nouveau patriarche, saint Nicéphore, menacé de voir renaître l'hérésie des iconoclastes, n'osa pas s'opposer à la volonté impériale et céda. Quant à Théodore et à ses moines, ils refusèrent catégoriquement de reconnaître le fait accompli parce qu'il était contraire aux lois de l'Eglise. « Nous souffrirons tout, écrivait-il, plutôt que d'entrer en communion avec cet homme ou avec ceux qui célèbrent avec lui, malgré l'exil qui menace, malgré le glaive qui luit, malgré le feu qui s'allume. »

La situation resta tendue pendant près de deux ans. Enfin, une troupe de soldats cerne le monastère. Platon est enlevé au milieu de la nuit, jeté en prison et, le lendemain, traîné avec Théodore et son frère Joseph, l'archevêque, devant un synode d'évêques courtisans. Il y est proclamé que le mariage de Constantin VI avec Théodote avait été légitimé par une dispense, que les empereurs ne sont pas soumis à toutes les lois de l'Eglise et que chaque évêque a autorité sur les canons pour en dispenser.

Après ce conciliabule, Platon, Théodore et Joseph furent exilés chacun dans une île différente de l'Archipel des Princes.

Quant aux moines de Studius, on essaya, mais en vain, de les détacher de leur supérieur.

Le monastère fut occupé militairement. L'empereur y vint en personne et tenta de gagner les moines en les prenant chacun en particulier, l'un après l'autre. Ce fut peine inutile. A la fin, il les réunit tous ensemble et leur dit : « Que ceux qui veulent obéir à mes ordres et vivre en communion avec le patriarche et l'Eglise catholique viennent se placer à ma droite, et les autres à ma gauche. » Tous les moines aussitôt se précipitèrent en bloc à sa gauche.

Dans sa fureur l'empereur fit évacuer le couvent et dispersa les moines jusqu'aux extrémités de l'empire ,en donnant ordre partout de les traiter avec la dernière rigueur.

De sa prison d'exil, Théodore excite, par ses lettres, les catholiques à la lutte, et tournant les regards vers Rome, il supplie le Pape Léon III de venir au secours de l'Eglise byzantine en danger.



« Puisque c'est à Pierre, lui écrit-il, que le Christ a donné les clefs du Royaume des Cieux et confié la dignité de chef du troupeau, c'est à Pierre, c'est-à-dire son successeur, que l'on doit soumettre tout ce qui, dans l'Eglise catholique, est innové par ceux qui s'écartent de la Vérité. Il s'est tenu ici, ô chef divin de tous les chefs, un synode de prévaricateurs, un concile d'adultères. Il n'a pas suffi à ces hommes de conspirer en faveur du prêtre qui a béni le mariage adultère et de le recevoir à la communion... ils ont excommunié dans un second synode tous ceux qui n'adhèrent pas à leur erreur. Ils appellent d'un ton dogmatique ce mariage de divorcé une dispense ou « économie ». Ils décrètent que les lois divines n'obligent pas les rois et que chaque évêque a pouvoir sur les saints canons pour en dispenser...

O premier pasteur de toute l'Eglise qui est sous le ciel, sauvez-nous, nous périssons. Imitez le Christ votre maître, tendez la main à votre Eglise comme il tendit la main à Pierre. Pierre commençait seulement à enfoncer dans les flots, tandis que notre Eglise est encore une fois submergée dans les profondeurs de l'hérésie... »

Le Pape ne pouvait prononcer une sentence avant d'avoir reçu un rapport du patriarche sur les synodes en question; mais il envoya à Théodore une lettre où il l'encourage, le console et le bénit. Théodore lui répondit aussitôt par une autre lettre débordante de reconnaissance.

Enfin, au mois de mai 811, la mort de l'empereur Nicéphore, tué par les Bulgares, rendit la liberté aux captifs et l'indépendance aux prélats byzantins. L'économe Joseph retomba sous le poids de l'excommunication et l'Eglise de Constantinople, grâce au nouvel empereur, Michel Rhangabé, jouit pendant un temps, malheureusement trop court, d'une parfaite tranquillité.

### *La persécution iconoclaste*

Deux ans après, Léon l'Arménien détronait Michel I et rallumait, en 815, la guerre contre les Saintes Images.

Théodore se jeta à corps perdu dans la lutte et combattit l'hérésie par la parole, la plume et l'action avec une énergie indomptable.

Dans une assemblée publique il eut le courage de tenir ce langage à Léon l'Arménien : « Les affaires ecclésiastiques sont du ressort des prêtres et des docteurs ; l'empereur a l'administration des choses extérieures. C'est ce que dit l'Apôtre : « Dieu a établi dans son Eglise en premier lieu les Apôtres, puis les prophètes, puis les docteurs », et nulle part il ne fait mention des empereurs. C'est aux premiers qu'il appartient de prendre les décisions touchant les dogmes de la foi. Votre devoir, à vous, c'est de leur obéir et de ne pas usurper leurs fonctions. »

Au sortir de cette réunion, Léon l'Arménien lança un décret interdisant de parler désormais des questions de foi, soit pour les discuter, soit pour les enseigner, et il exigea de tous l'engagement écrit de se conformer à cette ordonnance.

Quand on vint demander à Théodore sa signature, il la refusa énergiquement et déclara qu'il préférait avoir la langue coupée plutôt que de trahir, par le silence, la vérité attaquée par les hérétiques.

Il blâma publiquement et sans réserve les prélats et les hégoumènes qui avaient eu la faiblesse de prendre un engagement qui était une véritable trahison ; et, pour protester contre la proscription des images, il organisa, pour le dimanche des Rameaux 815, une procession solennelle en leur honneur autour de son monastère. Chacun de ses mille moines défila avec une grande icone entre les mains tandis que tous chantaient : « Nous révérons votre image sainte, ô Bienheureux ! ».

L'empereur déploya de vains efforts pour gagner le patriarche saint Nicéphore à son parti. Voyant qu'il y perdait son temps et sa peine, il le fit déposer et l'envoya en exil de l'autre côté du Bosphore. Il établit à sa place un nouveau patriarche auquel il fit présider un concile soit disant œcuménique qui annula comme hérétique le septième concile général tenu à Nicée en 787 ; et lança l'anathème contre tous les partisans des images.



### *D'exil en exil*

Léon l'Arménien, se voyant impuissant à contraindre Théodore au silence, prononça contre lui une sentence d'exil.

Dès que Théodore en eut connaissance il réunit tous ses moines, et après avoir désigné soixante-douze d'entre eux pour servir aux autres de guides et de modèles, il leur ordonna de quitter le monastère lorsque lui-même en serait sorti et de se disperser par petits groupes. Il leur recommanda instamment d'être fidèles à leurs observances, de ne pas quitter leur costume religieux sans une grave nécessité et de ne jamais vivre dans un complet isolement pour ne pas s'exposer au danger de séduction.

Enfermé bientôt dans la forteresse de Métope, au sud-est du lac Apollonia sur les limites de la Phrygie, il enflamme pour la lutte ses nombreux visiteurs ; et, par une correspondance infatigable, il soutient, conseille, relève, encourage, non seulement les moines, mais des évêques, des religieuses et quantité de laïques.

Sa sollicitude s'étend particulièrement sur ses religieux auxquels il envoie chaque semaine une catéchèse que des messagers sûrs font parvenir à tous les groupes.

Un jour, après un an, l'une de ces encycliques fut saisie et remise aux mains de l'empereur.

Après l'avoir lue, Léon, extrêmement irrité, fit flageller cruellement Théodore et le fit transférer dans la forteresse lointaine de Bonita (816) dans le thème des Anatoliques près du lac salé de Tchardak.

Comme il refusait formellement d'obtempérer à l'injonction qui lui était faite de ne recevoir personne et de cesser toute correspondance, on l'installa dans une chambre haute, puis on mura la porte et on enleva l'échelle qui y donnait accès. Des gardes restèrent postés tout autour pour le surveiller.

Dans son réduit sombre, il eut à souffrir du froid, de la chaleur, de la vermine et de la faim. On ne lui apportait qu'un morceau de pain tous les deux jours.

En dépit de l'espionnage organisé autour de lui, il ne réduisit pas sa correspondance. Au contraire, il la développa sans mesure.

Ses disciples, à qui il avait su communiquer sa sainte intrépidité, ne craignaient ni les dangers ni les coups. En usant de mille stratagèmes, ils réussirent toujours à se maintenir en relation avec lui. Ils transportaient ses missives réconfortantes par toutes les routes de l'empire et même, par delà les frontières, jusqu'à Jérusalem, Alexandrie, Rome.

En son nom et au nom de plusieurs abbés il s'adressa de nouveau au Pape qu'il appelle la source toujours pure et limpide de l'orthodoxie.

« Ecoutez-nous, écrivait-il, ô chef apostolique, préposé par Dieu, pour être le guide des brebis du Christ, portier du royaume céleste, pierre de la foi, sur laquelle a été bâtie l'Eglise catholique, car vous êtes Pierre, vous êtes le successeur de Pierre, puisque vous occupez glorieusement son siège. C'est à vous que le Christ a dit : affermissez vos frères. C'est maintenant le moment de le faire. Secourez-nous; vous êtes établi pour cela. Que l'Eglise entière apprenne qu'ils sont frappés d'anathème ceux qui ont eu l'audace d'anathématiser les décisions dogmatiques des Saints Pères. »

Le Pape Pascal envoya une ambassade à l'empereur. Comme on devait s'y attendre, elle n'eut pas de résultat. Néanmoins Théodore exulte et trouve la démarche du pape consolante, réconfortante; car elle établit suffisamment de quel côté se trouve la vraie foi et montre le chemin à suivre aux âmes qui cherchent sincèrement la vérité.

De sa prison, il ne perd pas de vue ses religieux dispersés. Il connaît la place et la situation de chacun. Apprend-il que l'un d'eux a subi la flagellation ou la prison ? Il s'empresse, par une lettre touchante, de le consoler, de l'encourager et de le féliciter d'avoir généreusement souffert pour Jésus-Christ.

S'il avait connaissance qu'un autre avait conquis la palme du martyre, il en communiquait l'heureuse nouvelle à toute la fraternité dans une catéchèse débordante d'enthousiasme et de lyrisme.



C'est son disciple Thaddée qui ouvre la série des martyrs. Contraint de fouler aux pieds les saintes images, il s'y refuse. Alors on le flagelle de cent trente coups, on le traîne dans la rue et on l'abandonne mourant sur la place publique. C'est ensuite le vaillant Euthyme avec ses neuf compagnons; c'est Domitien avec trois frères; c'est Jacques, c'est Timothée, puis sept autres, puis dix-neuf autres, etc. : toute une nuée de témoins glorieux de la foi catholique.

A côté de ces généreux confesseurs, il y a malheureusement aussi de tristes défections.

La plus lamentable est celle de Léonce, qui avait jadis occupé une place de confiance au Saccudion.

Déjà, au temps du mariage adultère, il s'était rangé du côté de l'autorité civile contre son supérieur. Maintenant il comptait parmi les chefs de l'iconoclasme et torturait à l'occasion ses anciens frères. Léon l'Arménien l'avait récompensé en le faisant hégoumène à la fois du couvent de Studius et du Saccudion.

Dès qu'un de ses enfants se laissait entraîner à l'apostasie ou à l'hérésie, Théodore lui écrivait et lui montrait sans faiblesse et sans dureté la grandeur de sa faute. Il terminait par une touchante exhortation qui portait souvent ses fruits. Bon nombre d'égarés rentrèrent dans le bercail. Léonce lui-même revint à l'orthodoxie vers la fin du règne de Léon V.

### *A Smyrne*

Théodore venait de commencer sa troisième année de forteresse à Bonita quand de nouveau l'une de ses catéchèses tomba entre les mains de Léon l'Arménien.

Le tyran exaspéré chargea le comte d'Orient de le châtier sans ménagement.

« Reconnais-tu cet écrit ? lui dit le comte en lui présentant sa catéchèse. — Oui, répondit Théodore, il est de moi et de personne autre ».

Là-dessus il fit flageller devant ses yeux son disciple et secrétaire saint Nicolas, celui qui devait lui succéder en 848 comme hégoumène au couvent de Studius.

Ce fut ensuite le tour de Théodore. On lui déchira les chairs de cent coups de nerfs de bœuf qui lui mirent les os à nu. Il resta étendu dans son sang comme mort, incapable pendant plusieurs jours de goûter le moindre sommeil et de prendre aucune nourriture.

A force de soins Nicolas le ramena à la vie, mais il lui fallut plus de trois mois pour recouvrer la santé.

On profita de l'amélioration de son état pour le transférer dans les prisons de Smyrne, où il fut traité avec plus de sévérité encore qu'à Bonita, et privé de toute communication avec l'extérieur.

Ses lettres devinrent forcément moins fréquentes, mais il ne se résigna pas à les supprimer entièrement, dût-il, suivant son expression, prendre pour encre son sang et pour parchemin sa peau.

Pendant sa captivité à Smyrne, Bardas, gendre de l'empereur, se trouvait dans cette ville. C'était le persécuteur fanatique qui, le 22 novembre 816, avait fait périr dans les tourments le moine Thaddée, disciple de Théodore. La maladie l'ayant conduit à la dernière extrémité, il osa se recommander aux prières de notre saint. Théodore lui envoya une image de la Mère de Dieu à vénérer et lui ordonna d'invoquer le saint martyr Thaddée, sa victime, lui assurant, à cette condition, le secours du ciel.

Bardas, en présence d'une mort inévitable, devint docile. Il se conforma exactement aux indications de Théodore, et dès le lendemain il était guéri. Mais peu après, il accepta par complaisance une huile bénite que lui envoyait l'évêque iconoclaste, soit-disant pour parfaire sa guérison. Théodore l'ayant appris lui fit savoir que sa maladie allait le reprendre et qu'il en mourrait. Cette prédiction se réalisa.



### *Ses démarches auprès de l'empereur Michel le Bègue*

En 820, Léon l'Arménien périt assassiné dans l'église pendant les cérémonies de Noël. Théodore devenu libre sortit de sa prison plein d'espoir. Il s'achemina par petites journées vers Constantinople.

A Ptélée, il rencontra son frère Joseph et un grand nombre de ses moines, tous exilés comme lui par la foi. Ils restèrent quelques jours ensemble pour savourer le bonheur de célébrer en commun les fêtes de l'Eglise et de vaquer aux exercices de la vie cénobitique.

De là, il se rendit à Brousse où solitaires et ermites descendirent avec empressement de la montagne pour le saluer. De Brousse il passa à Chalcédoine et alla s'entretenir avec le patriarche saint Nicéphore dans le monastère où il était exilé. Hélas ! il ne put pénétrer dans la capitale. Michel le Bègue qui avait ouvert les prisons n'avait pas autorisé le culte des images. Théodore se retira provisoirement avec ses religieux à Crescentios, sur le golfe de Nicomédée.

De là il écrivit plusieurs lettres pressantes à l'empereur pour l'engager à rendre la paix à l'Eglise par le rétablissement des images. En même temps il faisait agir auprès de lui plusieurs personnages influents.

Michel ne trouva rien de mieux que de lui proposer une conférence publique où orthodoxes et iconoclastes délibéreraient ensemble sur cette question devant lui.

Théodore lui répondit que les lois canoniques ne permettaient pas de mettre en discussion avec des hérétiques des points de foi déjà nettement définis par l'Eglise. Il l'engageait plutôt à faire l'union avec Rome et à recevoir l'exposition de la foi que lui enverrait l'évêque de l'Eglise de Rome, la première de toutes les Eglises. Il lui demandait en finissant une audience pour lui et ses amis.

L'audience fut accordée. Théodore vint au palais avec des évêques, des prêtres et des moines. Ils s'efforcèrent d'éclairer l'empereur et le supplièrent d'accorder au Christ, comme don de joyeux avènement, la restauration de ses images.

L'empereur se contenta de leur répondre : « Vos discours sont excellents, mais puisque jusqu'à ce jour je n'ai vénéré aucune image, je veux laisser l'Eglise telle que je l'ai trouvée. Je vous permets de suivre sans crainte les dogmes de la foi que vous appelez orthodoxe, mais point toutefois dans la ville de Constantinople. Allez ailleurs, où vous voudrez, vous n'aurez à craindre aucun danger de notre autorité. »

Cependant, pendant la révolte de l'usurpateur Thomas, il obligea tous les moines à s'enfermer dans la capitale. Ils craignait qu'ils ne prissent parti pour son adversaire.

Théodore, forcé, de ce chef, à rester deux ans à Constantinople, renouvela ses instances; mais l'entente fut impossible, Michel persistait obstinément à vouloir une conférence contradictoire jugée déjà inacceptable. En supposant même qu'elle ne fût pas contraire aux canons, que pouvait-on attendre de bon d'une discussion dogmatique où des laïques, aux dispositions fort équivoques, présideraient en qualité d'arbitres. De son côté, Théodore s'efforçait, mais en vain, de faire comprendre à Michel que les questions de dogme n'étaient pas de la compétence du pouvoir civil, et que c'était à Rome qu'il fallait demander la solution définitive du conflit, parce que « *à Rome se trouve la certitude de la foi.* »

En quittant Constantinople, Théodore se retira quelque temps à Saint-Tryphon, dans la presqu'île d'Acrita à vingt-cinq milles de la capitale. De là encore il expédiait des lettres de tous les côtés et l'on venait en foule, non seulement de la Ville, mais des points éloignés de l'empire pour le voir, le contempler et l'entendre.

Le patriarche détrôné, saint Nicéphore, plein d'admiration pour lui, le comblait d'éloges et d'honneurs. Dans une grande réunion de métropolites et d'évêques, il lui donna le pas sur tout le monde et le fit asseoir sur le même siège que lui : « Cédez, mes Frères, disait-il, cédez la première place à notre Père qui a tant combattu et tant souffert; car celui qui a donné les plus grandes preuves d'amour à notre commun Maître doit être considéré comme le plus digne et le plus méritant ».

Théodore rentra à Crescentios, non pas découragé, mais décidé à forger de nouvelles armes, à tremper de nouveaux athlètes pour les luttes de l'avenir.



### *Son dernier voyage au mont Olympe et sa mort*

En 824, il fit un dernier voyage à Brousse pour se concerter avec les moines de la montagne sur la défense de la foi, et résoudre sur place certaines difficultés survenues parmi eux.

A son précédent passage à Brousse, on faisait grand bruit autour d'un ermite de l'Olympe appelé Théoctiste qui se faisait remarquer par la singularité de ses opinions théologiques. Il prétendait que Jésus-Christ n'avait pas été réellement crucifié; que les démons, après le jugement général, seraient rétablis dans leur premier état avec les autres anges et qu'il n'y aurait ainsi qu'un troupeau et qu'un pasteur; que chaque moine peut délivrer cent cinquante damnés, etc.

La foule des moines s'était divisée à son sujet et il s'était formé deux partis qui s'anathématisaient réciproquement.

Théodore avait écrit à cet ascète, mais sa lettre était restée sans réponse. Il avait alors prié saint Joannice de le voir, de l'interroger et de l'éclairer. S'il se montrait docile, Théodore lui écrirait de nouveau, et, peut-être, celui qui était perdu allait être gagné à Dieu.

Théodore eut effectivement à lui écrire et lui demanda d'exposer par écrit quelle était sa foi relativement aux erreurs qu'on lui reprochait.

L'exposé de Théoctiste fut satisfaisant. Théodore lui soumit une brève exposition de la foi et lui demanda d'y souscrire. Théoctiste y consentit volontiers et la paix fut rétablie dans la montagne.

A son retour à Crescentios son corps, exténué par les privations et les souffrances de l'exil et tourmenté d'une maladie chronique d'estomac, n'était plus qu'un long squelette. Il fut néanmoins fidèle aux exercices de la communauté jusqu'au bout.

Le 1er Novembre 826, il ne put se lever de son lit, mais il dicta la catéchèse qu'il devait adresser à la communauté. Le qua-

trième jour, il eut assez de force pour se lever et il lut lui-même l'instruction qu'il avait dictée. Ensuite il célébra la sainte messe, distribua la communion à ses religieux et s'entretint longuement avec eux, parlant de sa maladie et de son prochain départ pour le ciel.

Il célébra de même le 6 novembre et prit part à tous les exercices de la communauté ; mais pendant la nuit, une crise terrible fit prévoir un prochain dénouement. Le jour venu, il fit venir les moines ,leur fit ses adieux et les embrassa successivement. Enfin le 11, il reçut les derniers sacrements et vers 6 heures, voyant que ses forces défaillaient, il fit allumer les cierges et réciter le psaume des funérailles : (ps. 118) *Bienheureux ceux qui sont sans tache dans leur voie, qui marchent selon la loi du Seigneur;* et quant on en vint à ces paroles : *Je n'oublierai jamais vos ordonnances parce que c'est par elles que vous m'avez donné la vie,* son âme alla recevoir l'éternelle récompense. Il avait 67 ans.

## 2. Saint Joseph, archevêque de Thessalonique

Joseph, après avoir reçu une solide instruction, débuta dans la vie religieuse avec son frère saint Théodore Studite, au monastère de Saccudion.

Les deux frères rivalisent ensemble de ferveur ; ils défendent les mêmes causes avec un égal courage et subissent les mêmes flagellations et les mêmes exils quoique dans des prisons différentes.

A leur retour de l'exil de Thessalonique (797) ils reviennent tous deux au Saccudion puis se transportent ensemble au couvent de Studius. Mais en 807, Joseph dut quitter son frère pour occuper l'important siège archiépiscopal de Thessalonique, devenu vacant par la mort de son titulaire Thomas. Le clergé et les fidèles de cette ville, qui avaient apprécié ses talents et ses vertus pendant qu'il était exilé chez eux, l'avaient demandé pour pasteur.

Nous le retrouvons cependant l'année suivante à Constantinople pour partager l'exil de son oncle et de son frère dans les



îles des Princes. Il fut interné à Proti, Platon à Oxia et Théodore à Halki.

Il rentra à Thessalonique en 811, à l'avènement de Michel Rhangabé ; mais quatre ans plus tard, son zèle à défendre le culte des Saintes Images attira l'attention de Léon l'Arménien qui le fit venir à Constantinople. Après une courte captivité il put se retirer au Saccudion où il retrouva saint Naucrace et reçut de généreuses aumônes de la part du consul Zacharie. Mais appelé de nouveau par l'empereur, il fut relégué dans un lointain exil où il demeura jusqu'à l'avènement de Michel le Bègue.

Il put regagner son diocèse et continuer à lutter pour la foi catholique. Il survécut à son frère et subit sans doute encore, sous Théophile, le dernier des princes iconoclastes, la faim, la soif et toutes sortes de tourments.

Il succomba, victime de la persécution, le 15 juillet 832, dans un coin perdu de Thessalie. Son corps, abandonné sans sépulture, fut retrouvé plusieurs années après, dans un lieu boisé et marécageux, par saint Naucrace et Athanase. Il n'en restait que quelques ossements. Ils les recueillirent soigneusement et, le 26 janvier 844, les rapportèrent solennellement au couvent de Studius en même temps que le corps resté intact de saint Théodore Studite, pour les ensevelir à côté de saint Platon.

## 3. Saint Naucrace

Naucrace fut initié à la vie religieuse par saint Platon dans le monastère de Saccudion, et se fit remarquer entre tous par sa ferveur.

On lui confia l'importante charge d'économe, qu'il remplit encore plus tard au couvent de Studius.

Il fut l'un des onze moines exilés à Thessalonique, avec saint Théodore Studite, à l'ocasion du mariage adultère de Constantin VI. Il connut encore la prison sous l'empereur Nicéphore et subit une flagellation sous Léon l'Arménien.

Saint Théodore l'honora de sa confiance et de son intimité et resta en correspondance avec lui pendant tout le temps de la persécution.

Elu hégoumène après la mort de Théodore, il resta à la tête du monastère de Studius jusqu'en 848. Il eut pour successeur saint Nicolas Studite.

— Sur les moines du Saccudion honorés comme martyrs, nous n'avons aucun renseignement biographique.

## VI. MONASTÈRES DES CATHARES (Alt. 1.010 m.) ET DE LIBIANA (Alt. 575 m.)

Les Cathares ne sont éloignés du Saccudion que de quelques centaines de mètres.

Quand, de ce dernier, on descend vers l'est à travers les pâturages, on ne tarde pas à rencontrer, sur la lisière de la forêt et à la naissance d'un ravin, un champ uni de modeste étendue. C'est là qu'étaient autrefois le monastère des Cathares. Il y a seulement quelques années, au dire des indigènes, qu'on en a fait disparaître les décombres au profit de la culture.

La proximité et la facilité des relations entre ces deux monastères, qu'aucun obstacle naturel ne séparait, explique suffisamment pourquoi saint Théodore, en faisant à saint Platon le récit de son voyage vers la terre d'exil, prend son point de départ, non au Saccudion mais aux Cathares.

Les agents impériaux, arrivés au Saccudion, commencèrent sans doute par arracher à la communauté les onze moines qui devaient partager l'exil de Théodore à Thessalonique et les placèrent sous bonne garde aux Cathares afin d'avoir les mains plus libres pour expédier leur besogne. Ensuite, tandis qu'on emmenait saint Platon par la voie romaine qui se trouvait du côté opposé, les soldats chargés de conduire Théodore et ses onze compagnons, au lieu de revenir en arrière, aimèrent mieux, des Cathares, continuer leur descente vers la ville par le chemin, peut-être moins commode, mais plus tranquille, qui passait par le monastère de Libiana.

De cette sorte, c'était bien des Cathares que commençait, pour Théodore, le chemin de la captivité.

Saint Jean le Confesseur fut hégoumène de ce monastère au commencement du neuvième siècle.



### Saint Jean le Confesseur

Il naquit en 778 à Irénopolis, l'une des villes de la Décapole Syrienne.

Ses parents, Théodore et Grégoria, l'élevèrent dans les sentiments de la plus ardente piété. Aussi, dès l'âge de neuf ans, épris d'un bel amour de Dieu, il se rendit au monastère voisin pour se faire couper les cheveux et embrasser la vie religieuse.

Studieux, humble, obéissant et plein d'empressement à rendre service, il sut plaire à son maître qui le prit en affection et, en 787, quand il se rendit au concile général de Nicée, l'emmena avec lui sans tenir compte de son jeune âge.

De Nicée, ils gagnèrent tous deux Constantinople. Le maître, ayant été nommé archimandrite du monastère des Dalmates, prit l'enfant avec lui, l'instruisit avec soin, le forma à la vie ascétique, l'admit aux vœux et le fit ordonner prêtre en 803.

L'année suivante l'empereur Nicéphore qui appréciait ses talents et sa vertu, le fit nommer hégoumène des Cathares au Mont Olympe.

Pendant dix ans, il gouverna paisiblement ce monastère, aimé de tous, fortifiant dans la foi son petit troupeau et le maintenant dans la régularité et la ferveur.

Au début de la persécution de Léon l'Arménien, Dieu lui découvrit dans une vision les épreuves qui l'attendaient. Il réunit ses religieux et leur fit une touchante exhortation qu'il termina ainsi : « Mes Pères et Frères, veillez à ne pas vous laisser dépouiller du trésor de votre foi par le démon qui veut vous arracher au culte des saintes Images. Soyez vigilants, car désormais vous ne m'aurez plus au milieu de vous ».

Comme il achevait ces mots, soudain les émissaires de l'empereur faisaient irruption dans le monastère, dispersaient les moines, pillaient le couvent et emmenaient à Byzance Jean chargé de chaînes.

Léon l'Arménien essaya de le gagner à son parti ; mais loin de prêter l'oreille à ses insinuations, Jean lui tint tête avec intrépidité et ne craignit pas de lui reprocher en termes énergiques son impiété et sa cruauté.

Le prince, transporté de fureur lui fit cingler la face avec des nerfs de bœuf. Jean, lui, se réjouissait dans son cœur, de ce qu'il avait été trouvé digne de souffrir pour le nom et l'image de Jésus.

Après trois mois de prison, on l'exila dans le fort de Pentadactylon au pays de Lambé où il resta pendant dix-huit mois, les fers aux pieds, au fond d'un obscur cachot.

On le ramena ensuite dans la Ville et on le fit comparaître nu devant l'empereur.

Dans la discussion serrée qu'ils eurent ensemble sur les Saintes Images, Léon fut loin de se couvrir de gloire. A la fin, dans l'espoir de le voir changer de sentiment, il le mit entre les mains du patriarche intrus. Celui-ci ne tarda pas à se convaincre de l'inutilité de ses efforts et de ses discours. Il s'en vengea en le soumettant aux traitements les plus barbares. Il lui fit surtout subir le supplice de la faim.

Le roi l'exila ensuite dans le fort de Criotaure, au thème des Bucellaires, où on le tint enfermé pendant deux ans et demi dans un réduit étroit, sombre et humide. Jean, pendant tout le temps des épreuves, ne cessait de rendre grâces à Dieu.

Après la mort de Léon l'Arménien, Michel le Bègue, son successeur, rendit la liberté aux exilés. Jean revint jusqu'à Chalcédoine; mais on ne lui permit pas de mettre le pied dans la capitale.

Put-il, du moins retourner aux Cathares et y regrouper ses religieux dispersés ? On ne le dit pas. Nous savons seulement qu'en 833 l'empereur Théophile le fit venir à Constantinople, et qu'en face de ce nouveau persécuteur, il se montra aussi ferme et intraitable qu'avec Léon l'Arménien.

Théophile l'exila dans la petite île d'Aphousia, qui se trouve au sud-ouest de l'île de Marmara, dans la Propontide. Traité avec une extrême rigueur, il y expira au bout de deux ans et demi. Dieu lui avait fait connaître, trois jours à l'avance, l'heure de son départ pour le ciel.

Libiana. — Descendons maintenant des Cathares avec saint Théodore Studite et longeons d'abord le ravin qui prend naissance au monastère. Le sentier aujourd'hui est à peine visible, mais on ne risque pas de se tromper; il n'y a qu'à descendre.



En bas, à 860 m. d'altitude, nous trouverons une abondante source d'eau glacée. Au milieu des buissons qui sont au dessous de cette source se trouvent les décombres de l'ermitage de Mésolympe, où, pendant la persécution de Léon l'Arménien, saint Pierre d'Atroa réunit ses moines dispersés pour les affermir dans la patience surnaturelle et la fidélité aux observances religieuses et les encourager dans la lutte pour la foi.

L'étroit vallon où nous nous trouvons descend tout droit vers Libiana; mais le chemin, dans sa partie supérieure est à peu près effacé et la pente est parfois vertigineuse. Mieux vaut s'accommoder du chemin transversal qui passe sous l'ermitage et de prendre la droite.

Après un détour assez long, il nous conduira sur l'aqueduc récent qui fournit des eaux potables à la ville de Brousse. Cette conduite d'eau nous offre un excellent passage; suivons-la jusqu'au vallon où nous retrouverons notre chemin devenu très praticable.

Après une descente qui parait interminable, le vallon s'élargit et nous trouvons entre deux grandes parois rocheuses la vaste plateforme où gisent les débris de Libiana.

D'après les traditions locales, ce monastère, après l'occupation turque, fut habité par des moines musulmans de race arabe qui le remanièrent et le rebâtirent même complètement. C'est ce qui explique l'aspect hétéroclite des matériaux qui couvrent cette esplanade.

## Saint Hilarion d'Ibérie

Le Saint dont nous allons esquisser très brièvement l'histoire n'est pas, à proprement parler un moine olympien. Il ne se rattache à aucun monastère de Bithynie. Il a droit toutefois à une mention dans le groupe de la Haute Montagne, car il vécut pendant cinq ans dans un ermitage du mont Olympe, voisin du Monasterium Olympiacum.

Il naquit en 822, à Cachétie, près de Tiflis, en Géorgie, de parents nobles qui le confièrent, âgé de six ans, à un homme fort instruit qui se chargea de son éducation.

Le maître, qui était très pieux, cultiva les dispositions naturelles de l'enfant pour la vie religieuse ; et le père, satisfait de ses progrès, loin de contrarier ses goûts, construisit, pour le précepteur et l'élève, une espèce de monastère, où bientôt seize jeunes gens vinrent se joindre à eux, pour mener la vie cénobitique.

Mais Hilarion éprouvait le besoin d'une séparation plus complète du monde. Il voulait se trouver plus près de Dieu, dans le calme d'une solitude complète.

A quinze ans, il se retire seul dans une grotte du désert de Carédja, où la renommée de ses vertus lui attire bientôt, en dépit de son jeune âge, une dizaine de disciples. Cette petite communauté devint un foyer admirable de piété.

L'évêque du lieu, instruit de cette merveille, alla le visiter. A la vue de ce jeune homme modeste, simple, au visage émacié, et vêtu très pauvrement, il fut saisi d'admiration, et, quand il eut vingt cinq ans, sans s'arrêter aux résistances de son humilité, il l'ordonna prêtre.

Après son ordination, Hilarion partit en pèlerinage à Jérusalem. Après avoir visité pieusement tous les Lieux-Saints, il descendit à la fameuse laure de Saint-Sabbas et s'y fixa. Dieu lui ménageait ainsi l'occasion de combler les lacunes de sa formation monastique forcément incomplète.

Quand, au bout de sept ans (854), il fut un ascète consommé, la Sainte Vierge lui apparut et lui commanda de rentrer dans son pays.

Il y fonda plusieurs monastères, les organisa d'après les véritables traditions cénobitiques et y forma une première génération de moines. Ensuite, se sentant fortement épris du désir d'une vie retirée et solitaire, il y établit des supérieurs et partit avec trois frères pour le mont Olympe



*Au mont Olympe*

Il y avait toujours çà et là, dans cette montagne, des ermitages inoccupés. Il s'installa avec ses compagnons dans le premier qu'il rencontra, non loin du Monasterium Olympiacum.

Le samedi suivant, un moine du monastère dont dépendait l'ermitage vint, suivant l'usage, allumer les lampes pour le dimanche. Hilarion le pria de lui apporter le pain et le vin nécessaires pour le saint sacrifice.

Le frère s'empressa de le satisfaire, et voyant que les nouveaux venus manquaient de tout, il apporta aussi quelques provisions. Hilarion eut ainsi la consolation de célébrer la sainte Messe.

Instruit de ce qui s'était passé, l'hégoumène du monastère blâma vertement le frère. « Connaissez-vous ces étrangers à qui vous témoignez tant de complaisance ? Savez-vous quelles sont leurs intentions ? Savez-vous seulement s'ils professent la foi catholique ? » Et il lui intima l'ordre de chasser immédiatement ces intrus.

Le frère dut s'acquitter, malgré ses répugnances, de cette odieuse mission. Hilarion ne refusa pas de s'en aller. Il demanda seulement qu'on voulût bien lui accorder deux jours de délai. Il espérait que, dans l'intervalle, Dieu lui viendrait en aide : et il ne se trompait pas.

La nuit suivante, en effet, la Sainte Vierge se montra à l'hégoumène avec un visage sévère et lui reprocha sa dureté. «Est-ce ainsi, lui dit-elle, que tu accueilles les pauvres et que tu remplis les devoirs de l'hospitalité ? Pourquoi chasses-tu ces pieux pèlerins qui ont quitté leur pays et sont venus ici pour l'amour de mon Fils ? Sache-le, ceux qui les repoussent ne seront pas mes amis ».

Tout bouleversé par cette vision, l'Abbé courut vite à l'ermitage pour réparer sa faute. Il pria Hilarion de rester et s'engagea même à pourvoir largement à ses besoins.

La récompense de cette bonne action ne fut pas longue à venir.

Le samedi suivant, l'hégoumène avait envoyé, pour lui porter des provisions, un moine de sa parenté qui boîtait affreusement. Hilarion le guérit d'un signe de croix.

Une fois bien installé, le saint ne voulut plus être à charge au monastère. Aidé de ses trois compagnons, il gagna désormais, par le travail de ses mains, tout ce qui était nécessaire à l'entretien de sa petite communauté.

Au bout de cinq ans, il partit pour Constantinople pour y vénérer le bois de la vraie Croix. De là il se rendit à Rome où il séjourna deux ans.

A son retour, il s'arrêta à Thessalonique, s'y attarda et y bâtit un monastère où il mourut le 19 novembre 875 à l'âge de cinquante-trois ans.

---

Quatrième Partie

# LES MONASTÈRES DISPERSÉS

---

## APERÇU TOPOGRAPHIQUE

Par monastères dispersés nous voulons comprendre ceux qui ne peuvent être rattachés aux trois groupes précédents

La liste en serait longue s'il était possible de découvrir tous les couvents dont on connaît le nom. Mais nous nous bornons ici à ceux que la présence de quelque grand héros de la foi catholique a paré d'une auréole de gloire. Encore sommes-nous contraints de négliger ceux que leur position excentrique et l'absence de toute voie de communication rendent pratiquement inaccessibles.

Ceux que nous connaissons sont heureusement les plus importants, et comme ils se trouvent à peu près alignés dans une même direction,allant de la montagne de Sigriane à l'ouest, jusqu'aux abords du Sangarius à l'Est, il est facile de les passer, une fois pour toutes, en revue et d'indiquer leur place respective.

La montagne de Sigriane mérite de fixer un instant notre attention.

Elle n'est autre que le Massif de Kara-Dagh, qui s'étale entre la mer, le Rhyndacus et le Kara-Déré sur trente-cinq kilomètres de long et seize de large.

Du côté de la mer et du fleuve, ses bords se dressent rapides et coupés d'une multitude de petits torrents. La montagne s'élève au contraire en pente douce du côté du Kara-Déré.

Elle serait intéressante à explorer si elle n'était pas presque dépourvue de chemins. On y rencontre des coqs de bruyère, des cerfs, des chevreuils, des sangliers, des loups et même des buffles vivant à l'état libre.

Au moyen-âge, il y avait surtout des monastères. Signalons les plus importants sans en garantir l'emplacement exact.

Au nord du point culminant du masif qui atteint 832 m., sur le bord de la mer, à l'ouest de Kourchounlou, on distingue les ruines d'un petit bourg maritime qu'on appelait Polichnion ou « Bourg ». De là s'ouvrait vers l'Ouest un très vaste domaine qui appartenait à saint Théophane et qu'on était habitué à désigner du même nom. Tout près du Bourg s'élevait l'ermitage de Hiéria, avec une église dédiée au martyr saint Procope, et beaucoup plus à l'ouest, quoique toujours dans le même domaine, le monastère de Polychronion, appelé aussi monastère de Polichnion.

Le monastère de Polychronion fut bâti vers 779, par le moine Stratégios, à qui saint Théophane avait permis de s'installer dans son domaine.

Au sud de ce point, mais dans le versant opposé de la montagne, près d'un petit affluent du Kara-Déré, s'élevait probablement le grand monastère d'Eriste, où saint Joannice fut admis à la profession religieuse.

A l'angle sud-est du massif et près du Rhyndacus, il y avait le monastère de Saint-Porphyre, que les merveilles opérées par saint Pierre d'Atroa ont rendu célèbre.

Mais le monastère qui nous intéresse le plus dans cette région est celui de Grand-Champ, fondé en 786 par saint Théophane.

On peut s'y rendre en prenant son point de départ à Mihalitch, que les turcs appellent Karadja-bey, depuis qu'ils sont en république.

En suivant le chemin à peu près carrossable, qui longe le Rhyndacus jusqu'à son embouchure, on traverse d'abord la grande rivière ; un peu plus loin on franchit un petit torrent, le Tcherkès-Asma-Déré, à l'endroit même où s'élevait jadis le monastère de Saint-Porphyre ; et l'on arrive à un deuxième



torrent l'Aladja-Hassan-Déré. Après l'avoir remonté un quart d'heure on rencontre le petit village de Doblou Hassan, d'où un sentier montant nous conduit en une heure, à travers la forêt, au lieu désiré. Des pierres mêlées de briques cassées sous les grands arbres et un petit pan de vieux mur, haut seulement de soixante-dix centimètres, voilà tout ce qui reste du monastère de Grand-Champ.

A une lieue et demie de là, dans la direction du sud-est, il y avait encore un autre monastère, appelé Petit-Champ, dont l'hégoumène Christophore assista au concile général de Nicée qui condamna l'hérésie des Iconoclastes en 787.

Revenons à Mikhalitch ou Karadja-Bey. Nous n'avons désormais qu'à suivre la grande route qui longe le lac Apollonia, passe au-dessous de Brousse et se prolonge jusqu'au-delà de Yéni-Chéhir, la capitale provisoire des Turcs avant la conquête de Brousse, en nous en écartant aux endroits voulus.

Nous apercevrons d'abord, dans le lac Apollonia, une grande île, appelée autrefois Thasos et maintenant Halil-Bey, et en face, du côté de l'est, une autre île beaucoup plus petite. Sur la rive occidentale de celle-ci on remarque les ruines du monastère de Thasios dont saint Daniel fut le fondateur et l'hégoumène.

Poursuivons notre chemin. A vingt-cinq kilomètres au-delà de Brousse, au moment de traverser le torrent olympien Aksou, nous apercevrons sur notre gauche un petit lac. Prenons, à la sortie du pont, le chemin qui mène au village de Gueul Bachi. Quand nous aurons dépassé le lac d'environ trois cents mètres, coupons à travers champs jusqu'à ce que nous soyons sur une même ligne entre le lac et le village que l'on aperçoit au loin. Nous remarquerons alors, sur un grand espace, des quantités de briques et de tuiles cassées mêlées à la terre cultivée, et sous les oliviers des monceaux de pierres. Ce sont les restes du fameux monastère de Chénolaccos ou « *de la Mare-aux-Oies* ».

Cette délicate appellation lui fut donnée sans doute par allusion à son lac minuscule, de forme arrondie, et ayant à peine un kilomètre de diamètre. Ses rivages, du reste, sont encore aujourd'hui, à une certaine époque de l'année, le refuge des

oies sauvages, et les chasseurs de Brousse, qui ne l'ignorent pas, s'y donnent volontiers rendez-vous.

La Mare-aux-Oies fut fondée en 719 par saint Etienne qui en fut le premier hégoumène. Ce monastère eut plus tard la gloire de compter parmi ses moines saint Méthode, qui devint patriarche de Constantinople en 842.

Rejoignons notre route. Elle gravit des collines d'où l'on jouit d'un agréable panorama; elle parcourt un long plateau; elle redescend en touchant au village de Derbent et, après un parcours total d'une quinzaine de kilomètres elle a, à sa droite, une plaine basse et assez bien cultivée que les indigènes appellent du nom de Kourou Gueul ou *Lac-Desséché*. La route longe ce lac fantôme et quand elle se relève subitement pour gagner une petite hauteur, on voit, à gauche, un vallon large et assez profond. A quatre cents cinquante mètres environ de la route, au pied des collines de gauche, s'élevait, jadis, la laure de Xérolimne ou du *Lac-Desséché,* fondée en 921 par saint Michel Maléïnos. Un petit poste d'observation construit sur le bord de la route par les Grecs pendant la dernière guerre, et qui est déjà en train de tomber en ruines, peut servir de point de repère.

C'est ici l'un des rares endroits qui ont conservé leur ancien nom. Les turcs n'ont fait que le traduire dans leur langue.

Au dire des villageois, le Lac-Desséché serait un lac intermittent. Une fois tous les sept ans il reprend ses droits. S'il n'offre pas à la vue une nappe d'eau uniformément brillante, il prend du moins, pour un an, l'aspect d'un marais impropre à la culture.

Continuons notre course et arrêtons-nous, non pas à Yéni-Chéhir, qui n'a rien d'intéressant pour nous, mais trois ou quatre lieues plus loin, au village de Keupru-Hissar. Nous avons en face de nous, dans la direction nord-est, le Mont Kymina, que contourne le Gallus, appelé aujourd'hui Gueukdjé-Sou.

Cette montagne, dont la plus haute cime n'atteint pas tout à fait 500 mètres, cache dans ses forêts deux illustres monastères : la laure de Maléinos et le monastère de Kymina.

L'un et l'autre nous rappelle le souvenir de saint Michel Maléïnos. Quant ce saint, étant encore jeune homme, organisa son excursion à la recherche d'une solitude de son goût, il aborda cette montagne par le sud et traversa le Gallus sur le pont Monocamaron, qui était, comme son nom l'indique, d'une seule arche. A quelque distance du pont il rencontra le village de Kersine, d'où il gravit la montagne à cheval et se présenta à Jean Elatitès, l'hégoumène de Kymina.



Ce pont d'une seule arche occupait probablement la même place que le vieux pont en ruine que l'on voit aujourd'hui à une lieue en aval de Keupru-Hissar. Il serait intéressant de suivre le même itinéraire; mais le village de Kersine a disparu ainsi que les chemins qui le reliaient au monastère, et la côte qu'il faudrait escalader est rapide, impraticable.

Nous prendrons donc un chemin plus long mais plus commode : celui qui, de Keupru-Hissar, se dirige sur Terziler et Eyerdjè. Quand nous serons sur la hauteur entre ces deux villages, mais beaucoup plus près et en vue du second, nous trouverons sur notre gauche, dans un terrain uni et couvert de buissons, les ruines de la laure de Maléinos (Altit. 415 m.). Il en reste un pan de muraille. Elle fut fondée en 922 par saint Michel Maléïnos. Saint Athanase de l'Athos y vint peu de temps après sa fondation pour s'initier à la vie monastique.

Allons maintenant jusqu'à Eyerdjè pour y prendre un sentier qui se rend à Terziler en faisant un long détour à travers les bois de la montagne. Au point culminant de ce sentier (380 m.) nous apercevrons à gauche des tas de pierres mêlées de briques qui marquent l'emplacement du monastère de Kymina, où saint Michel Maléinos fit ses premiers pas dans la carrière ascétique.

Un dernier monastère, dont les traces n'ont pas encore été découvertes doit se trouver près du confluent du Gallus avec le Sangarius. Fondé au X^e^ siècle par un personnage important de Byzance, il eut pour premier hégoumène saint Thomas Déphourkinos.

Ces courtes indications topographiques nous suffiront pour suivre avec intérêt les exploits héroïques des saints moines dont nous allons raconter l'histoire.

## I. Saint Théophane de Sigriane

Théophane naquit en 759. Son père, Isaac, gouverneur des îles de la Mer Egée, mourut trois ans après sa naissance et sa mère, qui prit soin de son éducation, le fiança, à douze ans, à Mégalo, jeune fille très riche et très pieuse, de deux ans plus jeune que lui. Les deux enfants grandirent ensemble pendant huit ans.

Mais le jeune homme n'aspirait qu'à la vie religieuse; et un serviteur, qui avait toute sa confiance, l'entretenait soigneusement dans ces saintes dispositions.

### *Des noces peu ordinaires*

A vingt ans, il se trouva, par la mort de sa mère, à la tête d'une immense fortune. Son tuteur qui était le père de la jeune fille, l'obligea à accomplir sans retard les engagements échangés aux fiançailles. On hâta les préparatifs et le mariage fut solennellement béni.

Mais à l'issue des fêtes nuptiales, quand les deux époux se trouvèrent ensemble, Théophane eut avec Mégalo un entretien plein d'abandon où il lui parla, avec cet accent de conviction que lui inspirait son ardente piété, de la vanité des plaisirs et des grandeurs, de l'incertitude de l'avenir et du bonheur de ceux qui passent leur vie occupés de Dieu seul. Ensuite il lui exposa avec émotion les désirs ardents de vie monastique dont il était possédé depuis l'enfance.

Tout en parlant il remarquait avec satisfaction, que la jeune fille ne l'interrompait par intervalles que pour abonder dans son sens, et dans son cœur il en était pénétré de reconnaissance envers Dieu.

Enfin, elle prit la parole et déclara que, non seulement elle ne s'opposerait pas à ses desseins, mais qu'elle était toute disposée elle-même à suivre son exemple.

Dans le même instant, la chambre dans laquelle ils se trouvaient, se remplit d'un parfum délicieux. Dieu approuvait par ce miracle leur héroïque résolution.



A partir de ce jour, ils commencèrent tous deux à vivre à la façon des moines, s'adonnant aux jeûnes et aux veilles, couchant sur la dure et récitant ensemble tous les offices du jour et de la nuit.

Instruits de ce qui se passait, son tuteur et l'empereur Léon IV son ami, entrèrent en fureur et mirent tout en œuvre pour contrarier leur dessein.

Théophane fut envoyé à Cyzique comme gouverneur du fort qu'on y construisait alors. On avait l'espoir que, absorbé par le souci des affaires, la direction des travaux et par toutes sortes de distractions, il oublierait peu à peu ses rêves monastiques. Mais il n'en fut rien. Le jeune homme acheva, à ses propres frais, la construction du fort, sans perdre de vue pour cela l'objet principal de ses désirs. Il songea même, les travaux terminés, à s'enfuir secrètement et à se cacher dans quelque désert.

### *Une excursion dans la montagne de Sigriane*

Plein de cette préoccupation, il organise une excursion dans la montagne de Sigriane, l'actuel Kara-Dagh, dont les côteaux abruptes et sillonnés de torrents bordent la Propontide depuis le Rhyndacus jusqu'au golfe de Cyzique.

Il y possédait, au lieu appelé Polychnion, un assez vaste domaine qu'il avait abandonné au moine Stratégios pour s'y livrer à son attrait pour la vie solitaire. C'est de ce côté qu'il dirigea ses pas, accompagné de son épouse et d'un nombreux cortège de serviteurs.

Il fixe à ceux-ci le chemin qu'ils doivent suivre. Quant à lui, monté sur une barque légère et rapide, il vogue vers l'embouchure du grand fleuve, puis il se rapproche du rivage et ralentit sa marche pour explorer du regard les côtes escarpées de la montagne.

Il aperçoit enfin un vallon profond, couvert d'une végétation luxuriante et flanqué de rochers et de grottes. Il descend à terre et s'enfonce dans la solitude pour y chercher un lieu propice à la méditation.

Après avoir prié longtemps à genoux, il se lève et remarque

près de lui un vieillard, le solitaire Grégoire, auquel il expose, en toute confiance, son état d'âme.

« Inutile de fuir ! lui répondit celui-ci et de t'exposer à être jugé sévèrement pour avoir abandonné furtivement ton poste, car tes deux persécuteurs, ton tuteur et le roi, doivent bientôt quitter ce monde. Rentre à Cyzique et attends patiemment l'heure de la Providence. Avant deux ans, tu pourras te donner à Dieu ouvertement et sans crainte ».

Théophane se retire tout réconforté ; mais il veut encore, avant de reprendre le chemin de Cyzique, s'entretenir avec d'autres solitaires. Il s'engage dans le désert, s'égare dans la montagne, s'attarde et se laisse surprendre par la nuit. Harassé de fatigue ,en proie aux tortures de la soif, il étend un tapis sur le sol, fait ses prières accoutumées et essaie de tromper la soif par le sommeil.

Dieu lui montra alors, par un nouveau miracle, combien sa conduite lui était agréable. A peine avait-il fermé l'œil qu'il se sentit réveillé par le murmure d'une eau abondante qui ruisselait le long de son tapis. Il appelle son monde et chacun se désaltère à loisir. Le matin, la source miraculeuse était complètement tarie.

### *Son entrée dans la vie monastique*

Après son retour, il fit un voyage rapide à Constantinople, où le roi l'éleva à la dignité de spathaire. Rentré à Cyzique, il y continua sa vie d'ascète et se livra laborieusement à l'étude. Quand, peu de temps après, le tuteur et l'empereur eurent disparu de la scène du monde, il fut ordonné prêtre et l'impératrice Irène le laissa libre de disposer de l'avenir à son gré.

Il en profita sans tarder pour distribuer ses biens aux pauvres, affranchir ses esclaves et conduire son épouse dans un couvent de Prinkipo, où elle échangea son nom de Mégalo contre celui d'Irène. Quant à lui, il regagna son domaine de Polichnion où le Père Stratégios avait élevé le monastère de Polychronion (1). C'est là qu'il reçut la tonsure monastique.

(1) C'est dans ce monastère que, cinquante ans plus tard, les deux grands apôtres des Slaves, Saint Cyrille et Saint Méthode, sont venus se préparer, au milieu des rudes exercices de la vie ascétique, à leur futur apostolat.



Il n'y fit qu'un séjour de courte durée. Abandonnant définitivement à la communauté son riche domaine, il se retira, avec la permission de son supérieur, dans l'île de Calonyme, située à trois lieues de la côte, face à l'embouchure du Rhyndacus. Il y possédait encore une propriété de famille, dans laquelle il construisit un monastère. Attirés par la renommée de sa sainteté, les postulants s'y présentèrent en nombre, mais il ne consentit jamais à être leur supérieur. Il fit venir des moines formés du monastère de Théodore le Manchot, choisit le plus capable d'entre eux pour l'établir hégoumène et se plaça humblement lui-même sous sa direction.

Au bout de quelque temps, il obtint l'autorisation de se préparer une cellule en dehors du couvent, pour y vivre en ermite. Il se livra alors avec ardeur aux rudes exercices de la vie ascétique telle qu'on la pratiquait de son temps et eut de terribles assauts à subir de la part du démon. Ne pouvant consentir à rester à la charge de ses frères, il consacrait une partie de son temps à transcrire des manuscrits pour gagner sa vie.

Il y avait six ans qu'il vivait de la sorte quand son supérieur mourut. Tous les religieux vinrent le supplier de prendre sa succession; mais son humilité ne put s'y résigner. Pour se soustraire à leurs pressantes sollicitations il préféra, nous dit son biographe, prendre sa canne, et, muni de l'espérance et de la confiance en Dieu, regagner la montagne de Sigriane.

### *Fondation du monastère de Grand-Champ*

Il se rendit au monastère de Petit-Champ et y resta comme un simple moine, mêlé aux novices de l'Abbé Christophore.

Cependant, un cultivateur des environs lui ayant parlé avec éloge d'un lieu appelé « Le Champ », il alla le visiter et le trouva si propice à l'établisement d'un communauté, qu'il résolut d'en faire l'acquisition.

Mais il ne possédait plus rien et personne ne consentait à

lui faire des avances. Confiant dans la Providence il eut recours à un lourd emprunt, acheta le terrain et y construisit un superbe monastère qui fut appelé « Grand-Champ ».

Les recrues ne lui manquaient pas, mais il lui fut impossible de trouver un supérieur pour ses nouveax moines. Qui aurait voulu prendre la charge d'un monastère qui naissait criblé de dettes ? C'est ainsi que les circonstances le contraignirent à accepter lui-même la dignité et les fonctions d'hégoumène.

Il débuta par un voyage d'études à travers l'Hellespont et la Bithynie, visita Eriste et les autres monastères les plus réputés pour leur attachement aux observances traditionnelles, s'informa des coutumes et des pratiques particulières de chacun, et s'inspira de celles qu'il jugea les meilleures, pour organiser sa communauté. Il réussit ainsi à faire régner dans sa nouvelle fondation une ferveur exceptionnelle. Aidé de ses compagnons, il se mit ensuite à travailler avec une telle ardeur qu'au bout de peu d'années, non seulement toutes ses dettes furent payées, mais il fut encore en état d'exercer largement la charité autour de lui.

En 787, au début de son supériorat, eut lieu le concile général de Nicée. En qualité d'hégoumène, il y fut convoqué ; mais tandis que Christophore, abbé de Petit-Champ et les autres abbés et prélats s'y rendaient en magnifique équipage, vêtus brillamment et escortés de cavaliers et d'esclaves, Théophane s'y acheminait en humble habit de moine et monté sur une ânesse.

Pendant les vingt-neuf ans qu'il gouverna paisiblement son monastère, il ne se départit jamais de ses habitudes d'austère pauvreté et de charité.

Une grande famine s'étant appesantie sur la contrée, le monastère ne manqua pas d'en ressentir les fâcheux effets. Néanmoins, notre saint se mit à distribuer sans compter les provisions du couvent aux malheureux. L'économe, extrêmement mécontent, l'accusait d'imprévoyance. Théophane, sans s'émouvoir, n'en continua pas moins ses largesses. « La charité envers les indigents, dit-il à son trop prudent économe, n'appauvrit jamais ceux qui la font, pourvu qu'ils aient une confiance sans borne dans la Providence ». Dieu se chargea plus d'une fois de



lui donner raison : souvent, ses greniers épuisés se trouvèrent miraculeusement pleins.

Il utilisa les loisirs, que lui laissait la sollicitude de son troupeau, à des recherches historiques utiles à ses contemporains et à la postérité. Sa Chronographie bien connue, que la persécution ne lui permit pas d'achever, lui valut une place de choix parmi les chroniqueurs byzantins.

Pour couronner une vie si bien remplie et embellie par de si remarquables vertus, il ne manquait que l'épreuve des grandes souffrances. Nous allons voir qu'elle ne lui fut pas épargnée.

### *La maladie et la persécution*

A l'âge de cinquante ans, il est atteint de la pierre et passe désormais la plus grande partie de son temps immobile dans son lit, en proie à des souffrances atroces.

Quelques années après, Léon l'Arménien, qui avait usurpé le trône de Byzance, renouvelle la guerre contre les saintes images. Les prisons se remplissent d'évêques, d'hégoumènes et de moines. Théophane était trop connu et trop dévoué à la foi catholique pour être oublié.

Léon l'invite en termes flatteurs à gagner la capitale. « Viens auprès de moi, lui écrit-il, j'ai une expédition à faire contre les barbares et j'ai besoin de tes prières avant d'engager la lutte ».

Théophane qui n'ignorait pas ses véritables intentions lui répondit par une ardente apologie du culte des Images.

Léon, furieux, envoya à Grand-Champ des soldats qui incendièrent son monastère et, sans égard pour ses infirmités, l'embarquèrent de force pour Constantinople.

Le tyran, sans daigner le voir, lui fit tenir ce message : « Si tu entres dans mes vues, je te comblerai de présents, toi et ton monastère ; mais dans le cas contraire, suspendu à la potence, tu serviras d'exemple et d'épouvantail à tes semblables ».

Théophane lui répondit : « N'épuise pas tes trésors, mais hâte-toi d'exécuter tes menaces. Si tu me délivres de mon corps endolori, je t'en saurai gré comme d'un grand service que tu

m'auras rendu sans en avoir l'intention. Dresse le gibet, prépare les cordes ou même allume le feu. C'est le sort auquel j'aspire du fond de l'âme pour l'amour de mon Dieu ».

Léon l'Arménien le livra à Jean Lécanomante qui se croyait assez habile et assez éloquent pour le convaincre. Comme logement on lui assigna le monastère des Saints-Serge et Bacchus, attenant au palais.

Une discussion publique eut lieu. Lécanomante y recueillit tout autre chose que la gloire qu'il avait rêvée. Théophane réfuta ses preuves et établit si brillamment la vérité catholique que son adversaire resta bouche close. Il sortit couvert de honte et de confusion. En rentrant au palais il dit à Léon : « Il serait plus facile, ô roi, d'amollir le fer et de le façonner comme la cire que de convaincre cet homme et de l'amener à votre sentiment. »

### *L'exil et la mort*

Le tyran, ayant perdu tout espoir de le gagner à sa cause, le traita sans ménagement. Il lui assigna, dans le palais d'Eleuthère, un cachot obscur rigoureusement gardé, de façon à ce que personne ne pût rien lui apporter. Le généreux confesseur de la foi y passa deux ans d'ennui, d'angoisses et de souffrances. Enfin, il fut exilé dans l'île de Samothrace, dans la mer Egée. Les fatigues du voyage eurent raison de son corps débile, déjà épuisé par la maladie. Il y mourut le 12 mars 818, vingt-deux jours après son arrivée, à l'âge de 59 ans. Son tombeau fut, pour les habitants de l'île, une véritable source de miracles.

Après la mort de Léon l'Arménien, ses disciples vinrent chercher son corps. Ils le débarquèrent à Hiéria, à 12 milles (environ 18 kilomètres) de son monastère restauré, et le déposèrent dans la chapelle de Saint-Procope.

Pendant toute l'année qu'il y demeura, ce fut une procession ininterrompue de pieux pèlerins. Aveugles, paralytiques, sourds-muets, boiteux : tout le cortège des misères humaines s'y donnait rendez-vous; et c'est par myriades, écrit son biographe, que l'on compta les guérisons.

Enfin il fit son entrée triomphale à Grand-Champ, porté sur les épaules des frères et de notables et escorté par une foule innombrable qui défilait sur quatre rangs.



## II. Saint Daniel de Thasios

Thasos, la plus grande des îles du lac Apollonia, n'était pas, au moyen âge byzantin, cette île déserte et désolée qu'on voit aujourd'hui. Au dire du synaxariste grec, elle regorgeait d'habitants, elle avait un évêque et la vie chrétienne y était intense.

C'est là que naquit, dans les dernières années du huitième siècle, saint Daniel, un fondateur et un hégoumène, qui sembla s'être formé à peu près seul à la vie religieuse.

Ses parents, d'une piété remarquable, l'avaient élevé et entretenu dans la ferveur; ils l'avaient même habitué, dès la sortie de l'enfance, au jeûne et aux pratiques de mortification. L'enfant avait marché docilement dans la voie qu'on lui montrait, et à mesure qu'il grandissait, il s'enthousiasmait pour les combats de la vertu et brûlait de rivaliser avec les ascètes de la montagne.

Mais où aller ? En ce moment la persécution de Léon l'Arménien avait vidé les monastères et dispersé les moines.

En parcourant son île, il remarqua, dans un coin ignoré et sauvage, une grotte qui répondait tout à fait à ses goûts d'ermite. Il s'y installa sans bruit, heureux de pouvoir vivre seul avec Dieu, sans autre nourriture que les plantes sauvages.

Au bout de quelques années, sa retraite fut découverte et son genre de vie connu de tous.

On s'étonna d'abord; mais bientôt à la surprise succéda l'admiration, et un certain nombre de jeunes gens de Thasos accoururent à ses côtés, adoptèrent sa manière de vivre et le supplièrent de les prendre pour disciples. Il dut se rendre à leurs instances et se charger de les former; mais il leur prêchait beaucoup plus par l'exemple que par la parole.

La place ne tarda pas à devenir trop étroite. Aidé de ses concitoyens, il construisit un vaste monastère dans la petite

île voisine qui prit désormais le nom de Thasios, et en fut établi hégoumène.

Les postulants accoururent non seulement de la grande île (Thasos a cinq kilomètres de long et quelques centaines de mètres de large) mais encore de toutes les localités riveraines du lac.

La ferveur y devint admirable. Aussi, le démon, qui n'y trouvait pas son compte, s'efforça-t-il de supprimer cet asile de la piété en le rendant inhabitable. Une multitude de serpents fit soudain irruption dans la petite île. On ne pouvait faire un pas sans en avoir sous les pieds. Les jeunes moines, bouleversés d'effroi, ne songeaient plus qu'à se disperser.

Daniel désolé supplia saint Joannice, qui revenait de son pèlerinage au tombeau de saint Théophane, de Grand-Champ, de descendre à Thasios pour l'aider à repousser cette redoutable invasion.

Joannice vint au monastère et, après une fervente prière, commanda avec autorité aux reptiles, au nom de Jésus-Christ. Aussitôt tous les serpents de l'île sortirent de leurs tannières et se réunirent en un groupe formidable près du rivage. Ils se dirigèrent ensuite tous ensemble à la nage vers la rive sud du lac, pour ne plus reparaître.

A la vue de ce prodige, Daniel plein d'admiration pour saint Joannice, ne pouvait se résoudre à se séparer de lui. Son frère Euthyme était dans les mêmes dispositions, mais Joannice lui dit : Ne te mets pas en peine de venir avec nous, mais dispose ton âme pour un autre départ; car dans peu de jours le Seigneur t'appellera. Euthyme mourut en effet cinq jours après.

Quant à Daniel et à Joannice, ils se retirèrent ensemble dans une caverne d'où ils chassèrent d'abord le démon qui s'y cachait sous l'apparence d'un dragon. Ce séjour prolongé de Daniel avec le plus illustre des ascètes olympiens lui fut grandement profitable. Dieu sans doute le lui avait ménagé pour combler les inévitables lacunes de sa formation autodidacte et le mettre à même de gouverner son troupeau d'une façon irréprochable.

Quand Joannice regagna sa chère solitude de Trichalice,



Daniel voulait le suivre, mais l'illustre solitaire l'engagea à retourner sans retard au milieu de ses enfants spirituels.

A Thasos comme à Thasios, la joie fut grande à son retour, car on avait craint un instant de le perdre.

Sous sa sage direction le monastère prospéra et déversa bientôt son trop plein dans tous les petits îlots du lac qui se remplirent d'ermites et d'anachorètes.

Il vécut désormais au milieu d'eux, formant les jeunes, guidant les autres et mourut dans un âge très avancé. On l'ensevelit dans son monastère de Thasios.

## III. Saint Etienne, fondateur du monastère de Chenolaccos

Issu d'une famille noble des provinces orientales de l'empire, Etienne s'enthousiasma de bonne heure pour la vie ascétique. Il voulut connaître à fond non seulement les règles et les traditions monastiques, mais encore les pratiques et les usages variés adoptés dans les monastères, suivant la diversité des lieux, pour progresser dans les voies de la perfection.

A cet effet, il fréquenta successivement les couvents du Jourdain, les monastères de Saint Euthyme le Grand, de Saint-Sabas et de Saint-Théodose le Cénobiarque. En 716, il se rendit à Constantinople où le patriarche saint Germain, non content de lui offrir une large hospitalité, l'aida à coordonner les diverses connaissances qu'il avait acquises pendant ses voyages et mit la dernière main à sa formation ascétique.

Profondément humble, il se défiait de ses propres lumières et ne prenait aucune détermination sans consulter le saint Patriarche.

C'est sur son conseil qu'il alla fonder en 719, au pied du mont Olympe, sur les bords d'un petit lac fréquenté par les oies sauvages, le monastère de Chénolaccos, ou « de la Mare-aux-Oies », où il passa le reste de sa vie.

Son ardente piété, sa rare connaissance des coutumes monastiques lui attirèrent un grand nombre de disciples, et son monastère acquit bientôt une grande renommée.

Quant il mourut, plusieurs religieux virent son âme, escortée par une troupe angélique, s'envoler vers le ciel.

## IV. Saint Méthode

Il naquit à Syracuse, de parents illustres et très riches, dans la seconde moitié du huitième siècle, probablement vers 770, et reçut dans sa ville natale, une éducation digne de son rang.

Parvenu à l'âge d'homme, il courut à Constantinople ne rêvant que grandeurs, dignités, luxe et magnificence. Mais la Providence, qui lui réservait une destinée autrement noble, veillait sur lui.

Il y avait à peine débarqué lorsqu'un moine l'aborda et le questionna sur les motifs qui avaient pu le déterminer à quitter les calmes et pacifiques régions de l'Occident pour se jeter au milieu des troubles et des tempêtes qui désolaient l'Orient. Méthode lui exposa, avec animation et sans ambages, ses ambitieuses espérances.

« O jeune homme, reprit le moine, si tu es si passionné pour la gloire, au lieu de la gloire instable et fragile qui se dissipe en fumée, pourquoi ne poursuivrais-tu pas celle qui dure toujours, en répandant tes richesses dans le sein des pauvres et en suivant les traces royales de Jésus chargé de sa croix ? N'as-tu pas lu dans l'Evangile que tu retrouveras au centuple tout ce que tu auras abandonné et que tu possèderas en outre la vie éternelle ? Crois-moi : choisis d'être pauvre et sans gloire, si tu veux être digne de t'asseoir parmi les puissants et les grands du peuple, et hériter d'un trône de gloire ».

Ces fortes paroles avaient été adressées à une âme d'élite. Au lieu de se rendre au palais, il tourna ses regards vers l'Olympe, franchit la Propontide et alla recevoir la tonsure et l'habit religieux dans le monastère de Chénolaccos.

Il y aborda courageusement les combats de la vie ascétique, attentif à suivre exactement toutes les prescriptions de sa règle sans jamais les omettre ni les dépasser.

Il y resta un bon nombre d'années, observant toujours cette



sage mesure de sobriété et de pondération. Quoique son biographe ne le dise pas, il paraît certain qu'il y devint hégoumène et qu'il occupait cette charge quand éclata l'effroyable persécution de Léon l'Arménien.

### *Voyage à Rome*

Le patriarche saint Nicéphore vivait dans la terre d'exil ; les prisons étaient pleines de prélats et de moines ; mais le plus grand nombre des religieux, pour fuir la persécution, erraient dans les montagnes, se cachaient dans des grottes sauvages, ou même s'enfuyaient à l'étranger. Méthode alla chercher la tranquillité à Rome, avec le secret dessein de conférer avec le Pape sur l'état lamentable de l'Eglise d'Orient et sur les mesures à prendre pour y mettre un terme.

Il fut reçu avec bonté par le Pape Pascal et sut gagner son estime et sa confiance. Mais les circonstances étaient trop peu favorables pour une démarche à Constantinople ; il dut donc prolonger pendant plusieurs années son séjour dans la Ville Eternelle.

Pendant les loisirs forcés de cette longue attente, il sentit reparaître en lui l'aiguillon de la chair. Des tentations impures d'une violence excessive l'obsédaient jour et nuit sans lui laisser un instant de répit. Il en fut extrêmement affligé, car pour rien au monde il n'aurait voulu offenser Dieu. Il eut recours à l'Apôtre Saint Pierre pour lequel il avait une grande dévotion. Il se mit à passer des journées et des nuits entières près de son tombeau, sollicitant avec une grande abondance de larmes sa délivrance. A la fin, le prince des Apôtres lui apparut et lui donna l'assurance qu'il n'éprouverait plus désormais les ardeurs de la concupiscence. Dans le même instant il sentit une brûlure cuisante dans ses organes qui se trouvèrent subitement atrophiées. Ce fait miraculeux de caractère tout à fait intime, aura plus tard un rôle décisif dans la circonstance la plus critique de sa vie.

En 820, Léon l'Arménien mourait tragiquement et son successeur Michel le Bègue, paraissait moins hostile aux catholiques.

Méthode en profita pour rentrer à Constantinople. Il espérait éclairer le nouvel empereur et le décider à rappeler le patriarche exilé et à rendre la paix à l'Eglise. Il vint donc au palais et présenta à Michel les *tomes dogmatiques* ou définitions de la foi orthodoxe, que le Pape lui avait remis à son départ. Mais l'orgueilleux monarque, en les lisant, entra subitement en fureur et les déchira avec mépris.

### *Ses grandes souffrances pour la foi*

A peine sorti du palais, Méthode se mit à prêcher audacieusement la vérité catholique, à soutenir les fidèles chancelants et à les encourager de toutes ses forces à conserver quoi qu'il arrive, l'intégrité de leur foi.

Informé de ce fait, Michel le fit arrêter comme fauteur de troubles et excitateur de scandales parmi le peuple et le condamna à une flagellation de sept cents coups de verges.

Quand cette sentence inouïe fut exécutée, Méthode resta étendu à demi mort dans une mare de sang. On le garda quelque temps en prison et dès qu'il eut recouvré assez de force, on le transféra dans l'île Saint-André où il fut enfermé avec un autre condamné dans un tombeau.

L'étroitesse du lieu, la compagnie d'un homme grossier, le manque de nourriture, l'absence totale de soins et les ténèbres qui régnaient dans ce sépulcre l'accablaient de dégoût et lui rendaient la vie insupportable.

Un émissaire de l'empereur venait par intervalles lui demander s'il consentait enfin à rejeter les Images pour sortir libre de son tombeau : « Je suis prêt, répondit-il, à endurer mille fois la mort, plutôt que de m'arrêter à l'idée du moindre manque de respect envers la croix et l'image de mon Sauveur et de mon Dieu ».

Il resta pendant sept ans dans cette étrange prison.

L'empereur Michel, sur le point de mourir, rendit la liberté à tous les prisonniers, et il fut permis à Méthode de revoir la lumière du jour.

Il n'avait plus que la peau sur les os. Avec sa face décharnée, sa mâchoire brisée et sans dents et son crâne dépourvu de cheveux, il ressemblait à un squelette ambulant. Mais son âme n'avait pas faibli, son énergie demeurait indomptable et la flamme apostolique brillait en lui plus vive et plus ardente que jamais.



Il employa immédiatement sa liberté et l'éloquence que le Ciel lui avait départie à prêcher partout la lutte et la fidélité malgré tout, à la foi orthodoxe. On le voyait tantôt chez les ascètes et les moines, tantôt chez les fonctionnaires, tantôt dans la maison des patriciens et des sénateurs, affermissant les uns, ramenant les autres dans le chemin du devoir, remuant les âmes, ébranlant les foules.

Quant il eut rendu à la grande ville tous les services qu'elle pouvait attendre de lui, il franchit la Propondite, se rendit au diocèse de Cios (Guémlik) et fonda, sur *la montagne de l'évêché*, le monastère des Elegmes.

### *Nouvelle flagellation*

Il gouvernait depuis peu d'années sa fervente communauté et préparait des moines énergiques pour les luttes futures, quand l'Empereur Théophile inaugura, la quatrième année de son règne, la plus sanglante des persécutions.

Méthode lui fut dénoncé comme un ennemi extrêmement dangereux de la foi officielle et comme un champion obstiné du culte des Images.

Théophile l'appela à Constantinople et le fit venir au palais : « Quand cesseras-tu, lui dit-il, de troubler l'Eglise et l'empire par tes disputes inopportunes à propos d'une question insignifiante comme celle des Images ? N'est-ce pas déjà toi, qui es allé jusqu'à Rome pour engager le Pape dans cette querelle et qui en as rapporté pour mon père des tomes dogmatiques, une nouvelle profession de foi ? ».

« Si la question des Images, répondit Méthode, est insignifiante et ne mérite pas qu'on s'en occupe, pourquoi, vous qui tenez en main l'autorité et commandez aux Romains, ne supprimez-vous pas vos propres images comme vous supprimez celles du

Christ ? Pourquoi n'acceptez-vous pas d'être honoré et glorifié comme vous entendez honorer et glorifier Jésus-Christ ? Je vois, au contraire, que vous multipliez chaque jour vos images et que vous prenez plaisir à les voir exaltées partout ».

Théophile n'admettait pas la réplique, surtout quand elle lui fermait la bouche. Il fit appliquer incontinent six cents coups de verges sur les épaules et la poitrine nues du vaillant confesseur de la foi.

Méthode, noyé dans son sang, passa pour mort. Son corps, par ordre du tyran, fut précipité, par un trou, dans les caves souterraines du palais.

Pendant la nuit, de courageux chrétiens réussirent à l'en retirer. A force de soins ils le ramenèrent à la vie et, avec le temps, lui rendirent la santé ; mais ils payèrent cher cet acte de dévouement. Quand Théophile apprit que Méthode vivait encore, il fit confisquer la maison et tous les biens de ceux qui l'avaient sauvé.

L'empereur comprit enfin qu'il ne viendrait jamais à bout de ce moine par la sévérité et les tourments. Changeant subitement de tactique, il essaya de le gagner par la flatterie et l'appât de la vaine gloire.

Souvent, il l'appelait au palais et lui faisait l'accueil le plus aimable. Il le consultait sur les passages difficiles de la Sainte Ecriture et notait avec joie ses réponses. Il voulut à la fin le garder dans son palais avec ses amis et ses serviteurs fidèles. Mais il fut pris dans ses propres filets, car peu à peu la plupart de ses courtisans revenaient à l'orthodoxie. Lui-même n'échappa pas complètement à l'ascendant que le saint exerçait sur son entourage. Il se prit à douter de lui-même et de la justice de sa cause ; il perdit insensiblement son fanatisme et devint de jour en jour moins affirmatif dans ses opinions religieuses. Il alla même jusqu'à envoyer deux dignitaires de la cour consulter en son nom saint Joannice dans son ermitage de Trichalice, sur la légitimité et l'opportunité du culte des Saintes Images.



### *Il devient patriarche de Constantinople*

En 842 Théophile mourut. L'impératrice sainte Théodora n'eut rien de plus pressé que de rétablir solennellement le culte des Saintes Images. Elle chassa le patriarche iconoclaste Jean Lécanomante avec tout son clergé et fit monter Méthode sur le trône patriarcal.

Mais Lécanomante n'était pas homme à accepter bénévolement sa disgrâce. Il gagna à prix d'or une misérable femme qui accusa Méthode d'un crime abominable.

Méthode dut comparaître en jugement. La séance fut émouvante. Les officiers du palais, les grands de la cour, l'élite de la société byzantine étaient présents, consternés, en face des hérétiques triomphants. L'indigne créature s'avance et raconte effrontément avec force détails, le viol dont elle prétend avoir été victime, et de faux témoins attestent l'exactitude et la véracité de ses dépositions.

Une indicible angoisse règne alors dans l'auditoire et les regards se tournent pleins d'anxiété vers le saint patriarche. Que va-t-il répondre pour sa justification ? Par quel moyen arrivera-t-il à prouver son innocence ? Les discours sont superflus quand toutes les apparences sont contre lui et que personne n'est à même de prendre efficacement sa défense.

Méthode ne profère pas un mot ; mais, pour sauver l'honneur de l'Eglise catholique en même temps que le sien, il se résout librement à la suprême humiliation. Lentement et gravement il commence, en pleine lumière, à se dépouiller de ses vêtements. A la vue de ses épaules et de sa poitrine sillonnées en tous sens par de larges cicatrices qui attestent les blessures endurées pour la foi, un frisson mêlé de cris d'admiration traverse l'assemblée et des larmes de compassion perlent entre bien des paupières à demi closes. Mais quand le dépouillement s'achève et qu'on constate qu'il est physiquement incapable du crime dont on l'accuse, c'est une explosion d'enthousiasme, un délire d'acclamations. L'innocence est vengée ; la femme coupable est contrainte de proclamer son ignominie et celle de Lécanomante,

et l'hérésie des briseurs d'images, qui escomptait, un instant auparavant, un nouveau triomphe, reçoit le coup mortel qui la fait succomber définitivement sous le mépris.

### *Ses dernières années*

Le nouveau patriarche ne se départit en rien des habitudes de travail et d'austérité qu'il avait contractées dans les monastères de l'Olympe. Pendant le carême, il transcrivait entièrement le psautier sept fois par semaine et ne mangeait que le samedi et le dimanche. Durant les cinq autres jours, il se privait de tout aliment, même d'eau.

Mais il ne négligeait pas pour autant ses nouveaux devoirs d'état. Il fut toujours le père des orphelins, le protecteur des veuves, le vengeur de l'innocence opprimée.

Il s'appliqua avec zèle à instruire le peuple et à faire disparaître les derniers vestiges de l'hérésie. Penchant plutôt vers la miséricorde, quand il se trouvait en face de conversions sincères, offrant de sérieuses garanties pour l'avenir, il maintenait volontiers dans leurs fonctions les membres du clergé qui avaient été ordonnés précédemment par des évêques iconoclastes. Il lui arrivait aussi d'admettre aux ordinations des candidats appartenant à des familles précédemment hérétiques.

Cette politique de conciliation n'était pas goûtée par tout le monde. Beaucoup de prélats demandaient hautement un peu plus de sévérité. Les moines du fameux monastère de Studius surtout réclamaient avec intransigeance l'application rigoureuse des règles canoniques.

Pour étouffer la discorde, Méthode crut devoir faire acte d'autorité et sévir, et il usa envers les moines d'une sévérité peut-être excessive. La querelle au lieu de s'apaiser s'envenima à tel point qu'un schisme était à redouter.

L'écho de ces fâcheuses disputes retentit jusqu'au mont Olympe. Emu du péril que courait l'Eglise de Constantinople, saint Joannice, alors nonagénaire, vole vers la capitale. Ses manières douces et aimables, rehaussées par le prestige de sa sainteté, lui gagnèrent l'affection et la confiance de tous. Il en



profita pour visiter les uns et les autres, calmer les esprits et les amener à de mutuelles concessions. Le patriarche, de son côté, se relâcha de ses rigueurs envers les studites, et le pieux ascète réussit à lui ramener son troupeau entièrement réconcilié et pacifié.

Saint Méthode lui en garda une très vive reconnaissance. Aussi, l'année suivante (846)), quand Joannice fut atteint de la maladie qui allait l'emporter, s'empressa-t-il d'aller le visiter dans le monastère d'Antidion, au mont Olympe.

Saint Joannice le rassura sur le sort de son Eglise et lui donna l'assurance que l'hérésie iconoclaste ne relèverait plus jamais la tête; et en expirant entre ses bras il lui donna rendez-vous au ciel après huit mois.

Huit mois plus tard, saint Méthode recevait, en effet, le digne salaire d'une vie toute d'héroïsme et de souffrances.

## V. Saint Michel Maléinos

Anastaso se désolait de n'avoir pas d'enfants. Elle appartenait, comme son mari Eudocime, à l'une des plus illustres familles patriciennes de Constantinople. Mais à quoi leur serviront, pensait-elle, toutes leurs richesses, s'ils n'ont personne pour perpétuer l'honneur de leur maison et recueillir leur héritage ? Elle se mit à supplier, avec autant d'ardeur que de persévérance, la Mère de Dieu, de vouloir bien mettre un terme à sa stérilité.

Sa prière fut exaucée; mais la Sainte Vierge, dans un songe, lui fit entendre qu'elle réclamerait son premier-né pour le service de son Fils.

Les deux époux se trouvaient à Charsianon, en Cappadoce, lorsque, en 893, il leur vint un enfant, auquel ils donnèrent, au baptême, le nom de Manuel.

Il reçut une éducation digne de son rang et le plus brillant avenir s'ouvrait devant lui lorsque, brusquement, l'appel de Dieu réduisit à néant les rêves de sa famille.

Il assistait, à 18 ans (911), aux funérailles de l'empereur

Léon le Sage. En apercevant son corps inanimé et en considérant qu'un si grand prince avait été impuissant contre les étreintes de la mort, il fut saisi d'une poignante émotion et comprit combien fragile est la vie de l'homme et combien vaines sont les grandeurs de ce monde.

Pourquoi passerait-il sa vie à servir un roi dont la puissance est caduque, et partant, la faveur inutile ? Ne vaut-il pas mieux entrer au service du Roi qui ne meurt pas et qui récompense jusqu'au moindre geste accompli pour lui plaire ? Celui-là seul est vraiment heureux qui vit dans la solitude s'occupant de Dieu seul !

La résolution qu'il prit alors fut, comme sa conviction, inébranlable. Désormais le séjour de la cour lui paraît insupportable ; et il n'attend qu'une occasion pour briser tous les liens qui le retiennent dans le monde.

### *Il entre au monastère de Kymina*

Deux ans plus tard, il se trouvait sans doute, en famille, dans quelque riche villa de Bithynie entre le Sangarius et son principal affluent, le Gallus (Gueukdjè Sou), qui descend des flancs orientaux du mont Olympe ; car son biographe raconte qu'un jour il sortit de la ville avec une nombreuse escorte sous prétexte de faire une excursion lointaine du côté de cette rivière, mais en réalité, pour découvrir quelque lieu propice à la réalisation de ses rêves d'ermite.

Arrivé sur les bords du Gallus, en face du mont Kymina, il renvoya les serviteurs de son père qui l'avaient accompagné, et avec un petit nombre de personnes, il traversa la rivière sur le pont Monocamaron (ainsi appelé parce qu'il n'avait qu'une seule arche), et s'avança jusqu'au village de Kersine, sur la pente de la montagne.

Pendant que ses compagnons sont occupés à préparer un dîner champêtre, il parcourt le village avec un serviteur de confiance qu'il avait gardé auprès de lui et demande aux villageois s'il n'y a pas de moines dans les alentours. On lui répond qu'un vieillard renommé pour sa sainteté, appelé Jean et surnommé Elatitès, vit dans la montagne entouré d'un grand nombre de disciples.



Fou de joie, il monte vivement le coteau et va frapper à la porte du monastère. Dès qu'il aperçoit l'hégoumène, il se prosterne à ses pieds et les inonde de ses larmes.

Le vieillard s'étonne de voir un personnage plein de jeunesse et d'élégance en cette posture devant lui. — « Qui es-tu, lui dit-il, d'où viens-tu et quel chagrin secret, quelle peine intime t'oppresse pour que tu fondes ainsi en larmes ? Serais-tu un esclave ? mais d'où te viendrait alors ce somptueux vêtement ? Qui est cet homme qui te suit ?

— Je ne suis l'esclave de personne sauf de Dieu, répondit-il ; mon père est de condition libre et fort aisée ; je n'ai d'autre peine que celle qu'un chrétien éprouve quand il se demande avec angoisse comment il pourra sauver son âme ; l'homme qui me suit est un serviteur à qui j'ai promis mon cheval si je réussissais dans ma démarche ». Il exposa ensuite avec chaleur ses saintes aspirations. L'indomptable désir de vie parfaite dont il était possédé lui inspira des paroles si ardentes et si pleines d'éloquence que Jean ne put s'empêcher de l'admettre au nombre de ses novices. Le serviteur s'éloigna avec le cheval en versant des larmes.

Manuel, dans la crainte que son père ne découvrît le lieu de sa retraite et ne l'en arrachât de force, supplia le vieillard de lui donner l'habit religieux sans retard. Jean, au bout de quatre jours, se rendit à ses vœux et changea, à cette occasion, son nom de Manuel contre celui de Michel (912).

Le soir, quand les serviteurs rentrèrent sans leur jeune maître, la maison se remplit de douloureuses lamentations. « O contrainte ! ô douleur ! gémissait le père, j'ai perdu ma lumière, le bâton de ma vieillesse, le soutien et l'espoir de ma maison ! ». Sa femme, insensible à la consolation, s'arrachait les cheveux et poussait des cris d'angoisse capables d'attendrir des rochers.

Au bout de quelque temps, Eudocime n'y tint plus. Il courut à la recherche de l'enfant perdu.

Il parvint à découvrir le monastère et réussit à se glisser furtivement dans l'église au milieu de la nuit. On y célébrait

l'office des matines. Une voix mélodieuse, suave, expressive, chantait : Courage, mon âme, les biens d'ici-bas sont fragiles et passagers; mais ceux d'en-haut sont éternels. Aux accents de cette voix douce et bien connue, car c'était celle de son fils, il se sentit suffoqué et laissa échapper malgré lui un lamentable sanglot. Michel l'entendit et comprit tout. Il poursuivit cependant son chant jusqu'au bout, et quand l'office fut terminé, il avertit le supérieur de la présence de son père.

L'Abbé Jean s'empressa d'aller le saluer; mais Eudocime répondit à son salut par un torrent d'injures : « Homme néfaste, tu as empoisonné mon existence, tu es la mort de ma vie. Ignorant ! Séducteur de la jeunesse ! Qui donc t'a formé à tromper les enfants et à leur apprendre à se passer de leurs parents ? Tu as éteint le flambeau de ma maison. Ignores-tu qui je suis ? »

Jean écouta sans rien dire et quand il eut fini de parler il lui répondit : « Je n'ai pas attiré ici ton enfant et je ne l'ai pas non plus accepté à la légère ; mais j'ai compris à l'accent dont il me parlait que son désir véhément de vie parfaite ne pouvait venir que de Dieu, à la volonté de qui il n'est permis à personne de s'opposer ».

Eudocime parut se calmer. Il s'empara toutefois de son enfant et l'emmena de force à sa maison.

Michel, désolé, se retourna vers l'hégoumène encore plus affligé que lui et lui dit : « Priez pour moi, ô Père, et ne vous chagrinez pas, car rien ne pourra jamais me séparer de l'amour du Christ, mon Dieu ».

Quand il arriva à la maison, la douleur de sa mère déjà assoupie se réveilla soudain. Ce qui la chagrinait et l'exaspérait c'était de voir son cher Manuel vêtu du froc grossier des moines.

Ils auraient cru commettre une impiété en lui arrachant de force son costume religieux. Ils préférèrent mettre tout en œuvre pour l'amener peu à peu à s'en défaire lui-même. Mais ils eurent beau organiser des fêtes et lui faire fréquenter le monde, le plaisir n'avait plus de prise sur lui, tant était prédominant dans son cœur l'amour de Dieu. A la fin ses parents, de guerre lasse, quoique de fort mauvaise grâce, lui rendirent la liberté.



Il reprit, joyeux, le chemin de Kymina où l'hégoumène Jean le reçut avec transport, car il considérait sa présence au monastère comme une bénédiction du ciel et un gage de prospérité.

Quant à Michel, tout son plaisir est maintenant d'obéir, de s'humilier, de servir avec empressement ses frères et de dormir, même en hiver, couché sur la planche, car il sait qu'ainsi il mène une vie agréable à Dieu.

Plus tard, son père revint le voir. Il le trouva rayonnant de bonheur; s'étant entretenu longuement avec lui, il subit le charme de sa conversation toute céleste. En le quittant il lui dit : « Veille à ne rien faire qui puisse gêner l'intimité de tes rapports avec le Christ ton Dieu que tu as préféré au monde et à tes parents ».

En rentrant il dit à sa femme : « J'ai vu Manuel et mon âme en a été toute réjouie. Réflexion faite, j'ai compris que c'est bien la Sainte Vierge qui te l'avait donné et qu'elle te l'a repris comme elle te l'avait fait entendre en songe. Cessons de nous chagriner et rendons grâce à la divine Mère, car notre fils sera à la fois notre gloire, notre soutien et l'honneur de notre pays Il suffit de le voir pour se sentir réconforté et porté à la vertu.

### *Dans la solitude. La laure du Lac-Desséché*

Libre maintenant de tout souci du côté du monde et de la famille, Michel s'adonna avec ardeur aux rudes combats de la vie ascétique. Au bout de trois ans, parvenu à une haute perfection, il sentit, comme la plupart des moines très fervents, le besoin de se trouver seul avec Dieu loin des hommes et demanda à son supérieur d'aller vivre en ermite.

Son père venait de mourir à Ancyre et sa mère s'était faite religieuse. Il abandonna tous ses biens à son frère Constantin et prononça ses vœux solennels de religion. Il vint ensuite s'installer dans le creux d'un grand rocher qui se trouvait à une faible distance du couvent. Là il s'abandonna à son attrait pour la prière et les austérités. Il ne mangeait qu'une seule fois pendant les cinq premiers jours de la semaine. Le samedi, il

apportait au monastère le travail qu'on lui avait donné à faire, et il passait le dimanche avec les frères, se conformant à leur réglement et suivant leur régime.

L'année suivante, il s'enfonça un peu plus loin dans le désert avec un parent du nom d'Agapios. Un villageois leur apportait à des intervalles fixés, un pain qui leur suffisait pour plusieurs jours. Ils limitaient leurs besoins aux strictes exigences de la nature. Au bout de deux ans, ils avaient à peine une face humaine tant leurs excès d'austérité les avaient exténués.

Le voisinage de leur retraite étant devenu un lieu de rendez-vous, où les jeux bruyants venaient trop souvent troubler leur quiétude, ils se décidèrent, pour jouir d'une complète tranquillité, à quitter les rives du Gallus et à se rapprocher des confins de Prusias (1). Pour que la solitude fût plus absolue ils convinrent même de se séparer.

Michel trouva un coin agréable et tranquille dans un lieu appelé par les indigènes *Xérolimne* ou *Lac-Desséché*. Il s'y construisit une cabane, non loin d'un autre ermite qui habitait déjà ces parages, et s'y livra à la contemplation avec une telle ardeur qu'il parvint à l'*apathie*. Dans ce degré suprême de la perfection, les visites des gens du monde n'étaient plus capables de le distraire de son union intime et habituelle avec Dieu. On venait le voir, on lui amenait des malades et il les guérissait.

Enflammés par son exemple, une cinquantaine de jeunes gens renoncèrent au monde et sollicitèrent la faveur de venir se former à la vie religieuse sous sa direction. Après un temps d'hésitation il leur déclara qu'il pouvait les accepter mais qu'il ne leur promettait, en fait de nourriture, que du pain. Tous lui répondirent qu'ils s'en contenteront volontiers.

(1) Deux villes portaient le nom de Prusias : 1° *Prusias ad Mare*, l'antique Cios, détruite par Philippe V de Macédoine, et rebâtie par le roi de Bithynie Prusias qui lui donna son nom (aujourd'hui Guemlik). 2° *Prusias ad Hypium*, l'ancien Cieros, conquise et restaurée par le même Prusias qui lui donna aussi son nom (aujourd'hui Uskub). Toutes deux se trouvent en Bithynie.

Il se rencontre des écrivains qui confondent non seulement ces deux villes ensemble, mais encore chacune d'elles avec une troisième : *Prusa ad Olympum*, qui est Brousse. — Nos deux ermites se rapprochaient à la fois de Prusias ad Mare et de Prusa ad Olympum.



Michel construisit alors la *Laure du Lac-Desséché* (921). Il n'y fit pas un long séjour. Le nombre de ses disciples s'étant encore accru, il s'aperçut, dès la première année, que ce lieu était trop resserré et trop peu fertile pour nourrir une nombreuse communauté. Il abandonna ce monastère à Agapios et retourna vers les bords du Gallus à la recherche d'un site plus favorable.

### *Fondation de la laure de Maléinos*

Il découvrit, vers l'extrémité septentrionale, semble-t-il, du Mont Kymina, un endroit isolé et tranquille, où coulait une eau pure et fraîche et où se trouvaient des terres propres à produire tout ce qui était nécessaire à la subsistance des moines.

Grâce à la générosité de son neveu le général Nicéphore Phocas, qui devint plus tard empereur, il put acheter le terrain et y bâtir le superbe monastère qui porte son nom : la laure de Maléinos (922). Il tint à ce que l'église fût grande et magnifique, car il entendait la consacrer à la Sainte Vierge pour laquelle il eut toujours une tendre dévotion. Il se souvenait, avec reconnaissance, qu'elle l'avait choisi avant qu'il fût né et l'avait destiné dès le sein de sa mère au service royal de son divin Fils.

Il ne fut le véritable hégoumène de ce monastère qu'en 930, après son ordination sacerdotale. Etant alors dans la force de l'âge, il déploya tous ses talents pour en faire un parterre de vertus qui pût charmer les regards de la Mère de Dieu. Il y forma des âmes fortes et énergiques comme la sienne. Nous en avons le plus beau spécimen dans saint Athanase, le patriarche des moines du mont Athos qui fut l'un de ses premiers disciples.

Il veillait avec un soin particulier à la magnificence du culte liturgique et célébrait avec une solennité extraordinaire non seulement les fêtes de Notre-Seigneur, mais aussi celles de sa sainte Mère. Elles étaient précédées d'une nuit consacrée toute entière à de beaux offices où il se délectait, avec ses fils spirituels, à chanter inlassablement la louange divine.

Son effroyable austérité était un stimulant qui relevait le courage de ses subordonnés et les rendait capables de tous les sacrifices. Les légumes et les fruits étaient sa seule nourriture et l'eau sa seule boisson. Il lui arrivait, surtout en temps de carême, de ne faire qu'un repas tous les douze jours. Il était vêtu d'une tunique de poils, pauvre et extrêmement rude. D'ordinaire il couchait étendu directement sur un banc sans rien qui pût en atténuer la dureté; mais quand il était malade, il usait d'un petit lit garni d'une natte en guise de matelas, avec deux couvertures et un petit oreiller en peau.

Tous les religieux ne profitaient pas également de ses héroïques exemples. Il y en avait parfois, dans le nombre, qui étaient loin d'être édifiants; mais grâce à sa bonté et aux charismes dont Dieu l'avait favorisé, il arrivait à peu près toujours à les ramener dans le sentier du devoir.

Les deux faits suivants jettent un jour intéressant sur la bonté de notre saint et sur les misères que l'on rencontrait parfois dans ces monastères populeux où la ferveur cependant ne laissait pas d'être grande.

Un moine négligent appelé Cyriaque, qui se souciait fort peu de sa règle et même de son salut, commettait de fréquents larcins et mettait à chaque instant le désordre dans la communauté par son extrême turbulence. Michel ne lui ménageait pas les avertissements et les remontrances; mais il les recevait très mal. Il alla jusqu'à former le projet d'assassiner son supérieur.

Bien résolu à accomplir son sinistre dessein, il s'avance sans bruit, un poignard à la main, au milieu de la nuit, vers la chambre de l'hégoumène. Mais quand il aperçoit, par la porte entr'ouverte, le saint plongé dans la contemplation, avec un visage resplendissant, il admire et se sent désarmé. Comme il comptait se retirer avant d'être vu, il entend soudain Michel qui lui dit d'une voix pleine de douceur : « Entre, mon enfant, mais jette loin de toi ce que tu caches ». Cyriaque jette son poignard, se précipite à ses pieds en pleurant, lui fait l'aveu de son horrible dessein et lui demande humblement pardon. Michel lui parla avec une grande bonté et le renvoya en lui disant d'un ton calme et tranquille : « Va, mon enfant, et veille désormais bien sur toi, car ton départ de ce monde est proche. Il mourut en effet pieusement quarante jours après.



Hésychius, un autre moine passablement relâché, avait été envoyé pour une commission importante sur les bords du Gallus avec ordre de rentrer le même jour.

Une pluie battante le surprend avant d'atteindre la rivière. Il s'embourbe et s'épuise en vains efforts pour se dégager. Impossible d'aller plus loin et de s'acquitter de la commission dont il est chargé. Pour comble de malheur la nuit le surprend avant qu'il ait réussi à se tirer de ce mauvais pas.

Plein de confiance dans le pouvoir surnaturel de celui qui l'a envoyé, il s'écrie : Michel, ô père saint, venez à mon secours. Michel apparaît aussitôt, un flambeau à la main, le tire d'embarras et l'éclaire jusqu'à ce qu'il ait retrouvé le chemin.

Tandis qu'en rentrant au monastère, il demandait, suivant l'usage, la bénédiction de son supérieur, celui-ci lui dit : « Pourquoi as-tu hésité, homme de peu de foi ? — Mon père, répondit Hésichius, si vous n'étiez venu promptement à mon aide, j'étais sûrement perdu ».

A partir de ce jour, le Fr. Hesychius mena une vie fervente.

Michel dirigea saintement son monastère pendant trente et un ans. Il mourut le 12 Juillet 961, âgé de 67 ans.

## VI. Saint Athanase de l'Athos

Le petit Abraham fut orphelin de bonne heure. Son père, issu d'une noble famille d'Antioche, mourut avant sa naissance. Quant à la noble dame qui lui donna le jour à Trébizonde, vers l'an 935, elle quitta ce monde lorsqu'il était encore enfant.

Heureusement une jeune fille amie de sa mère, noble, pieuse et riche, qui avait remarqué sa vertu précoce, le recueillit et se chargea de son éducation. Mais elle mourut elle-même prématurément et l'enfant fut envoyé à Constantinople pour y continuer ses études auprès des grammairiens de la capitale.

*Moine avant le monastère*

Dès ce temps-là, cet enfant d'élite se livrait tout seul aux exercices de la vie ascétique, joignant à la prière de rudes mortifications.

Il vendait, au profit des pauvres, le pain excellent qu'on lui fournissait pour s'acheter à vil prix un pain d'orge qui lui suffisait pour deux jours. S'il ajoutait quelque chose à ce pain grossier, c'était des fruits et des légumes crus. En fait de boisson, il ne connaissait que l'eau. Ennemi de sa chair, il donnait peu de temps au sommeil, et délaissant son lit moelleux, il dormait ordinairement sur un banc.

Sa charité envers les pauvres était si grande qu'il leur cédait jusqu'à ses habits quand il n'avait rien autre à leur donner.

Cette vie de moine avant d'avoir vu un monastère ne l'empêchait pas de se livrer avec ardeur à l'étude. Ses progrès furent si prodigieux que ses condisciples eux-mêmes voulaient l'avoir pour maître. Ils adressèrent à cet effet une requête à l'empereur qui lui octroya une chaire de professeur.

Son enseignement était si clair et si distingué que tout le monde courait à lui. Les élèves de son maître, eux-mêmes, abandonnaient celui-ci pour venir l'entendre. On le déplaça pour éviter cet inconvénient, mais ce fut en vain. Alors, par un scrupule de délicatesse, le pieux jeune homme renonça, de son plein gré, à l'enseignement pour ne pas s'exposer à contrister son maître.

*A la laure de Maléinos*

Le gouverneur des Iles de la mer Egée, ayant eu l'occasion de faire sa connaissance ne put s'empêcher de le prendre en affection. Il l'invita à faire un voyage avec lui dans ses vastes dépendances. Le navire toucha à Abydos et à Lemnos; il aperçut de loin le mont Athos qui exerça dès ce moment sur lui une puissante attraction.

A son retour à Constantinople, il eut la bonne fortune d'y rencontrer saint Michel Maléinios qui le présenta à son neveu, le



général Nicéphore Phocas, le futur empereur. Celui-ci, plein d'admiration pour ses brillantes qualités demanda qui il était. « C'est un jeune homme accompli qui bientôt sera un moine illustre, répondit Michel ».

Michel Maléinos rentra dans son monastère du mont Kymina et peu de temps après Abraham l'y suivit. En recevant l'habit monastique, il prit le nom d'Athanase.

Il fallut d'abord modérer son ardeur pour les austérités. Athanase ne voulait manger qu'une fois par semaine; son supérieur l'obligea à manger au moins une fois tous les trois jours. Il ne lui permit pas de dormir sur un banc; mais il l'autorisa à coucher sur une natte étendue par terre. Il le chargea du service de l'église et mit largement à contribution ses talents remarquables de calligraphe et de copiste.

Pendant ses quatre premières années de vie religieuse, il se délectait dans les jeûnes et les veilles; il passait souvent la nuit entière en prière, se tenant tantôt debout, tantôt à genoux pour mieux résister au sommeil. Il faisait tout cela avec l'agrément de son supérieur, car il voulait être avant tout un enfant d'obéissance.

A mesure qu'il avançait dans la perfection, il éprouvait, comme la plupart des ascètes fervents, le besoin de vivre loin des hommes, pour être tout à Dieu sans partage. Michel l'autorisa à vivre seul dans un ermitage à un mille du couvent. Mais il l'obligea à manger au moins un pain (son unique nourriture) en deux jours. Il lui permit en revanche de dormir, comme autrefois, sans natte sur un banc, et pendant les quatre carêmes, de ne faire qu'un repas tous les cinq jours.

*Apôtre malgré lui*

Le général Nicéphore Phocas vint un jour, accompagné de son frère, le général Léon Phocas, faire une visite à saint Michel Maléinos dans sa laure. L'un de ses premiers soins fut de demander des nouvelles d'Athanase. « Vous venez fort à propos, mes amis, répondit Michel, pour que je vous montre quel trésor je possède dans la personne de ce jeune homme »; et il leur

parla des progrès merveilleux qu'il faisait dans la sainteté. Les deux visiteurs, fort intéressés, demandèrent instamment qu'on les conduisît à son ermitage, mais Michel leur épargna ce dérangement en envoyant à Athanase l'ordre de venir.

Ils s'entretinrent longuement avec lui. Ses discours pleins de douceur et de sagesse les impressionnèrent si vivement qu'ils ne pouvaient se résoudre à se séparer de lui. « Vraiment, dirent-ils à Michel, nous te rendons grâce de nous avoir montré ton trésor, car c'en est un ».

Alors le saint hégoumène fit approcher Athanase et plaça leurs mains dans les siennes en disant : « A partir d'aujourd'hui, confiez à ce jeune moine vos pensées intimes et le soin de vos âmes et obéissez-lui en tout comme à un père.

— C'est entendu, répondirent-ils. Désormais ce n'est plus toi, ô père, que nous viendrons importuner pour régler ce qui concerne nos intérêts spirituels ».

Et ils commencèrent, dès l'instant, à lui confier les secrets de leurs âmes et à lui demander des conseils. Nicéphore, en particulier, lui exposa son ardent désir de servir Dieu, à la manière des ascètes, avec la plus grande perfection possible, et ajouta qu'il comptait sur son aide pour la réalisation de ses plus chères, de ses plus saintes espérances. — Mon enfant, lui répondit Athanase, abandonne tout cela entre les mains de Dieu, et Dieu lui-même sera plein de sollicitude pour toi. Puis il congédia ses deux illustres hôtes émerveillés.

Il n'était pas rare que des généraux, des sénateurs, des patriciens et d'autres personnages illustres vinssent visiter la laure de Maléinos. Michel ne manquait jamais de les mettre en contact avec Athanase et ils en retiraient toujours un grand profit pour leurs âmes. Mais cela ne faisait pas le compte de notre saint qui aimait le recueillement et la solitude et fuyait comme la peste les honneurs et la vaine gloire. Ces rencontres, qu'il jugeait dangereuses pour son humilité, l'affligeaient grandement.



### *Il s'enfuit ou mont Athos. — Etrange stratagème*

Michel était devenu vieux et maladif et tous les regards se tournaient vers Athanase comme vers un soleil levant. Aux égards extraordinaires qu'on lui témoignait, il comprit qu'on voulait le faire hégoumène. S'estimant indigne de cette dignité et incapable d'en remplir convenablement les obligations, il s'enfuit secrètement et gagna le mont Athos. Son désir était d'y passer sa vie inconnu, humble et méprisé et, pour y réussir, il usa d'un étrange stratagème.

Il échangea son nom contre celui de Barnabé et se plaça sous la conduite d'un vieil ermite qui vivait près du monastère de Zygos.

Comme celui-ci lui demandait ce qu'il savait faire, Athanase lui répondit, dans l'espoir de n'être employé qu'à des travaux vils et fatigants, qu'il n'était qu'un pauvre ignorant et qu'il savait seulement ramer.

Le vieillard veut au moins lui apprendre à lire. Mais c'est en vain qu'il lui prodigue ses leçons : il a affaire à un élève à la tête dure qui ne comprend rien et ne peut rien apprendre. A la fin, il se décourage, s'impatiente et se dispose à le congédier .— Père, lui dit Barnabé, ne me rejetez pas. Je ne suis, il est vrai, qu'un imbécile et un paysan, mais montrez un peu de grandeur d'âme et aidez-moi de vos prières; votre temps ne sera peut-être pas perdu. Le vieillard continua à lui faire classe, mais sans espoir, sans soins et sans goût. L'élève cependant se mit à progresser : il parvint à achever l'alphabet et commença bientôt à épeler péniblement.

### *Il est reconnu*

Si quelqu'un fut désolé de la disparition d'Athanase, ce fut assurément Nicéphore Phocas qui perdait du coup son directeur spirituel.

Comme il n'ignorait pas son engouement pour le mont Athos, ses premiers soupçons se portèrent de ce côté. Il écrivit au

*Juge* du thème de Thessalonique, lui donna le signalement d'Athanase et le pria d'aller à sa recherche.

Le Juge vint interroger le *Protos* ou Premier de la presqu'île athonique, personnage important qui était comme le président de cette république de moines.

Le Premier lui répondit qu'il ne connaissait pas de religieux du nom d'Athanase; mais, prenez patience, ajouta-t-il, si l'homme que vous cherchez se trouve dans la presqu'île, nous le découvrirons certainement à la réunion générale, car trois fois l'an, tous les moines se réunissent ici, dans la laure de Karyès, pour communier, et ils prennent tous part à un repas commun qui précède leur séparation.

Cette réunion eut lieu à Noël. Le Premier, grâce au signalement que lui avait donné le Juge de Thessalonique, reconnut aisément le saint; mais le vieil ermite son maître jeta le doute et la confusion dans son esprit en s'écriant : « Athanase, cet homme ? Mais c'est Barnabé, un paysan ignorant qui commence à épeler ».

On lui fit subir un long interrogatoire. Athanase eut beau simuler la simplicité et l'ignorance, il lui échappa à la longue des termes qui n'étaient pas du répertoire d'un paysan ou d'un rameur. On le somma alors, au nom de l'obéissance, de lire et de parler comme il savait, et cela sous peine des plus sévères châtiments.

Athanase n'osa pas désobéir. Dès qu'il eut commencé à lire, le Premier comprit et coupa brusquement court à l'entretien. Il sentait qu'il avait déjà trop parlé et craignait que le fugitif ne s'échappât une seconde fois. Mais il se hâta d'informer les illustres intéressés.

Quant à Athanase, il ne pouvait guère rejoindre son vieil ermite après cette mystification. Il s'installa dans un ermitage voisin de Karyès; et comme il était un admirable calligraphe, il occupa ses loisirs à transcrire des manuscrits.

Sur ces entrefaites, le général Léon Phocas vint au mont Athos pour remercier la sainte Vierge de la victoire qu'il venait de remporter sur les Hongrois. Il eut, à cette occasion, le bonheur de revoir Athanase. L'hégoumène de Karyès qui lui avait



procuré cette satisfaction n'eut qu'à s'en féliciter. Son monastère était délabré : le général le fit reconstruire en entier à ses frais.

Après le départ de Léon, Athanase, toujours avide de solitude et de contemplation va se construire une cabane à l'extrémité de la presqu'île pour y vivre dans un isolement complet. Là, il eut, comme tous les anachorètes qui s'obstinent à vouloir atteindre la plus haute cime de la perfection, à essuyer les assauts redoutables des esprits de ténèbres. Le démon s'acharna tellement contre lui, qu'au bout d'un an, las des tourments qu'il lui faisait endurer, il se disposait à quitter la place. Dieu alors vint le réconforter par d'admirables visions et lui accorda le don des larmes. Cette circonstance lui fit prendre en affection ce lieu sauvage où il aurait volontiers passé le reste de sa vie.

Mais il avait atteint le degré suprême de contemplation qu'on appelait alors l'*apathie* ou l'insensibilité, cet heureux état où le contemplatif est complètement affranchi de la tyrannie des sens et des passions et où le contact du monde et le commerce des hommes ne sont plus capables de distraire son âme de son union intime et constante avec Dieu. C'est le moment que Dieu choisit d'ordinaire pour manifester au monde ses merveilleux serviteurs et leur faire exercer un apostolat d'une prodigieuse fécondité.

En ce temps-là (960) Nicéphore Phocas partait, à la tête d'une flotte nombreuse, pour repousser les Sarrasins qui avaient envahi la Crète. Il s'arrêta au mont Athos pour se recommander aux moines, car il comptait bien plus sur leurs prières que sur sa valeur personnelle et la bravoure de ses soldats.

Il eut la joie de revoir Athanase, son père spirituel, et le supplia de l'accompagner, persuadé que sa présence attirerait sur ses troupes les bénédictions de Dieu et la protection du ciel.

Athanase se rendit à ses instances et la confiance du général ne fut pas trompé : son expédition eut un plein succès.

### *Fondation de la Grande-Laure*

A son retour, Nicéphore ramena Athanase au mont Athos et, en témoignage de reconnaissance, lui laissa des monceaux d'or pour bâtir la Grande-Laure, en lui donnant l'assurance qu'il reviendrait bientôt pour se mettre, en qualité de novice, sous sa direction.

Athanase mit tout son cœur à la construction du monastère, car il le voulait digne du grand personnage qui allait briser sa carrière pour s'y ensevelir dans le renoncement et l'humilité. Il l'organisa avec le plus grand soin et rédigea des réglements d'une profonde sagesse qui devaient y assurer une vie régulière et fervente, avec l'exacte observance des anciennes traditions.

Mais une grande déception l'attendait. Le 15 Août 963, Nicéphore Phocas était proclamé empereur.

Ce fut un coup terrible pour Athanase. Son fils spirituel qui, docile jusqu'alors à ses conseils, vivait en ascète et avait déjà fait vœu de chasteté, celui qu'il avait principalement en vue en fondant son monastère, se liait définitivement au monde et lui échappait pour toujours ! Sans doute, Nicéphore allait être un prince pieux qui honorerait le trône autant par sa vertu que par sa valeur et qui n'oublierait pas les austères leçons de son père spirituel, puisque, en effet, il continua, étant empereur, à s'abstenir de viande et à coucher par terre sur une simple peau de lion, et que c'est sur ce lit de héros que vint le trouver six ans après, le poignard de l'assassin ; mais Athanase ne pouvait se consoler de le voir perdu pour l'ordre monastique dont il aurait pu être l'ornement et la gloire. Il en fut si abattu qu'il quitta subitement l'Athos, s'embarqua pour Abydos et de là pour les solitudes de l'île de Chypre, résolu à y passer, inconnu, le reste de ses jours. Mais les moines de la Grande-Laure désolés coururent bientôt à sa poursuite et furent assez heureux pour le ramener au milieu d'eux.

Le nouvel empereur ne tarda pas à venir le visiter. Il le conjura de ne pas cesser d'être son directeur spirituel, il embellit la Laure, lui créa un port et effectua la reconnaissance officielle du monastère par l'octroi d'un chrysobulle royal.



### *Le législateur de l'Athos — Sa mort*

Athanase n'avait pas tout à fait trente ans. C'est pendant les quarante ans qu'il devait encore vivre qu'il déploya toute son activité, et son apostolat fut extrêmement fécond.

Sa laure devint le modèle des monastères. Le bon ordre et la ferveur qui y régnaient lui suscitèrent un nombre considérable de vocations, et attirèrent l'attention générale sur le saint hégoumène dont la renommée de sagesse et de sainteté était déjà largement répandue.

Les possédés venaient à lui et il chassait les démons ; les malades accouraient et il les guérissait ; les abbés et les moines les plus soucieux de leur avancement spirituel venaient le voir pour jouir de sa sainte conversation et lui demander des conseils.

Il en profita pour faire lui-même de fréquentes visites dans les couvents de la montagne et on l'accueillait comme un envoyé de Dieu. Avec beaucoup de tact et de prudence, il signalait les abus qu'il remarquait et indiquait les mesures à prendre pour les faire disparaître. Il fit si bien que la plupart des monastères adoptèrent les uns après les autres les sages réglements qu'il avait établis à la Grande-Laure.

Il usa ensuite de l'immense influence qu'il s'était acquise et de la confiance universelle dont il jouissait pour élaborer toute une nouvelle législation qui devint le code définitif de la république monastique de l'Athos.

Ce n'est pas sans peine qu'il fit accepter ses bienfaisantes réformes. Bon nombre de moines relâchés s'étonnaient, s'indignaient même de ce qu'un nouveau venu, qui avait d'abord passé pour un rustre, prétendît exercer une véritable hégémonie sur tous les ascètes et réglementer à son gré la Sainte Montagne. Deux fois même, ces forcenés attentèrent lâchement à sa vie. Mais les miracles que Dieu opérait par son intermédiaire, étaient regardés par l'ensemble des moines comme une

approbation divine de sa conduite. De fait Dieu bénissait ses travaux, car le monachisme athonite vit s'ouvrir alors pour lui une ère de prospérité qu'il n'avait jamais connue.

Sa mort, arrivée vers l'an 1004 eut quelque chose de tragique. On agrandissait le sanctuaire de la laure, que, le nombre toujours croissant des moines avait rendu trop étroit, et il y travaillait lui-même avec les frères. L'entreprise touchait à son terme. Il ne restait plus qu'à placer quelques pierres à la voûte avant de remettre le toit. Athanase monte au chantier avec six moines. Tout à coup, le coin du bâtiment où ils se trouvaient tous ensemble cède et s'effondre. Cinq religieux furent tués sur le coup. Athanase et le frère Daniel ne sont que blessés, mais ils sont emprisonnés dans les décombres. Pendant trois heures, ils appellent vainement au secours. Enfin, on arrive, mais on ne peut sauver que Daniel. Athanase avait cessé de vivre.

Son tombeau fut glorifié par de nombreux miracles.

## VII. Saint Thomas Déphourkinos

Thomas vint au monde un peu après le milieu du neuvième siècle dans les terres voisines du mont Kymina. Ses parents étaient des propriétaires qui jouissaient d'une large aisance. Comme ils étaient fréquemment en relations d'affaires avec les monastères, ils trouvèrent tout naturel de confier aux moines l'éducation de leur fils.

A cette école l'enfant puisa, en même temps que la connaissance des lettres, le goût de la vie religieuse. Dès qu'il fut en âge, il revêtit l'habit et s'engagea résolument dans les luttes austères de la vie ascétique.

Il fit de si rapides progrès dans les voies de la sainteté que l'hégoumène n'hésita pas à le faire ordonner prêtre. Revêtu du sacerdoce, il aurait voulu continuer à vivre humble et ignoré sans jamais se séparer de ses frères; mais les circonstances ne tardèrent pas à donner à sa vie une autre orientation.



### *Fondation du monastère de Galolicte*

Un illustre personnage de Byzance, nommé Galolicte, de concert avec d'autres personnages dégoûtés du monde, venait de bâtir un monastère sur les rives du Sangarius. Mais il manquait à cette fondation un petit groupe de moines déjà formés, pour servir de modèles, et un prêtre expérimenté pour être leur hégoumène. Galolicte alla trouver l'évêque du lieu pour le prier de lui choisir l'un et l'autre dans les communautés de son diocèse.

L'évêque lui désigna Thomas comme étant l'homme le mieux en état de former ses compagnons et de les diriger dans les sentiers de la perfection.

Thomas dut donc se rendre au nouveau monastère, en qualité d'hégoumène. Tout alla bien pendant un an, mais, quand il vit que ses disciples se multipliaient, son humilité s'effraya devant la responsabilité qui lui incombait, et il se persuada que la charge était trop lourde pour ses faibles épaules. Il choisit parmi les frères celui qu'il jugeait le plus apte à occuper sa place, lui imposa le gouvernement de la communauté et s'enfuit dans la solitude pour y vivre à la façon des anachorètes.

Malheureusement le berger improvisé manquait d'expérience. Le troupeau, mal gardé, harcelé par le loup de la discorde, allait se disperser. Pour éviter ce malheur, les brebis éplorées coururent à la recherche de leur premier pasteur. Ells se mirent à fouiller les vallons et les rochers, bien résolues à ne pas rentrer au bercail sans lui. Elles le trouvèrent enfin, vivant en plein air, dans un coin solitaire, au pied de la montagne.

Thomas n'eut pas le courage d'abandonner ses enfants; mais sentant dans son âme un besoin impérieux de vie solitaire, il leur demanda en rentrant de lui construire, près du couvent, un ermitage où il pût, à ses heures, vaquer, seul avec Dieu, aux exercices de la vie contemplative.

Quand la construction fut terminée, il entra seul dans la chapelle et, le front prosterné jusqu'à terre, il supplia le Seigneur à genoux, de lui envoyer, malgré son indignité,des hommes de sa prédilection en qui Dieu pût mettre sa complaisance.

Presque aussitôt, quelques hommes du monde, très pieux, vinrent le prier de leur couper les cheveux et de leur permettre de vivre sous son obéissance.

Il regarda leur venue comme une réponse du ciel. Il leur donna l'habit, et pour honorer les deux disciples préférés du Sauveur, il donna aux deux premiers arrivés les noms de Pierre et de Jean, et s'adonna plus ardemment avec eux à l'ascétisme et à l'oraison.

De cette sorte, le démon, qui avait voulu disperser les jeunes moines ou du moins empêcher Thomas de poursuivre le sublime idéal des anachorètes fervents, se trouva pris dans ses filets. Le monastère avait retrouvé son hégoumène et Thomas avait sa cellule d'hésychaste où, non seulement il continuait à suivre ses attraits d'anachorète, mais où il pouvait encore former à la contemplation des disciples privilégiés.

### *Etranges épreuves*

Le démon furieux se vengea en créant à Thomas, avec la permission de Dieu, une série de situations aussi intenables qu'étranges.

Il fut d'abord assailli par une nuée de moustiques qui, en un clin d'œil, l'enveloppa comme d'un vêtement. La nuit, ils s'accrochaient à sa peau comme un cilice formé d'épines acérées; quand il priait, ils s'insinuaient furtivement entre ses lèvres et lui pénétraient jusqu'au fond de la gorge; quand il réparait ses forces par une réfection frugale, tout ce qu'il approchait de sa bouche était tacheté de moustiques.

Pendant trois ans, il supporta patiemment cette gênante compagnie sans gémir, sans se plaindre, attendant doucement du bon plaisir de Dieu sa délivrance.

Par un beau soir, les moustiques cédèrent la place à un bataillon de grosses mouches qui, de leurs dards aigus, lui perçaient impitoyablement la peau sans égard à l'état lamentable où les austérités, jointes aux blessures précédentes, l'avaient réduite.

Aux mouches, après trois ans, succéda une armée de fourmis



qui se livraient, sur son corps à tous les exercices, à tous les assauts. Elles exécutaient des marches hardies à travers sa face, venaient sucer les coins de ses paupières, pénétraient effrontément jusqu'au fond de ses narines.

Pendant les neuf ans que durèrent ces trois épreuves successives sans lui laisser aucun répit, Thomas demeura impassible et tranquille : tel un vieux chêne, bravant, ferme et immobile, les assauts de la tempête.

Le démon, qui n'avait réussi jusque-là qu'à lui faire amasser un immense trésor de mérites, ne veut pas encore s'avouer vaincu. Il redouble au contraire d'audace et mobilise contre lui des légions de serpents.

De quelque côté que Thomas dirige ses regards, il n'aperçoit que des serpents. Touche-t-il un objet ? il sent glisser sur ses doigts les replis glacés du hideux reptile.

Prend-il un vase quelconque ? Un serpent en occupe le fond. Va-t-il se coucher ? Il se sent aussitôt flanqué à droite et à gauche de nombreux serpents qui l'empêchent de jouir en paix des courtes heures qu'il accorde au sommeil.

Mais il en prend son parti et supporte tout sans s'émouvoir ni s'effrayer; car il sait que le démon ne peut lui faire aucun mal sans la volonté de Dieu, et cette adorable volonté, quelle qu'elle soit, il l'aime par dessus toutes choses.

### *Comment finit l'épreuve des serpents*

L'épreuve des serpents durait depuis onze ans, quand enfin elle s'acheva d'une façon dramatique.

Le Père venait de distribuer la sainte communion à la messe solennelle, et le diacre, suivant l'usage du rite grec, portait le calice à l'autel de la prothèse pour le purifier.

Voici que tout à coup un énorme serpent, qui rampait, on ne sait comment, sur la hauteur, autour de l'abside, tombe comme une masse, près de l'entrée de la prothèse Le diacre s'arrête pétrifié d'épouvante et n'osant plus avancer. Le célébrant, voyant que le diacre tardait, se retourne et le voit effaré devant le serpent étendu par terre à ses pieds. — Passe sans hésiter, lui

dit-il. Réconforté par la voix de son supérieur, le diacre pénètre jusqu'à la prothèse, et, sans plus faire attention au reptile, revient prendre sa place auprès du célébrant.

Quant la messe fut terminée, Thomas, sans quitter les ornements sacrés, alla droit au serpent et lui dit : « Si, par la volonté de Dieu tu es parvenu à ton terme, suis-moi ».

Le dragon s'accrocha avec les dents à sa chasuble et se laissa traîner par le Père jusque sur le bord d'un profond ravin attenant au couvent.

Là, Thomas, s'étant arrêté, se mit en prière et termina, à haute voix par ces paroles : « Seigneur Jésus, vous qui avez dit : ceux qui croient en moi marcheront impunément sur les scorpions et les serpents, faites que votre parole se réalise en faveur du dernier de vos croyants et que, sur ce ravin, je triomphe de cette bête sauvage ». En disant ces mots, il souleva sa chasuble et la secoua : le dragon s'abîma dans le précipice et les deux bords du ravin se rapprochèrent l'un de l'autre et se refermèrent sur lui.

Thomas rentra ensuite dans sa cellule où un spectacle des plus divertissants l'attendait :

De son lit, des murailles, du plancher, de tous les coins et recoins de son domicile sortirent à la hâte, par des trous insoupçonnés, les milliers de serpents qui avaient niché autour de lui. Leur armée alla droit au lieu où la terre entrouverte avait engloutit leur chef. Là, les démons sortirent des corps de ces pauvres animaux et une nuée d'oiseaux de proie s'abattit sur eux et les dévora.

### *Sa vie après ces épreuves*

Pendant cette lutte victorieuse de vingt ans contre les obsessions du démon, Thomas avait gravi les plus hautes cimes de la perfection, et Dieu maintenant, le comblait de ses charismes.

On admirait surtout en lui le don de prophétie et la sagesse de ses conseils. De tous les côtés, même des régions lointaines, on venait le consulter.

Un jour, l'empereur Léon le Sage (886-911) lui envoya une lettre cachetée pour lui demander la solution d'un doute qui le tourmentait.



Comme le messager approchait du couvent, Thomas, qui en avait été instruit surnaturellement, alla à sa rencontre, et prenant le premier la parole : « Va, mon enfant, lui dit-il, en lui présentant un pli fermé, et remets cette lettre à celui qui t'a envoyé.

— Mais, répondit le porteur, que dois-je dire au roi, en réponse à la question qu'il vous pose et dont vous n'avez pas pris connaissance ?

— Sois tranquille, mon enfant, cela suffit. Va et Dieu se chargera du reste ».

En lisant la réponse et en apprenant en même temps que sa lettre n'avait pas même été ouverte, le roi fut émerveillé et voulut, à tout prix, connaître par lui-même le serviteur de Dieu. Mais celui-ci était trop humble et trop détaché des vanités du siècle pour se prêter à ses desseins. Il fit échouer adroitement toutes ses tentatives.

Cependant la foule des visiteurs était devenue si nombreuse qu'il en était vraiment importuné. Il résolut de s'y soustraire afin de pouvoir se livrer plus à son aise aux délices ineffables de la contemplation.

Ayant appelé ses deux disciples de prédilection, il confia à Jean le gouvernement du monastère et lui donna pour conseiller Pierre qui avait l'esprit de prophétie. Quant à lui, il se retira dans les montagnes les plus désertes et les moins accessibles dans l'espoir que peu de personnes parviendraient à l'atteindre.

Il ne se désintéressa pas entièrement pour cela de son monastère. Dieu l'instruisait surnaturellement de ce qui s'y passait. Dès qu'il apprenait qu'une âme y était en danger, il s'empressait d'aller visiter ses frères, et après avoir accompli son office de charité, il regagnait sa cellule d'anachorète.

Il y mena cette vie pendant un grand nombre d'années au milieu des plus grandes austérités et y mourut dans une extrême vieillesse.

## VIII. Saint Eustathe de Cios, Saint Nicétas d'Apollonias et Christodoulos

Nous terminons la liste déjà longue des moines olympiens par trois saints personnages qui n'appartiennent à aucun groupe déterminé.

Les deux premiers sont des évêques qui furent d'abord moines; mais on ignore quels monastères ils ont fréquentés avant d'être élevés à l'épiscopat.

Quant au troisième, l'Eglise grecque l'honore comme un saint, mais l'Eglise catholique ne le reconnait pas comme tel. Il mourut un demi-siècle après la consommation définitive du schisme grec et dans sa courte biographie le synaxariste, qui n'admettait pas la primauté de Rome, a soin de ne fournir aucun détail qui puisse permettre d'affirmer d'une façon certaine qu'il persévéra jusqu'à la fin dans l'orthodoxie catholique. Nous le présentons comme le dernier en date des grands moines olympiens.

1. **Saint Eustathe**, évêque de Cios (Prusias ad Mare, aujourd'hui Guemlek) fut un vaillant défenseur du culte des Saintes Images.

Dès le début de la persécution, il combattit énergiquement par la parole et par la plume l'hérésie des Iconoclastes. Comme on pouvait s'y attendre, la fureur impériale ne manqua pas de se déchaîner contre lui; mais ni les menaces et les disgrâces, ni les mépris et les crachats en plein visage, ni les injures et les coups ne parvinrent à refroidir l'ardeur de son zèle. Après une barbare flagellation, il fut envoyé en exil où il mourut de faim, de soif et de froid, probablement sous le règne de Constantin Copronyme.

2. **Saint Nicétas**, évêque d'Apollonias, petite ville située sur le lac du même nom, jouissait d'une grande réputation d'éloquence. Il consacra courageusement tout son talent à la défense de la foi catholique. Appelé à Constantinople et sommé d'abjurer le culte des images, il s'y refusa avec indignation. Il mourut



en exil, d'une maladie causée par les mauvais traitements qu'on lui avait infligés.

3. **Christodoulos.** — Né aux environs de Nicée vers l'an 1025, il se distingua dès son enfance par sa piété et par un ardent désir de se donner à Dieu dans l'état monastique.

Ses parents eussent préféré lui voir un peu plus de goût pour le monde, car ils n'avaient pas d'autre enfant à qui ils pussent laisser leur fortune et ils comptaient sur lui pour s'assurer une postérité. Par précaution, ils le fiancèrent de bonne heure, sans tenir compte de ses répugnances.

Quand arriva la date du mariage, il crut entendre une voix qui lui disait : Quitte la maison de tes parents et va vers le lieu que je te montrerai pour sauver ton âme.

Il savait qu'au mont Olympe, près de Brousse, il y avait non seulement des monastères, mais aussi une foule d'ermitages où il était aisé de passer inaperçu. Il y courut sans hésiter et se présenta au premier ermite qu'il rencontra.

C'était un vieillard pieux et instruit. Après lui avoir donné l'habit, il lui enseigna avec soin les coutumes et les traditions monastiques et l'initia aux rudes combats de la vie ascétique.

Christodoulos était plein de docilité et d'énergie. Tout ce qu'il voyait faire à son maître, il s'astreignait à le faire lui-même. Il s'accoutuma ainsi à tourmenter son corps par les austérités, à jeûner, à prolonger ses veilles et à passer des nuits en prières.

Tout alla bien pour commencer; mais au bout de trois ans, la mort lui enleva son père spirituel.

Son chagrin fut extrême. Qu'allait-il devenir ? Il ne pouvait songer à rester seul dans l'ermitage. D'autre part, en se mettant à la recherche d'une autre solitude ou en se retirant dans un monastère, il craignait de rencontrer quelque compatriote qui le reconnût. Ses parents, instruits du lieu de sa retraite, ne manqueraient pas alors de le ramener de force à Nicée. Pour ne pas s'exposer à un pareil danger, il se résigna, avec beaucoup de regret, à quitter le mont Olympe.

Il alla d'abord à Rome, vénérer les tombeaux des saints Apôtres qui lui avaient apparu et l'avaient consolé et encouragé dans sa détresse. De Rome il se rendit à Jérusalem.

Après avoir visité pieusement tous les Lieux-Saints et quelques demeures d'ascètes, il se fixa définitivement dans un monastère de Palestine, où il servit avec empressement ses frères dans les occupations les plus humbles et s'appliqua avec ardeur aux exercices de renoncement et de mortification. Dès ce temps, avec l'assentiment de son supérieur, il ne mangeait que du pain et ne buvait que de l'eau.

A cette époque, un drame lamentable se passait à Constantinople qui dut sans doute causer quelque émoi parmi les moines : le patriarche Michel Cérulaire, sous de futiles prétextes, séparait violemment l'Eglise grecque de l'unité catholique. On serait bien aise de savoir quelle fut la conduite de Christodoulos en cette circonstance. Mais le synaxariste ne fait pas même allusion à ce grave événement qui allait frapper d'une stérilité irrémédiable, non seulement les solitudes monastiques, mais toute l'Eglise orientale.

Il y avait vingt-cinq ans que Christodoulos vivait dans ce monastère, lorsque une troupe de Sarrasins y fit soudain irruption. Bon nombre de moines furent massacrés; d'autres furent traînés en captivité; quelques-uns, parmi lesquels notre héros, réussirent à s'échapper. Ils montèrent sur un navire qui les conduisit à la montagne du Latros qui était alors un grand centre monastique.

Christodoulos entra dans un monastère où il redoubla de ferveur et d'austérité. Les religieux, pleins d'admiration pour ses talents et ses vertus, l'élurent hégoumène; mais il refusa, trouvant qu'il avait déjà assez à faire pour se sanctifier tout seul. Le patriarche de Constantinople intervint et lui imposa, avec le titre d'archimandrite, la responsabilité de tous les monastères de la montagne.

En acceptant cette charge il reconnaissait implicitement la juridiction du patriarche schismatique.

On pourrait excuser jusqu'à un certain point sa conduite en considération de sa bonne foi et de la confusion d'idées qui devait régner dans le milieu où il se trouvait. Sa position, par ailleurs, ne laissait pas d'être embarrassante. Il n'existait plus aucune hiérarchie catholique de son rite et de sa langue à laquelle il pût se rattacher. Lui convenait-il de vivre seul en dehors de toute juridiction ? Il pensa sans doute qu'il lui était permis de se soumettre extérieurement à la seule autorité ecclésiastique qui existât pour lui, persuadé que la discorde entre les grands dignitaires de l'Eglise, si fréquente à Byzance, n'aurait qu'un temps et qu'elle s'apaiserait à la longue comme par le passé. Au reste, l'esprit de séparation qui empoisonnait la tête n'avait pas encore atteint tous les membres. Le schisme n'avait pas encore gagné les masses; et les moines, comme le peuple, tout en subissant une situation de fait, contre laquelle ils ne pouvaient rien, ne s'étaient pas entièrement détachés de l'unité de l'Eglise.



Christodoulos resta peu d'années à la montagne du Latros. Une nouvelle invasion arabe en renversa tous les monastères.

Il se dirigea d'abord du côté de Jérusalem où le moine Arsène l'invita dans son monastère. Mais il ne trouva, ni là, ni dans les autres couvents de Palestine, l'atmosphère de calme et de recueillement qu'il désirait. Il en sortit, et après avoir erré de solitude en solitude, il parvint à la petite île de Patmos, dans l'Archipel, qui lui convint à merveille. Ayant demandé et obtenu, de l'empereur Alexis Commène, la propriété de cette île déserte, il y construisit un vaste monastère, dont l'église fut, comme de juste, consacré à l'Evangéliste saint Jean.

Quant la fondation fut bien organisée, une grande famine désola la contrée et les moines ne furent pas les moins éprouvés. L'hégoumène cependant ne voulait pas qu'on repoussât les pauvres. Un jour, une multitude affamée vint se présenter, suppliante au couvent. Christodoulos commanda, sans hésiter, qu'on dressât la table pour ces malheureux. « Mais, objecta l'économe, ce que nous avons n'est pas même suffisant pour la communauté ». Christodoulos, convaincu que Dieu n'abandonne jamais ceux qui ont une pleine confiance en lui, fit exécuter quand même ses ordres. Tout le monde fut rassasié, et après avoir recueilli les restes, on constata que les provisions du couvent, loin d'avoir été épuisées, s'étaient prodigieusement accrues. Dieu avait rendu au centuple ce qu'on avait abandonné pour lui.

Au bout de cinq ans, les Sarrasins reparurent pour la troisième fois. Christodoulos franchit à la hâte avec les siens la Mer Egée et alla demander l'hospitalité dans un monastère des rives de l'Euripe.

Plusieurs années s'écoulèrent dans cette terre d'exil. Quand la fureur dévastatrice des Arabes se fut apaisée, il envoya une partie de ses religieux, avec Sabbas comme hégoumène, remettre en état la laure abandonnée. Lui-même devait suivre, quand tout serait prêt, avec le reste de la communauté. Mais dans l'intervalle il tomba malade et mourut (1111). Ses religieux, en partant, n'eurent pas même la consolation d'emporter son corps, les moines de l'Euripe s'y étant absolument opposés. Mais ils revinrent l'année suivante, sous prétexte de pèlerinage, et l'enlevèrent secrètement au milieu de la nuit.

C'est ainsi que Christodoulos put enfin reposer à Patmos, au milieu des fils spirituels qui avaient partagé ses souffrances et ses épreuves.

# TABLE DES NOMS PROPRES


Abdal-Murad (Trichalice), 63.
Abydos, 175, 228, 234.
Acritas (Cap), 186.
Adrien, moine ressuscité par saint Pierre d'Atroa, 109, 110.
Agapet, protonotaire, 76.
Aktché-Déré, torrent olympien, 139.
Alexis Comnène, 245.
Amorion, ville de Phrygie, 76.
Amorion, village de Bithynie, 29, 155.
Anatoliques, thème byzantin, 16, 121.
Anne (Sainte), dite Frère Euphémien, 84-87.
André (Saint) le Calybite, 4.
Anthime, eunuque, 36.
Antoine (Saint) le Jeune, 141-156.
Antoine, hégoumène des Autels d'Elie, 69.
Antoine (Saint), moine martyr de Saccudion, 171.
Antoine, abbé iconomaque des Agaures, 72.
Aphousia, île de la Marmara, 44, 192.
Apollonia (lac d'), 16, 74, 116, 181, 199, 209.
Athanase, économe du Médice, 33.
Athanase, évêque, 99, 100.
Athanase, moine du Saccudion, 173.
Athanase (Saint) de l'Athos, 19, 201, 225, 227-236.
Athénogène (Saint), 44.
Athos (Mont), 19, 168-170, 228, 231, 235.
Atroa, 49-50.
Attalia, 128, 136, 142.
Atyocomé, 121.

Baleukkly-Déré, torrent olympien, 139, 146.
Bardas, persécuteur, 184.
Bardas Scléros, usurpateur, 29.
Barnabé, frère attaché à saint Pierre d'Atroa, 109, 111.
Basile (Saint), fondateur de Bathys-Ryax ou Ruisseau-Profond, 28.
Basile l'Admirable, 51.
Basile le Macédonien, 7, 133.
Basile, économe des Autels d'Elie, 69.
Basile Pézos, évêque de Zygos en Phrygie, 90.
Benjamin, officier, 107-108.
Bithynie, 18.
Bitziana, 51.
Bonita, forteresse byzantine, 181, 183.
Boulgarophygon, 181.
Brastamou, solitude du mont Athos, 169.
Brienne, cousin de Léon l'Arménien, 68.
Brousse, description, 47-49.

Bryllium (auj. Trilia), 27.
Bucellaires, thème byzantin, 49.

Cachétie, ville de Géorgie, 194.
Caloucomé, village byzantin, 49.
Carédja, désert, 194.
Castulus, village byzantin, 49, 61.
Catabole, région de la Bithynie, 54.
Césarée de Bithynie, 32.
Chalcédoine, 4, 42, 123, 185, 192.
Charsianon, ville de Cappadoce, 219.
Chéhadet Djami, 48.
Christodoulos, fondateur du monastère de Patmos, 243-246.
Christophore, abbé de Petit-Champ, 88, 96, 205.
Chrysopolis, 43, 44.
Chypre, 94, 128, 234.
Cibyréotes, thème byzantin, 143, 150.
Cios ou Prusias ad Mare (auj. Guemlik), 16, 54, 215, 242.
Condurie (Montagnes de), 63, 64.
Constantin, consul, 79.
Constantin (Saint) le Juif, 50, 126-135.
Constantin V Copronyme, 3-4, 84, 159, 161.
Constantin VI, 4, 60, 162, 174, 175, 176.
Crescentios, 106, 185, 187.
Criotaure, forteresse byzantine, 192.
Cyriaque, moine de Maléïnos, 226.
Cyrille (SS.) et Méthode, 205.
Cyzique, 203, 204.

Dagoute (Montagnes de), 89.
Daniel (Saint), hégoumène de Thasios, 74, 209-211.
Daskylion, 37.
Décius Vérus, 24-26.
Déli-Tchaï, torrent olympien 17, 139.
Démirdji-Keuï, village turc, 49, 61.
Derbent, village turc, 200.
Djilymbos, torrent, 49.
Dioclétien, 24.
Doblou-Hassan, village turc, 199.
Domitien (Saint), moine studite, martyr, 183.

Eléa, bourgade byzantine, 88, 96.
Eleuthère (Palais d'), prison, 208.
Elie, ermite, 73.
Epiphane, ermite à Cochléas, 83.
Erikli-Yaïla, ruines d'un monastère inconnu, 137.
Ermitage de Calon oros, 98, 99, 100, 102, 104, 105, 106, 108, 110, 116.
— Chélidon, 50, 54, 65, 71.
— Cochléas, 83.
— Critama, 66.
— Crypta, 89, 90.
— Dèle, 97-98.
— Hiéria ou Saint-Procope, 198, 208.
— Hippos, 95, 96, 97.
— Mésolympe, 94, 193.
— Métata, 65.
— Saint-Antoine le Jeune, 148.
— Saint-Elie, 54.
— Saint-Georges, 66.
— Saint-Michel, 224.
— Saint-Nicolas, 118.
— Saint-Pantaléon, 154, 157.
— Saint-Paul de Plousias, 157.



Ermitage de Tête-de-Corbeau, 75, 83.
— Trichalice, 72, 83, 210, 215.
Etienne, abbé d'Eriste, 64.
Etienne (Saint), abbé de Saint-Auxence, 4, 38.
Etienne (Saint), le Confesseur, abbé de Triglia, 30-31, 49.
Etienne (Saint), fondateur de Chénolaccos, 46, 211-212.
Edocime, père de saint Michel Maléïnos, 220-222.
Eugantre, 76, 77.
Euphémie, abbesse, 170.
Euripe, 246.
Eustathe (Saint), abbé des Agaures, 51-52.
Eustathe (Saint), évêque de Cios.
Eustrate (Saint), abbé des Agaures, 52-59, 67, 68, 69, 71, 72, 74, 75, 76, 78.
Eustrate le Stylite, 144 145.
Euthyme (Saint) le Jeune, 164-170.
Euthyme, frère de saint Daniel, 74, 210.
Euthyme, frère de saint Théodore, 172.
Euthyme, hégoumène d'un monastère de Smyrne, 117.
Evandre, 77.
Eyerdjé, village turc, 201.

Gallus (Gueukdjé-Sou), rivière, 17, 137, 201, 225.
Georges, ermite de Chélidon, 65.
Georges (Saint) Limniote, anachorète, 159.
Germain (Saint), patriarche, 3, 46, 211.
Gorgyte (Aïnessi-Déré, torrent, 17, 50, 65.
Grégoire (Saint), abbé des Agaures, 51-52, 61, 65, 66, 67.
Grégoire, solitaire à Sigriane, 204.
Grégoire II, pape, 3.
Grégoire III, pape, 3.
Gueuk-Déré, torrent olympien, 138.
Gurias, magicien, 70.

Halys (Kyzyl-Irmak), fleuve, 21.
Hellespont, 17, 18, 63, 64, 113, 114, 116, 206.
Hésychius, moine de Maléïnos, 227.
Hiéria, 208.
Hilarion (Saint) le Jeune, abbé de Pélécète, 39.
Hilarion (Saint) d'Ibérie, 193-196.
Hilarion, disciple de saint Constantin le Juif, 132.

Ignace (Saint), patriarche, 166.
Ignace (Saint), abbé de Bathys Ryax, 28-30.
Inger, métropolite de Nicée, 69.
In-Kaya, village turc, 49.
Irène, impératrice, 4, 5, 162, 176.
Irène (Sainte), abbesse de Chrysobalante, 81-82.
Irénopolis, 191.

Jacques (Saint), évêque des Eunuques, 114, 118, 141, 148, 149, 152, 154.
Jacques (Saint), moine de Saccudion, martyr, 171, 183.
Jean (Saint), abbé des Cathares, 190-192.
Jean (Saint) Damascène, 7.
Jean, abbé d'Antidion, 62, 65.
Jean, brigand puis ermite, 141, 142, 144, 156.]
Jean, évêque, 111, 112.
Jean, hégoumène de Galolicte, 238, 241.
Jean Elatitès, abbé de Kymina, 201, 220, 221, 222.
Jérusalem, 73, 182.
Joannice (Saint) le Grand, 50,

59-84, 118, 164, 165, 187, 210, 216, 218, 219.
Joseph (Saint), archevêque de Thessalonique, 36, 162, 171, 172, 173, 177, 178, 188-189.
Joseph, économe de la Grande Eglise, 5, 74, 75, 174, 176, 177, 179.

Kapoulou-Kaya-Déré, torrent olympien, 138.
Kara-Déré, rivière, 197.
Karandjak, ruines d'un monastère,
Kayapa, village turc, 50.
Kersine, village byzantin, 201, 220.
Keupru-Hissar, village turc, 200, 201.
Khalki, île des Princes, 187.
Kourchounlou, en Catabole, 54.
Kourchounlou, en Hellespont, 198.
Kourou-Gheul ou Lac Desséché, 200.
Kutchuk-Baleukly-Déré, torrent olympien, 139.
Kymina (Mont), 17, 220, 221, 225, 236.

Lachanodracon (Michel), général, 38.
Lamaris, exarque de Lydie, 100, 101.
Laodicée, 146.
Latre (Montagne), centre monastique, 244, 245.
Lécanomante (Jean), patriarche intrus, 35, 41, 42, 208, 217.
Lemnos, île de la mer Egée, 228.
Léon III, pape, 179.
Léon III l'Isaurien, 2, 3, 159.
Léon IV le Khazare, 4, 39, 84, 203.
Léon V l'Arménien, 6, 31, 34, 41, 67, 68, 94, 99, 104, 180, 181, 183, 191, 207, 213.
Léon VI le Sage, 7, 121, 133, 220, 240.
Léon Phocas, général, 229.
Léon, patrice, 76.
Léon, évêque iconomaque de Brousse, 113.
Lisus, forteresse byzantine, 52, 54, 65.
Lopade (Ulubad), ville byzantine, 175.
Luc (Saint), abbé de Triglia, 30.
Luc (Saint) de Lycaonie, abbé du Ruisseau-Profond, 28, 30.
Luc (Saint), le Nouveau Stylite, 50, 121, 125.
Lydie, 18, 50, 70, 113, 114, 116, 118.

Macaire (Saint), abbé de Pélécète, 39-44.
Manyàs (lac), 16.
Marc (Saint), abbé de Triglia, 30.
Marc, abbé de Pélécète, 39, 40.
Maricat, village byzantin, 59.
Marie l'Arménienne, femme de Constantin VI, 4, 174.
Massaléon, forteresse byzantine, 34.
Mathias, moine, 103.
Maurianos, comte, 98.
Mégalo, femme de saint Théophane, 202.
Mérillos, village byzantin, 49, 75.
Méson (Missi), village byzantin, 49, 75.
Méthode (Saint), moine et patriarche, 9, 80, 81, 82, 84, 166, 212-219.
Métopa, forteresse byzantine, 181.
Méthode, abbé de Péristéra, 170.
Michel Cérulaire, patriarche, 20, 244.
Michel II le Bègue, 6, 104, 143, 185, 192, 213, 214.



Michel III l'Ivrogne, 7, 81.
Michel I Rhangabé, 5, 67, 179, 180.
Mikhalitch (Karadja-Bey), ville de Lydie, 199, 199.
Monastère des Abramites, 49, 86.
— des Agaures, 49, 52-54, 61, 66, 67, 73, 146.
— d'Antidion, 50, 61, 65, 76, 83, 84, 219.
— des Autels d'Elie, 53-54, 55, 58, 59, 69.
— de Balée, 49, 83, 118, 131.
— de Balentia, 110.
— de Bassianos, 124, 125.
— de Bathys Ryax ou Ruisseau-Profond, 27 30, 45, 46.
— de Calonyme, 205.
— des Cathares, 140, 175, 190, 191.
— des Cellules, 50, 73.
— de Charée, 102.
— de Chénolaccos ou ou Mare-aux-Oies, 30, 45, 46, 199, 200, 210, 212.
de Chrysobalante, 81.
— de Crile, 115, 139, 154, 157.
— des Dalmates, 191.
— de Daphnon, 136.
— de Delmate, 140.
— des Elegmes, 215.
— d'Eriste, 18, 64, 198, 206.
— d'Eutrope, 124.
— des Eunuques, 118, 139, 141, 145, 146, 150, 153.
— de Galolicte, 237.
— de Gardina, 140.
— de Grand-Champ, 18, 74, 198, 199, 205, 206, 207-208.
— de la Grande Laure, 234, 235.
— d'Hyacinthe, 128, 133.
— de Karyès, (mont Athos), 232.
— de Kymina, 200, 221, 223, 229.
— des Leucades, 49, 53, 78, 86, 175.
— de Libiana, 140, 175, 190, 192, 193.
— de Maléïnos, 200, 225.
— de Mantinion, 90.
— de Médice, 27, 31-37, 45, 163.
— de Monocastanon, 140.
— de Olympiacum, 140, 193, 195.
— de Panagre, 140.
— de Pandème ou Eriste, 63, 64, 147.
— de Patmos, 245, 246.
— de Pélécète, 27, 37-45.
— des Pères, 49.
— de Péristéra, 170.
— de Petit-Champ, 18, 199, 203.
— de Phlubute, 127, 134, 140.
— de Photinodios, 140, 163.
— de Pissadini, 140, 163, 164, 165, 166.
— de Polychronion, 18, 198, 204.
— de Porphyre, 18.
— de Saccudion, 140, 161, 162, 170, 174, 175, 176, 188, 189.
— de Saint-Agapios, 53, 73.
— de Saint-André, 50, 130.

Monastère des saints apôtres Pierre et Paul, 71.
— de Saint-Auxence, 4.
— de Saint-Céryce ou des Eunuques, 114, 116.
— de Saint-Elie, 50, 54, 74.
— de Saint-Eustache, 50, 70.
— de Saint-Eustrate (Grand Monastère), 9, 48, 54.
— de Saint-Georges-des-Cellules, 66.
— de Saint-Georges-Kyparissiote, 27, 44.
— de Saint-Nicolas, 50, 92.
— de Saint-Phocas, 136.
— de Saint-Porphyre, 18, 109, 113, 116, 118, 198.
— de Saint-Sabas, 142, 194, 211.
— des Saints-Serge et Bacchus, 41, 208.
— de Saint-Théophane, 18.
— de la Sainte-Vierge, 70.
— de Saint-Zacharie, 50, 91, 92, 95, 97, 108, 109, 113, 118, 119, 121, 122-123.
— de Semnion, 103.
— de Smilakion, 140.
— de Studius, 162, 176, 177, 178, 188, 189, 218.
— de Sygé, 29, 46.
— des Symboles, 33, 37, 140, 157, 163, 171.
— du Syncelle, 139.
— de Telai, 50, 61.
— de Thasios, 74, 199, 210, 211.
— de Théodore le Manchot, 205.
— de Triglia, 29, 30-31, 45, 46.
— de Xérolimne (Lac Desséché), 220, 224.
— de Zygos, 231.
Monocamaron (Pont), 201, 220.
Moudania, port de Brousse, 17, 27-29.
Mustapha III, sultan, 171.
Myre en Lycie, 63, 128.

Naucrace (Saint), 181, 173, 189-190.
Néophyte (Saint), 22-26.
Nicée, 4, 16, 22, 24, 128, 133, 181, 243.
Nicéphore, empereur, 5, 67, 162, 177, 179, 191.
Nicéphore (Saint), fondateur du Médice, 32-34.
Nicéphore (Saint), patriarche, 34. 42, 180, 186, 213.
Nicéphore Phocas, empereur, 225, 229, 230, 231, 233, 234.
Nicétas (Saint), abbé du Médice, 32-36.
Nicétas (Saint), évêque d'Apollonias, 242.
Nicétas de Lygde, 69.
Nicolas, abbé des Autels d'Elie, 58.
Nicolas, hégoumène de Pissadini, 165, 166.
Nicolas (Saint) Studite, 184, 190.
Nilufer, rivière, 17, 137.

Olympe (Mont), description, 16.
Opsikion, thème byzantin, 16.
Opso, bourgade, 164, 177.
Optimates, thème byzantin, 16.
Orchan, sultan ottoman, 48.
Oxia, île des Princes, 189.



Pascal, pape, 182, 213.
Patermouthios, abbé de Charée, 102.
Paul, évêque de Brousse, 36.
Paul (Saint), évêque de Plousias, 115, 154, 155.
Paul (Saint), fondateur de Saint-Zacharie, 50, 90-94.
Paul, hégoumène de Saint-Zacharie, 100, 101, 115, 120.
Paula, bourgade byzantine, 175.
Pentadactylon, forteresse byzantine, 192.
Philothée, frère attaché à saint Pierre d'Atroa, 109, 111.
Photin, père de saint Théodore Studite, 162, 171, 172.
Photius, patriarche, 20, 72, 166.
Phrygie, 18, 95.
Phygella, forteresse byzantine, 107.
Phyrœum, bourgade byzantine, 175.
Pierre (Saint) d'Atroa, 49, 50, 88-121, 122.
Pierre, moine, 135-136.
Pierre, moine du Galolicte, 238, 241.
Pierre (Saint) le Stylite, 4.
Platia Pétra, forteresse byzantine, 99, 100.
Platon (Saint), abbé des Symboles, 160, 171, 172, 174, 175, 176, 177, 178.
Polichnion, bourg maritime, 198, 203, 204.
Potamias (Désert de), 155.
Prinkipo, îles des Princes, 204.
Proconèse, île de la Marmara, 35.
Proti, île des Princes, 204.
Prusias ad Hypium (Uskub), 115, 224.
Prusias ad Mare (Ghemlik), 16, 54, 224.
Ptélée, 185.
Pyles, 146.
Régès, montagne, 160.
Romain II, empereur, 7, 136.
Rome. 3, 179, 182, 185, 186, 243.
Rhyndacus, fleuve, 16, 18, 65, 197, 198.

Sabas, moine et biographe, 44, 88, 111, 112, 117, 118.
Sabas, disciple de saint Antoine le Jeune, 145, 146, 154.
Saint-André, île, 214.
Sainte-Glycérie, île, 36.
Saint-Tryphon, 184.
Samothrace, île de l'Egée, 208,
Sangarius, fleuve, 17, 201, 237.
Sergius, ermite. 42.
Sigriane (Kara-Dagh), montagne, 18, 74, 197, 203. 205.
Smyrne, 184.
Sophos, village byzantin, 118.
Staurace, empereur, 67.
Staurace, protospathaire, 112.
Stéphane, 150, 151.
Stratégios, fondateur de Polychronion, 198, 203.
Sylée, ville byzantine, 143, 145, 155,
Syméon, hésychaste, 131, 132, 134.
Syméon, moine, 99..
Synade, ville byzantine, 126, 127.
Syracuse, 212.

Taraise (Saint), patriarche, 4, 5, 41, 86, 90, 173, 174, 176, 177.
Tchairli-Déré, torrent olympien, 139.
Tchékirghé, 17, 49.
Tcherkès-Asma-Déré, torrent, 198.
Terziler, village turc, 201.
Tête-de-Corbeau (Mont), 50, 61, 62, 75, 83.
Thaddée (Saint), martyr, 183, 184.
Thasios, île du lac Apollonia, 74.

Thasos (Halil-Bey), île du lac Apollonia, 199, 209, 211.
Théoctiste, abbé des Symboles, 160, 161.
Théoctiste, ermite olympien, 187.
Théoctiste, mère de saint Théodore Studite, 162, 171, 172.
Theodora (Sainte), impératrice, 6, 81, 217.
Théodore, ermite, 166, 169.
Théodore, hégoumène, 78, 79.
Théodore, moine homieide, 56.
Théodore (Saint) Studite, 5, 8, 41, 74, 105, 162, 163, 171-188.
Théodose (Saint) le Jeune, abbé de Triglia, 30.
Théodote, femme de Constantin VI, 4, 174, 175.
Théophane (Saint) de Sigriane, fondateur de Grand-Champ, 198, 202-209, 210.
Théophile, empereur, 6, 7, 43, 80, 81, 150-152, 215, 216.
Théophylacte, patriarche, 136.
Théostéricte (Saint), abbé de Pélécète, 38-39.
Théostéricte (Saint), moine des Symboles, 163.
Théostéricte, biographe de saint Nicétas, 36, 163.
Théostéricte, moine, 76, 166, 167.
Thessalonique, 162, 169, 175, 188, 189, 196, 232.
Thomas (Saint) Déphourkinos, abbé de Galolicte, 201, 236-241.
Thomas, usurpateur, 6, 105, 107, 143, 150, 186.
Trakésiens, thème byzantin, 16.
Tilis, bourgade byzantine, 175.
Timothée (Saint) des Symboles, 158-159.
Thimothée (Saint) moine de Saccudion, martyr, 171, 173, 183.
Trapéza, village byzantin, 49, 75,
Trichalice Mont), 53, 62, 63, 64, 66, 72, 74, 76, 78, 80, 83.
Tryphon (Saint), moine et patriarche, 136.

Utfadié Djami, 48.

Yourt Yéri, ruines du monastère du Syncelle, 156.

Zacharie, consul, 189.
Zacharie, notaire, 107.
Zygos, ville de Phrygie, 90.

# TABLE DES MATIÈRES

Pages

Introduction ..... 1
Les monastères Olympiens. Un précurseur : saint Néophyte 19

PREMIÈRE PARTIE

Le groupe de Trilia ..... 27
I. Monastère du « Ruisseau-Profond ». — Saint Basile, Saint Ignace, Saint Luc de Lycaonie ..... 28
II. Monastère de Triglia. Saint Marc de Triglia, Saint Théodose le Jeune, Saint Luc de Triglia, Saint Etienne le Confesseur ..... 30
III. Monastère de Médice. — Saint Nicéphore, Saint Nicétas ..... 31
IV. Monastère de Pélécète. — Saint Théostéricte, Saint Hilarion le Jeune, Saint Macaire ..... 37 44
V. Monastère de Saint-Georges Kyparissiote ..... 44

DEUXIÈME PARTIE

Le groupe de Brousse et de l'Atroa. Aperçu général. Les divers monastères ..... 47
I. Saint Eustrate le Thaumaturge. Les Agaures, Saint Grégoire, Saint Eustathe ..... 51 59
II. Saint Joannice le Grand. Monastère d'Antidion ..... 59
III. Sainte Anne, dite Frère Euphémien. Les Leucades. Les Abramites ..... 84
IV. Saint Pierre d'Atroa, le Thaumaturge. Saint Paul, fondateur du monastère de Saint-Zacharie ..... 88 121
V. Saint Luc, le nouveau Stylite ..... 121 126
VI. Saint Constantin, le Juif ..... 126
VII. Saint Pierre. Saint Tryphon, patriarche de Constantinople ..... 135

## TROISIÈME PARTIE

Le groupe de la Haute-Montagne. Aperçu géographique. 137
I. Monastère des Eunuques. — Saint Jacques d'Anchiale. Saint Antoine le Jeune. Saint Paul de Plousias. Monastère du Syncelle. Erikli Yaïla. Kilissé Tépé. Monastère de Crile ..... 141
II. Monastère des Symboles. — Saint Timothée des Symboles. Saint Georges Limniote. Saint Platon. Saint Théostéricte ..... 157
III. Monastère de Pissadini. — Saint Euthyme le Jeune.. 163
IV. Monastère de Saccudion. — Les saints martyrs Euthyme, Timothée, etc ..... 170
Saint Théodore Studite. Saint Joseph de Thessalonique. Saint Naucrace ..... 171
V. Monastère des Cathares et de Libiana. — Saint Jean le Confesseur ..... 190
Saint Hilarion d'Ibérie ..... 193

## QUATRIÈME PARTIE

Les monastères dispersés. Aperçu topographique ..... 197
I. Saint Théophane de Sigriane. — Monastère de Grand-Champ ..... 202
II. Saint Daniel de Thasios ..... 209
III. Saint Etienne, fondateur du monastère de Chénolaccos ou de la « Mare-aux-Oies » ..... 211
Saint Méthode, patriarche de Constantinople ..... 212
IV. Saint Michel Maléïnos, fondateur du monastère de Xérolimne ou « Lac-Désséché », et de la laure de Maléïnos. Monastère de Kymina ..... 219
V. Saint Athanase, disciple de saint Michel Maléinos, fondateur de la Grande-Laure du Mont Athos ..... 227
VI. Saint Thomas Déphourkinos, premier hégoumène du monastère de Galolicte ..... 236
VII. Saint Eustathe, évêque de Cios. Saint Nicétas, évêque d'Apollonias. Christodoulos, le dernier des grands moines olympiens ..... 242
Table des noms propres ..... 247

THOUARS (DEUX-SÈVRES), IMPRIMERIE NOUVELLE, J. GAMON, D'

# CARTE DU MONT OLYMPE

Échelle = 1:83,333 ou 12 m/m. = 1000 Mètr.

0 1 2 3 4 5 10 Kilomètres.

Montagne
Chaussée
Riv. NILUFER
Voie Ferrée
R. Dillimbos
Guevk-Su
Station
Riv. DELI-TCHAI
Kilissé
Sobrane Dere
Balek Li
Chaussée
Kestel
S.S. Apôtres Pierre et Paul
Ste Vierge
Athénogène
Chenolaccos (Mare-aux-Oies)
AK-SOU
Nord
Aksou
Kiti
R. Gorgyle
Route
Tchékirghé
M. des Pères
(Traces de pont ancien)
Agaures
Brousse
Grand Monastère
Trihalice
Ste Elie
Leucades
Dobroudja
Abramites
Ste Agapios
Orta Tepe
Inkaya
Ctre de femmes
Atroa
Ste André
Laure des Cellules
Ste Nicolas Caloucome
Ste Zacharie
Missikeuy
Tchangara
Tchalikeuy
Ste Georges des Cellules
Costulus
Demirdjikeuy
Telaï
Merillos
Yenidjé
Trapeza
Antidion
Mt Tête de Corbeau
R. Gorgyle
Ste Constantin
Balée
Ste Nicolas
Dèle
Libiana
Calograia
Bechevler
Saccudion
Cathares
Kadi Yaïla
Elma-Tchoukour
Saralan Yaïla
Chemin muletier
Karakly
Kirazli
Kirazli Yaïla
Hussein-Alan (Muraslar)
NILUFER
Deyirmenlikizik
Fediye Kizik
Djumalikizik
Hamamlikizik
Crile
Monocastaron
Symboles
Olympiacum
Derékizik
Akrounon
Lazlar
Erikli Yaïla
Kilisse Tepé
Ste Antoine le J.
Eunuques
Ste Georges
Syncelle
Delmate
Gradina
Smilàkion
Pissadini
Photinodios
Petit Belkali
Sobran Tepé A1675
Sobran Yaïla
Voie Romaine
HÔTEL
Kyrk Pounar
Tchaïrli
DELITCHAI
Désert de l'Olympe
Grand Plateau
Kiz-Pounar
2440m
2460m
2500m
Kazliveren
Baba-Sultan
Ghiaour-Yenidjé
Chaussée
Rhlubute
Krankeuy
(200) (400) (600) (800) (1000) (1200) (1400) (1600) (1800) (2000) (2200) (2400)

MER DE MARMARA ou PROPONTIDE

Emir Ali Adasi
Kalonyme
Longada
Chahinboghaz
(765)
Phaneromeni
PRESQU'ILE DE CYZIQUE
(KAPOUDAGH)
Peramo
I. Phygella
GOLFE DE CYZIQUE
Deveburun
Hieria St Procope (Polichnion)
Magharaburun
Saz Kavé
RHYNDACUS Fl.
Sazlikburun
Polychronion
Kourchoumlou
Yenikeuy
Marécages
Daskylion
Trilia (Bryllium)
Triglia
Sygé
Pélécète
Ruisseau-Profond
Medice
St Georges Kyparissote
MOUDANIA
Apamea)
Kourchoumlou
Kavakli Limani
Ghemlek
(Kios)
(Prusiasad Mare)
Tuzlaburun
Hypolychnion
Elegmes
Enguryik
Ghentchali
Heraklius
Aulels d'Elie
Seldjuk Ghazi
Parmakli Déré
GEMIDJ DAG
Ermeni Seulus
Fundadjuk D.
Bozburun
Nadjali
Kapakli Déré
Fistikli
(Täum)
(Numerica)
Yazibürun
KARTAL TEPE
Dashli Déré
Orhanghazi
LAC DE NICÉE
CHÜKÜR DAG
(Basilinopolis)
(Maximianæ)
PANDERNA
Mamunkeuy
(238)
(530)
(510)
(850)
(832)
KARADAGH (Montagne de Sigriane)
HELLESPONT
BITHYNIE
Eskelkeuy
446
649
Omarkeuy
Zarakeuy
Athir
Kechlik
Eriste
Yaghmelek
Petit Champ
Mihallitch
Iskelesi
Nilufer Riv.
(Daphnousia)
Kemerbend
Grand Champ
Doblou Hassan
St Porphyre
Tcharikli
Ancien Thermes
Deblekeuy
Stat. Sighirdjik
(Ruines de Pont)
Calonoros
Balentia
(Eriste)
Sighirdjik
LAC MANYAS (MANIAS GHEUL) (9k)
Akcussekeuy
Kara-Déré (Tarsios)
Cunis
(Tilis)
Aksakal
STAT.
MIHALLITCH ou (KARADJA BEY)
Maricat
Ouloubad (Lopade)
(Paula)
(Sophos)
Thasos
Gulu
Thasios
Apollonias
LAC APOLLONIA (10m.)
Susughirli Tchai (MAKESTOS Riv.)
Couvent de Femmes
Semnion
Beykeuy
Lorando
Tchiflik
Tatarkeuy
(Milétopolis)
Meldé
KIRMASTI
Güllidje
Adakeuy
Mezarlik
Ermitage de Femmes
Tachkeupru
Yayakeuy
Thermæ ou Germa
Balikli
Stat.
356
986
315
Bozdagatch Dag
Sol Deressi
Adranos Tchai
Kestelek
Platia-Petra
(RHINDACUS)
Phyrrheum)
Bachkeuy
Kiti
Koyapa
Aktchelar
Hassanlar
St Eustache
Lisus
Metope
Armutalan
Antidion
Cresure
Cellules
Tchalikeuy
Demirdjikeuy
Missikeuy
Yenidjé Trapeza
Merillos
Atrod
St Elie
St Georges des Cataractes
Tcharkeuy
Inkaya
Balee
Dele
Libidna
Mesolympe
Saccudion
Cathares
Elma-Tchoukour
Koraxly
Gheuk Sobran
Sobran Balcukli
Kirazli
Turaslan
Finikli Tepe
Aktchek.
Baghli
Ponagre
Yabanyer
Gündéren
Ichikler
Deliler
Barakli
Asardjik Dagh
Crête du Mt OLYMPE
Nadji Ismail Déré
Gueuk-Déré
Baldiran
Nilufer
Susughirlik
Demirtachi
Tchedjik
Adjemler Tchekirgne
BROUSSE STATION
Deyirmenlikizik
Dumalikizik
Hamamlikizik
Crile
Akrounos
Ste Vierge
Kestel
Delischa
Sobran
Kitiné
Uludja
Athenogene
S.S. Pierre-Paul
Aksou
Gheul-bachi
Chenolaccos
Ak-Sou
Kiz-Tchai
Ghiaour-Yenidjé
Phlubute
Krankeuy
(Gälli)
Yneg
(GALLUS)
Symbolon
Delmate
Gradina
Milakion
Pissadini
Partinados
KIRPOUNAR DAG
KARABURUN DAG
Olympiacum
Ak-Sou
Kiz-Tchai
Déli-Tchai
Ecrevisses
Ecrevisses
Ecrevisses

# CARTE GENERALE DE LA REGION OLYMPIENNE AVEC SES ANCIENNES PROVINCES

Monastères désignés par des chiffres

1. Laure des Cellules.
2. Saint-André.
3. Saint-Nicolas.
4. Saint-Zaccharie.
5. Leucades.
6. Abramites.
7. Saint-Agapios.
8. Monast. des Pères.
9. Les Agaures.
10. Couvt de Femmes.
11. Trihalice (Ermit.)
12. St Nicolas (dº)
13. St Constantin (dº)
14. Grand-Monastère.
15. Monocastanon.
16. Erikli Yaïla.
17. St Antoine (Ermit.)
18. Kilissé Tépé.
19. Eunuques.
20. Syncelles.

LEGENDE

- Chaussées carrossables
- Chemins vicinaux
- Sentiers muletiers
- Monastères anciens
- Ermitages dº
- Castels (Ruines)
- Limites des Provinces
- Voies Ferrées

ECHELLE = 1:250,000

4m/m = 1 Kilomètre

5 4 3 2 1 0 5 10 15 20 25 30 35 Kilom.

PROPONTIDE

GOLFE DE MOUDANIA

LAC DE NICÉE (60m.)

BITHYNIE

PHRYGIE

LYDIE

Forêt de Lydie

CRÊTE DU Mt OLYMPE

Bozburun · Fistikli · Yazibunun · Kalonyme · Nadjali · Kapakli Déré · Waghli Déré · KARTAL TEPE · CHÜKÜR DAGH · Dorandji · Lince · Orhanghazi · (Basilinopolis) · (Numerica) · (Täum) · (Maximianæ) · (Kios) · GHEMLEK · (Prusias ad Mare) · Tuzlaburun · Hypolychnion · Elegmes · Enguigik · Ghentchali · Heraklius · Trilia (Bryllium) · Triglia · Sygé · MOUDANIA · Apamea) · Kavakli Liman · Kourchoumlouz · Daskylion · Pélecète · Medice · Ruisseau-Profond · St Georges Kyparissote · Eskelkeuy · Autels d'Elie · Seldjuk Ghazi · Egri Déré · (Cesorée) · Akichekeuy · Eleones · Akchukur · Bademli · Susughirlik · Demirtachi · Tepedjik · Kemerbend · Daphnousia · NILUFER Riv. · Hassanlar · (Gorgyte) Ainessi Déré · Adjemler · TCHEKIRGNÉ · BROUSSE · STATION · Kestel · Uludja · Athénogène · Aksou · Gheul-bachi · Chenolaccos · Lac desséché) · Kourou Gheul · Yenichéhir · Trajan Aydskeuy · Gueuktché-Sou · (Gallus Riv.) · Iznik · (NICÉE) · Ayacinthe · (Proenetum) · Karanliki Déré · (Gordoservus) · Gatolicte · SANGARIUS · Lefké · Eyerdjé · (Maleinos) · Terzileri · Kymina · Keuprü Hissar · Gheunuk-Eurun · Vézir Hani · STAT. · Chukur-Veren · Pelit Tchai · Ham Sou · BILEDJIK · (Agrillium) · Yniégueul · Ghiaour-Yenidjé · Phlupute · Krankeuy · Kodja Tchai · Ak-Sou · Kiz-Pounar Sou · Delt-Tchaï · Kirpounar Dag · Karaburun Dag · Olympiacum · Symplegi · Delmate · Gradina · Smilakion · Pissadini · Chorindios · Djumalikizik · Homamlikizik · Deyirmenlikizik · Crile · Akrounon · Dele · Libidna · Inkaya · Bales · Ichangra · Saccydon · Mesolympe · St Georges des Cellules · Cathares · Elma-Tchoukour · Missikeuy · Tcholikeuy · Demirdjikeuy · Telai · Mercillos · Yenidje · Trapeza · Antidion · Gréyre · Aktchek. · Kapulu Kaya · Finikli Tepe · Kiraz li · Muratlar · Baghli · Panagré · Yabanlyer · Gündéren · Ichikler · Delilér · Barakli · Asardjik Dagh · Metope · Armutalan · Lisus · Apollonias · Thasos · Gulluk · Aktchelar · Koyapa · Bachkeuy · Kiti · Ste Elie · Atrod. · Paula) · (Sophos) · (Phyrrheum) · Kestelek · Platia-Petra · Adrano Tchoi (RHINDACUS) · Sol Deressi · Bozdagatch Dag · Nadji Ismail Déré · Gueuk-Déré · Baldiran · Nilufer · Sabran · Baleukli · Sofalar · Gheul · Karakly · Hôtel · Ermeni Seulus · (Modrena) · Sarymesché Dagh · Fyndadjuk D. · Disnkaya · Ste Vierge · S.S. Pierre et Paul · Ste Elie · Iznik · Karanliki Déré · Meke Dj. · Gheuktché-Sou · Kara Sou · Ham Sou · Pelit Tchai · Chukur-Veren · Vézir Hani · STAT. · Gheunuk-Eurun · Keuprü Hissar · Terzileri · Yenichéhir · Aksou · Gheul-bachi · Lefké · Sangarius · Biledjik · Yn

SISMANOGLIO
MEGARO